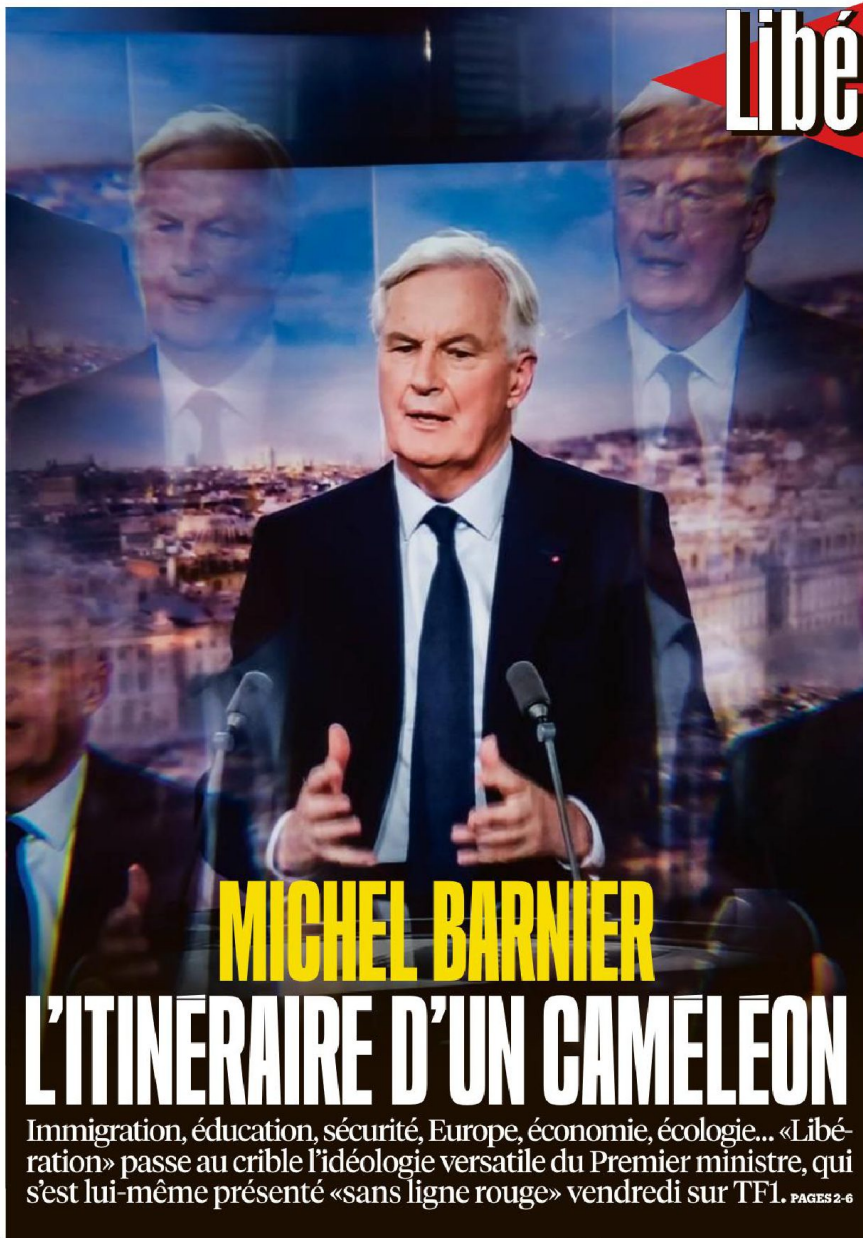


Libération



STÉPHANE LAGOUTTE, MYOP



WEEK-END

IMAGES
Des faits
divers
à la télé

LIVRES
Britney
Spears dans
un roman

FOOD
Le croissant
sous toutes
ses formes

PAGES 18-47

PUBLICITE

MAC VAL

Musée d'art contemporain du Val-de-Marne
Place de la libération — Vitry-sur-Seine

EXPOSITION 26.04 - 22.09.24

Humain Autonome :
Déroutes



ÉDITORIALPar
PAUL QUINIO**Influence**

Attention danger, «un train peut en cacher un autre», dit le panneau. Un mini-discours lors de la passation de pouvoir jeudi dans la cour de Matignon et une intervention vendredi soir au 20 heures de TF1 ne suffisent sans doute pas à tirer la sonnette d'alarme avant même que le premier wagon de mesures gouvernementales ait été mis sur les rails. Les conditions dans lesquelles les clés ont été fournies à Michel Barnier autorisent en revanche à s'interroger avec un brin d'inquiétude sur l'influence qu'aura le Rassemblement national sur la direction qui sera prise. Dit autrement : un troisième Michel Barnier dont l'avenir à Matignon dépendra du bon vouloir de Marine Le Pen va-t-il rapidement cacher les deux Michel Barnier que l'on pourrait identifier à très gros traits comme suit : 1) l'élui ou ministre gaulliste social pro-européen, charpenté par un solide sens de la nuance et du compromis ; 2) le candidat libéral, sécuritaire, très ferme sur l'immigration et capable de diluer ses convictions européennes pour séduire la droite dure lors de la primaire LR de 2021. Bien sûr, il est normal, et parfois même heureux, de voir des positions politiques évoluer. Surtout lors d'une longue carrière comme celle de Michel Barnier. Et le péché de durcir ses positions lors d'une campagne électorale, qui plus est quand il s'agit d'une campagne interne, est un défaut partagé sur l'ensemble de l'échiquier politique. Vendredi soir sur TF1, le nouveau Premier ministre a de fait cherché à insister davantage sur son premier profil, rappelant volontiers son «humanisme», son sens des services publics, du dialogue social qui ne s'interdit pas de réfléchir à la manière d'instaurer plus de justice fiscale ou de modifier la réforme des retraites. Mais il a aussi assumé sa fermeté de candidat à la primaire LR sur les finances publiques ou l'immigration et les «frontières passolres». Il a en réalité cherché à ratisser le plus large possible. Trop large ? «Je n'ai rien de commun ou pas grand-chose de commun avec les thèses ou les idéologies du Rassemblement national.» Que cache ce «pas grand-chose» ?

Un mystère, malgré ses cinquante et une années d'expérience politique. Michel Barnier, choisi par Emmanuel Macron au terme de deux mois de crise politique, sera-t-il un simple collaborateur du chef de l'Etat ou un vrai Premier ministre de cohabitation ? «Le gouvernement gouvernera, et je ne ferai en bonne intelligence avec le Président», a-t-il répondu dans une parfaite langue de bois pour sa première interview vendredi soir sur le plateau du journal de 20 heures de TF1. A 73 ans, le chef de gouvernement le plus âgé de la V^e République s'emploie à brouiller les pistes. Son équipe «ne sera pas seulement un gouvernement de droite», louvoie-t-il, évoquant «des hommes et femmes de bonne volonté qui appartiennent à la majorité sortante», et même «des gens de gauche», en dépit du rejet unanime des quatre groupes du Nouveau Front populaire (NFP). Lui qui a été désigné avec l'assentiment du RN, qui ne compte pas le censurer d'entrée, contrairement aux options Xavier Bertrand et Bernard Cazeneuve, fait mine de ne pas voir le problème. «Je n'ai rien de commun ou pas grand-chose de commun avec les thèses ou les idéologies du Rassemblement national», jure-t-il. S'il n'a pas eu de «discussions avec madame Le Pen», il la «respecte» et prévoit de la rencontrer sous peu, comme les représentants de tous les autres groupes de l'Assemblée. Etre traité comme les autres partis est justement un critère énoncé par la patronne du RN pour

ne pas censurer l'équipe Barnier. L'adoption du scrutin proportionnel, réclamé par le RN comme par le Modem ou le NFP, est sur la table : «Si la proportionnelle est en partie une solution, je ne me l'interdis pas.» L'homme vante sa «capacité de négociation», éprouvée lors du Brexit dont il fut le négociateur pour l'UE.

AMADOUER LA GAUCHE

Le programme du Premier ministre reste flou, renvoyé à une déclaration de politique générale «dans les prochaines semaines». «Nous allons maîtriser les flux migratoires», expose-t-il, sans préciser si cela passera par les mesures droitières qu'il avait proposées pendant la primaire de la droite en 2021, notamment un moratoire sur l'immigration en rupture avec les règles européennes. «Personne n'a le monopole des bonnes idées. Je veux qu'on règle les problèmes», botte-t-il en touche, jamais avare d'une formule convenue sur les «idées qui viennent des gens». Quant aux retraites, s'il «ne va pas tout remettre en cause» dans la réforme d'Emmanuel Macron et le passage de l'âge légal à 64 ans, il tente timidement d'amadouer la gauche avec l'ouverture d'un «débat sur l'amélioration de cette loi pour les personnes les plus fragiles» en lien avec les partenaires sociaux. «Je ne m'interdis pas une plus grande justice fiscale», tente-t-il encore d'appâter le NFP. Epilogue d'une première journée où le Premier ministre et les groupes parlementaires susceptibles de former sa majorité relative se sont re-

niflés. Loin de servir à Barnier leurs troupes sur un plateau, la droite et les macronistes ont montré les muscles vendredi. Comme si c'était au chef du futur gouvernement de prêter allégeance en topan pour «le pacte législatif d'urgence» de LR, tout en disant amen au «pacte d'action» des députés Ensemble pour la République (EPR). «Notre but est de peser sur la déclaration de politique générale. On entend dans ce moment : avoir des exigences programmatiques et des lignes rouges», résume le député David Amiel (EPR). Après une discrète entrevue d'une heure avec Gabriel Attal, président du groupe EPR, c'est surtout l'entrée triomphante du trio des dirigeants LR, Laurent Wauquiez, Bruno Retailleau et Gérard Larcher, qui a été remarquée vendredi matin. Sur le trottoir de Matignon, Wauquiez a affiché vendredi sa satisfaction : «Incontestablement, on a aidé à ce que la situation soit débloquée.»

De là à signer à Barnier un chèque en blanc ? «On a dit qu'on assumerait nos responsabilités mais on ne le fera que sur un programme qui donne la garantie de répondre aux préoccupations des Français et rien d'autre», ose Wauquiez, président d'un groupe ne comptant que 47 députés. Son homologue au Sénat, Bruno Retailleau, s'est même permis de demander à Michel Barnier s'il «sera un Premier ministre collaborateur, auquel cas ce pourrait être sans nous». L'ex-député LR Pierre-Henri Dumont n'en revient pas de voir la chance à ce point tourner, après le revers des législatives : «Ça

nous remet au centre du jeu alors qu'on ne le mérite pas. [...] A nous de ne pas gâcher cette opportunité.» L'ancienne majorité, elle, ne sait pas bien sur quel pied danser. Gabriel Attal se montre prudent. Relatant, dans un message aux députés EPR, son entretien avec Michel Barnier, il lui reconnaît son aptitude à «construire un rassemblement large, par-delà les clivages», mais avertit que «rien ne pourra se faire» sans les macronistes : «Il n'y aura de notre part ni volonté de blocage, ni soutien inconditionnel.» Jeudi soir, en visio avec une cinquantaine de députés EPR, Attal avait face à lui des élus qui ont diversement accueilli la promotion de Barnier. L'aïe gauche ne cache pas sa déception. «Je ne vais pas critiquer parce que c'est Barnier, j'attends de voir ce qu'il va proposer. Si je ne partage pas, je verrai ce que je fais», prévient Ludovic Mendès. L'aïe droite, elle, est enthousiaste. Sans parader pour autant.

«APPLIQUER LA CONSTITUTION»

Deux mois après des législatives perdues, rien ne doit contraindre le récit de l'Elysée sur la naissance d'une «coexistence exigeante», selon la nouvelle expression employée au Château. Il faut convaincre que le Président se plie à une forme d'alternance. «Il va y avoir nécessairement une réorganisation de l'Elysée. Il n'y aura plus de conseillers partagés avec Matignon avec un lien hiérarchique comme avant», explique-on dans l'entourage du chef de l'Etat. Barnier semble pourtant bien coraqué. C'est par l'entremise du secrétaire général de l'Elysée, Alexis Kohler, qu'il a été choisi, même si la présidence le laisse choisir son directeur de cabinet.

Le chef de l'Etat a réuni jeudi soir à l'Elysée Attal et ses ministres, une poignée de députés et l'éternel Richard Ferrand. Il les a incités à maintenir le dialogue avec la gauche et à entrer dans une négociation avec Barnier. Comme si c'était désormais à eux d'agir et à lui d'être un simple arbitre. «Le Président va appliquer la Constitution à la lettre, indique l'un de ses conseillers. C'est sur proposition du Premier ministre qu'il nomme les ministres. Avec, pour ce qui relève du domaine réservé, une appréciation particulière.» L'Elysée dément le maintien de Sébastien Lecornu aux Armées : «Personne n'a été assuré de rester à son poste.» Même si autour du buffet jeudi soir, certains ministres se voyaient bien garder un portefeuille.

«On ne peut pas garder le même casting, qui serait interprété comme une continuité», avertit cependant un député EPR. Quelle dose de ministres issus du macronisme dans l'équipe Barnier ? «L'idée n'est pas d'être dans le soutien sans participation», revendique la députée EPR Constance Le Grip, proche de Barnier. Le plus dur reste à venir pour le Premier ministre. Insoumis, écologistes et communistes appellent à manifester ce samedi. Quant au RN, il attend le moment où il jugera bon de voter la censure et de mettre un terme à l'aventure de Barnier à Matignon. ◆

Michel Barnier

Brouillard à la barre

Le nouveau Premier ministre a réalisé sa première intervention télévisée vendredi soir sur TF1, à l'issue d'une journée de consultations avec la droite et les macronistes. Sans dissiper l'incertitude autour de son futur gouvernement et de sa feuille de route.

Par
VICTOR BOITEAU, JEAN-BAPTISTE DAOULAS et LAURE EQUY



Emmanuel Macron et Michel Barnier, à l'Élysée en 2020. PHOTO: STÉPHANE LEMOUTON, ABAÇA

Une identité politique fluctuante

Vétéran de la politique locale et nationale, le nouveau Premier ministre se définit comme «gaulliste» et «européen». Mais ces dernières années, plusieurs revirements ont brouillé ses positions.

A 73 ans, il a empilé toutes les casquettes. Quatre fois ministre, deux fois commissaire européen, député, sénateur... Déboulant dans la cour de Matignon jeudi pour succéder à Gabriel Attal, Michel Barnier ne mime pas un homme neuf, mais promet des «changements et des ruptures». Qu'a-t-il en tête, ce vieux routard de la droite, d'une fidélité sans faille à sa famille politique, reprenant par politesse des maîtres de son prédécesseur le chantier de l'éducation, érigé en «priorité» de son futur gouvernement ? De l'écologie à l'éducation en passant par la sécurité et l'Europe, *Libération* dresse sa carte d'identité politique.

L'Europe

Sa nomination à Matignon lui a valu des applaudissements sur la scène européenne. La

patronne de la Commission, Ursula von der Leyen, a salué un homme ayant «les intérêts de l'Europe et de la France à cœur», et la présidente du Parlement européen, Roberta Metsola, son «leadership», sa «vision», sa «méthode». Deux fois commissaire, député européen, Barnier connaît les rouages des institutions communautaires comme sa poche. Quelle vision s'en fait-il ? Lui qui s'est toujours défini comme «patriote» et «européen» a défendu le traité de Maastricht en 1992. Au RPR, où la campagne du non était animée par Séguin et Pasqua, ils ne sont alors que cinq à voter en faveur du texte. Ministre des Affaires européennes pendant la campagne du référendum sur le traité de Constitution européenne, en 2005, il vote à nouveau pour le oui. Face à la Grande-Bretagne du Brexit, le négociateur de l'UE défend les intérêts communautaires. Mais, candidat à la primaire de la droite en 2021, il surprend en proposant un «moratoire» sur l'immigration, quitte à s'affranchir de certaines règles européennes. On lui connaît un autre revirement sur sa vision de la construction européenne. Avant d'assurer à *Libération* en avril 2021 qu'il n'était pas «fédéraliste», il avait déclaré au même journal en 2012 qu'il était temps d'aller «vers une fédération européenne». Difficile à suivre.

L'immigration

Candidat à la primaire de la droite en 2021, l'ancien ministre durcit à outrance ses positions. Dans ce scrutin interne où chacun surjoue la radicalité, Barnier défend un moratoire sur l'immigration pour freiner les régularisations ou le regroupement familial. A Mayotte, il propose également la suppres-

Candidat à la primaire de la droite en 2021, l'ex-ministre durcit ses positions. Dans ce scrutin interne où chacun surjoue la radicalité, il défend un moratoire sur l'immigration pour freiner les régularisations ou le regroupement familial.

sion du droit du sol. «Ce ne sont ni les juges, ni les passeurs qui doivent décider de qui on accueille chez nous ou qui on ne veut pas, lâche-t-il en novembre sur France 2. Ce sont les Français qui doivent décider.» Une consultation souhaitée de longue date par Marine Le Pen. «Son expérience du Brexit l'a conduit à prendre ce genre de positions, argue aujourd'hui Cédric Vial, sénateur LR. Il a vu à quoi une immigration incontrôlée pouvait mener.» Pourtant, son discours n'a pas toujours été aussi raide. En novembre 1985, au micro de RMC, le député RPR juge «un peu dangereux» que l'immigration devienne le thème central de la campagne des prochaines législatives, en mars 1986. Dans l'opposition, la droite est à l'époque asphyxiée par la montée du Front national. Résumant sa position – «ni racisme, ni laxisme» –, il assure que «l'avenir n'est pas aux nations qui se ferment et se recroquevillent».

La sécurité

Encore un terrain sur lequel Barnier a durci sans rougir ses positions lors de la primaire de droite. L'ex-ministre de Jacques Chirac a voulu se démarquer de ses concurrents en ressortant du placard le service militaire, enterré par Chirac en 1996. Le **Suite page 4**

Suite de la page 3 service national, arguant-il en novembre 2021 sur le plateau de CNews, «a fonctionné pendant près de deux siècles, pour l'unité, rassembler les Français, la mixité et le brassage social». Synonyme à ses yeux de «moteur de l'intégration républicaine», le candidat voulait soumettre ce sujet au référendum. Torsse bombé, il plaidait aussi pour un «electrochoc d'autorité» et d'«impunité zéro» pour les délinquants. Du classique à droite. Dans son programme, en vrac, le retour des peines planchers, supprimées par François Hollande, des centres éducatifs fermés dans tous les départements, la création de 250 postes de juges et de greffiers chaque année durant le quinquennat ou de 20 000 places de prison. Le Savoyard cognait à l'époque sur le bilan d'Emmanuel Macron, peignant la sécurité comme «le deuxième grand échec de ce quinquennat». «Le pouvoir actuel multiplie les promesses et semble découvrir les problèmes qu'il aurait dû traiter depuis cinq ans», griffait-il en novembre 2021 sur BFM TV. Raccordé avec le discours du RN, Barnier assumait aussi «un lien entre les flux migratoires et le terrorisme».

L'éducation

Quand Pierre Mendès France prend une circulaire, en 1956, pour interdire l'alcool aux écoliers, Michel Barnier a 5 ans. Qu'en pense-t-il aujourd'hui, de cette école érigée en «priorité» de son gouvernement, dans la lignée de son prédécesseur Gabriel Attal ? Pour une feuille de route claire en matière éducative, il faudra encore un peu patienter... ou remonter à 2021, lors de sa dernière prise de position sur le sujet. Dans une tribune au *Monde*, le candidat à la primaire de droite entendait «redresser la barre» d'une école en pleine «déroute pédagogique», l'objectif de faire remonter la France dans le classement international Pisa comme boussole. Premier chantier alors revendiqué : articuler les programmes d'histoire «en revenant à la narration chronologique du récit national» et «renforcer» ceux de mathématiques plutôt que de «des éducateurs». Autres idées chères à la droite (et à l'extrême droite), rendre l'apprentissage accessible dès 14 ans et retirer les allocations familiales en cas de «manquement parental». En matière de lutte contre le décrochage scolaire, Barnier préconisait la création de 50 000 places supplémentaires dans les écoles de la deuxième chance (organismes de formation pour les élèves entre 16 et 25 ans sortis du système scolaire et sans emploi). Enfin, pour les enseignants, il proposait d'aligner leurs rémunérations «sur le niveau observé dans les autres grands pays» et de remettre leur recrutement – ainsi que celui de l'ensemble des membres des équipes éducatives – entre les mains des

chefs d'établissement. Soit la sacro-sainte liberté des établissements, marotte de la droite.

Les réformes économiques et sociales

Retraite à 65 ans, RSA sous strictes conditions, allègements de cotisations en pagaille... Si l'on se fie au programme qu'il présentait en 2021 dans le cadre de la primaire de LR pour l'élection présidentielle, le nouveau Premier ministre serait enclin à poursuivre, pour ne pas dire durcir, les réformes des dernières années en matière sociale, plutôt qu'à revenir dessus. À l'époque, il s'était fendu d'une note (aujourd'hui effacée) sur son site personnel. «Retrouver l'honneur du travail» était l'intitulé de ce texte proposant de conditionner le RSA au fait d'«être disponible à temps plein pour effectuer des activités utiles à la collectivité ou en entreprise, pour se former en vue de reprendre rapidement un emploi et accepter un travail là où il y a des emplois vacants». Une version maximaliste de la réforme de ce minimum vital adoptée fin 2023 par l'ex-majorité, et qui doit être généralisée en 2025. «Je ne veux plus de passager clandestin dans notre système social : il est fait pour protéger les Français, pas pour permettre à certains de vivre à ses crochets», écrivait-il encore au sujet de l'assurance chômage, qu'il voulait «profondément transformer». Il fallait aussi, selon lui, en passer par une baisse des cotisations pour relever le salaire net et donner l'illusion d'une hausse de rémunération, quitte à affaiblir le financement de la protection sociale. Idée cohérente, finalement, avec le fait de relever à 65 ans l'âge de départ en retraite, ce qu'il défendait également.

L'écologie

Ecolo, Barnier ? «On attend d'un Premier ministre qu'il dise la vérité sur la dette financière et la dette écologique», lâchait-il jeudi lors de la passation de pouvoir avec Gabriel Attal. S'il n'inclut pas dans son discours l'écologie comme chantier prioritaire, l'ex-ministre de l'Environnement d'Edouard Balladur a «un intérêt sincère [...] pour les problématiques environnementales et un bilan concret sur ces sujets», a salué l'ONG Greenpeace. De son passage à l'hôtel de Roquelaure, siège du ministère, entre 1993 et 1995, Barnier a laissé une loi visant à renforcer la protection de l'environnement, qui a permis de muscler le droit concernant la participation du public et des associations, la prévention des risques naturels et des pollutions, la gestion des espaces naturels et des déchets. Cette loi a surtout consacré en droit français le principe de précaution et le principe pollueur-payeur. L'ex-ministre de l'Agriculture a aussi monté «qu'il sait construire des compromis», selon Neil Makaroff, directeur du centre de réflexion européen Strategic Perspectives, un atout pour «cimentier une majorité» parlementaire autour de la «réindustrialisation verte». Experts et associations soulignent néanmoins que l'ancien candidat à la primaire s'est «peu exprimé sur la transition écologique ces dernières années, hormis pour critiquer l'éolien, comme le note Anne Bringault, directrice des programmes au Réseau Action Climat. Nous attendons des gages forts de sa part». En 2021, ce fervent partisan d'une relance du nucléaire avait dit vouloir investir dans les énergies renouvelables (photovoltaïque, hydraulique, biomasse) tout en fustigeant «les dégâts» causés selon lui par les éoliennes.

VICTOR BOITEAU,
FRANTZ DURUPT, MARGAUX GABLE
et CORALIE SCHAUB

Les aides aux entreprises, un puits de fonds

Parmi les revues de dépenses publiques, la liste des dispositifs destinés aux entreprises fourmille de pistes pour réduire les frais, dont le nouveau gouvernement de Michel Barnier pourrait s'inspirer.

Il aura fallu près de deux mois de gouvernement démissionnaire et l'imminence de la nomination d'un Premier ministre pour qu'enfin sortent les «revues générales de dépenses publiques», qui identifient les dépenses fiscales les moins efficaces et pouvant être diminuées ou supprimées. Commandées il y a plus de neuf mois par la Première ministre Elisabeth Borne, elles devaient permettre, assurait Matignon, de «sortir d'une logique de rabot indiscriminé» façon quinquennat Sarkozy. Et elles allaient être rendues publiques. Cette promesse ne s'est concrétisée que lundi soir, tant leur contenu risque de crispier. Dans les



Le président du Sénat, Gérard Larcher, et celui du Medef, Patrick Martin, à Paris le

Pour les enseignants, Barnier proposait en 2021 d'aligner leurs rémunérations «sur le niveau observé dans les autres grands pays» et de remettre leur recrutement entre les mains des chefs d'établissement. Soit la sacro-sainte liberté des établissements, marotte de la droite.

cartons de documents budgétaires apportés de Bercy à l'Assemblée et au Sénat figurent ces 14 rapports aux thèmes variés, allant de l'apprentissage aux collectivités territoriales en passant par les dispositifs médicaux ou l'absentéisme dans la fonction publique.

MATIERE À RÉFLEXION

D'ici à la présentation du projet de loi de finances pour 2025, qui doit être déposé à l'Assemblée nationale le 1^{er} octobre, Michel Barnier y trouvera matière à réflexion. Couper des dépenses, augmenter les recettes, ou les deux, son gouvernement devra trouver des moyens de remettre en ordre les comptes publics laissés en pagaille et de résorber un déficit public qui se creuse. Une note de la direction générale du Trésor, également contenue dans les cartons et que *Libé* a pu consulter, chiffre l'ampleur de l'effort. Si la France veut respecter les nouvelles règles budgétaires de l'Union européenne et si elle obtient un délai de sept ans au lieu de quatre pour rentrer dans les clous, elle aura à «documenter

des économies de plus de 30 milliards d'euros en 2025 et d'environ 100 milliards à l'horizon 2028».

La lecture de la revue consacrée aux aides aux entreprises, remise en mars par l'Inspection générale des finances (IGF), explique le manque d'empressement de l'exécutif à la mettre dans le débat public. Son contenu montre, en effet, qu'il y a une dizaine de milliards d'économies à réaliser dans cette masse d'une centaine de milliards d'euros. Mais cela demanderait au pouvoir en place de faire face à des réactions en chaîne d'organisations patronales toujours promptes à réclamer la rigueur budgétaire sans être prêtes à accepter que cela puisse les concerner, de professions connues pour leur capacité de mobilisation et de divers lobbys défenseurs d'intérêts corporatistes.

En étudiant seulement une toute petite partie des aides publiques aux entreprises, environ 23 milliards d'euros, l'IGF isole environ 3 milliards d'euros de coupes possibles d'ici à 2027. Elle recommande de réduire ou de supprimer certains

dispositifs avantageux pour les taxis, les ruralistes, les entreprises de création de jeux vidéo, les entreprises s'installant «en zone de revitalisation rurale» ou encore celles qui bénéficient du crédit d'impôt recherche (CIR). L'Inspection propose également d'accroître les recettes de la première ressource fiscale de l'Etat, la TVA, en modifiant plusieurs taux. 4 milliards seraient récupérables en supprimant des taux réduits appliqués dans la restauration, l'hôtellerie, les services de télévision, l'accès aux enceintes sportives ou les eaux en bouteille. Entre 2,8 et 3,7 milliards d'euros supplémentaires seraient encaissés en passant le taux intermédiaire de 10 % à 12,5 %, «sans faire peser l'augmentation sur un seul secteur ni impacter de secteurs soumis à la concurrence internationale», précise l'IGF.

EFFETS D'AUBAINE

Pour ce premier chiffre, l'Inspection a recensé les quelque 200 aides budgétaires et fiscales versées par cinq ministères (Economie, Ener-

gie, Enseignement supérieur, Transports, Transition écologique) en 2022 et a écarté de son champ d'étude celles qui étaient en voie d'extinction ou les subventions versées à la SNCF. Elle a abouti à un champ de 22,9 milliards d'euros, dont 18,4 milliards d'aides fiscales. Chacune des aides a été soumise à une grille de questions pour cerner leur efficacité et leur pertinence par rapport à plusieurs critères, comme la transition ou la compétitivité. L'IGF a pu répondre en reprenant la littérature de la Cour des comptes, du Conseil des prélèvements obligatoires, en s'entretenant avec des dizaines de fonctionnaires de ces ministères ainsi qu'avec des représentants de plusieurs organisations comme le Medef, l'Afep, l'U2P ou France Industrie, dont les positions sur chacune des mesures sont recensées dans les annexes.

Sur le CIR, qui a coûté 7,1 milliards en 2022 à l'Etat et bénéficié à près de 20 000 entreprises, l'IGF trouve 450 millions d'euros à récupérer. Ses effets d'aubaine sont pointés depuis des années mais, chaque automne à l'heure des discussions budgétaires, toute modification suggérée par les députés, y compris les macronistes, se heurte au refus de l'Elysée. L'IGF y va avec retenue, ne recommandant pas de réforme structurelle, puisque le CIR est «reconnu comme un élément concourant à l'attractivité de l'économie française et favorable aux décisions d'investissement», mais trois ajustements : la suppression du dispositif jeunes docteurs, le resserrement des activités éligibles et la réduction des frais de fonctionnement de 43 % à 40 %. Il est mentionné que ces pistes ont été rejetées par France Industrie, mais que l'Afep comme le Medef ont «convenu» qu'elles «étaient pas propres» à remettre en cause l'économie générale du CIR, ce à quoi les organisations sont opposées. Le gouvernement Barnier réfléchira peut-être à deux fois avant de reprendre la piste avancée sur les taxis, profession à haut potentiel de blocage, au regard du montant d'économies que générerait la suppression des tarifs réduits d'accises (des impôts indirects) sur leurs carburants, 45 millions d'euros. Trois arguments sont identifiés : l'avantage ne bénéficie pas à un secteur soumis à concurrence internationale, il n'est pas conforme pour le gazole à la directive européenne sur la taxation de l'énergie et il correspond à une dépense fiscale brune, défavorable à l'environnement. Sondé lors d'un précédent rapport, le secteur des taxis «contestait toute suppression du tarif réduit». Quant à la Direction générale des entreprises à Bercy, elle «n'a pas exprimé d'opposition et a simplement recommandé d'attendre la fin des Jeux olympiques de 2024 pour annoncer la fin du dispositif», si cela devait être inscrit au projet de loi de finances de l'an prochain. Plus substantiels, les 700 millions que rapporterait la fin des tarifs réduits d'accises sur les biocarburants (E10, E85, ED95, B100). Leur coût pour l'Etat a été multiplié par dix entre 2016 à 2022, de 69 millions

d'euros à 694 millions. Ces tarifs conduisent à une surcompensation jugée significative des surcoûts et ne tiennent pas compte de «la proportion d'énergie renouvelable réellement contenue dans les produits», sans parler de la «rivalité des usages avec l'alimentation [qui] se pose pour les biocarburants de première génération», qui représentent la majorité de la production. L'impact sur les prix à la pompe «n'a pu être déterminé». Les producteurs n'ont pas été sondés sur cette suppression. Du côté de l'Etat, la Direction générale de la performance économique et environnementale des entreprises du ministère de l'Agriculture est défavorable, au contraire de l'Ademe et du Secrétaire général à la planification écologique.

Les annexes en disent aussi long sur les raisons et les conséquences des modifications éventuelles des taux de TVA. Sur la restauration, faire passer le taux de 10 % à 20 %, rapporterait 1,5 milliard d'euros. L'Allemagne a fait un choix similaire en janvier et cela se justifierait par un bilan «mitigé et coûteux au regard des objectifs initiaux» de la réduction décidée en 2009. Les deux mêmes adjectifs sont utilisés pour qualifier le bilan du taux de 10 % pour les travaux d'amélioration, de transformation, d'aménagement et d'entretien – qui ne concernent pas les travaux de rénovation énergétiques. La TVA pour ces travaux a d'abord été abaissée à 5,5 % en 1999 puis relevée à 10 % en 2014. Avec un coût de 2,2 milliards d'euros, c'est la plus élevée de toutes les dépenses fiscales en matière de TVA, et elle bénéficie surtout aux plus aisés, note l'IGF. La baisse de la demande qui s'ensuivrait n'a pas été estimée, mais nul doute que le secteur, déjà remonté contre les choix des pouvoirs publics dans la crise qu'il traverse depuis deux ans, pousserait des hurlements.

L'ETAT PAS TROP REGARDANT

Le rapport confirme enfin que les aides publiques aux entreprises ressemblent à un maquis, difficile à chiffrer, même pour l'IGF. Le montant de 99 milliards d'euros versés par l'Etat et les organismes de sécurité sociale qu'elle retient n'inclut ni les soutiens au privé non lucratif ni les mesures de soutien général à l'économie, comme les «allègements généraux de cotisations sociales bénéficiant à l'ensemble des entreprises implantées en France». Le Centre lillois d'études et de recherches sociologiques et économiques a estimé cet empiement de dispositifs à près de 160 milliards en 2019. Des sommes colossales dépensées sans que l'Etat ne se montre trop regardant. «La mission a pu constater le manque de suivi des aides aux entreprises par l'administration», signale l'IGF, ajoutant à propos des dépenses fiscales avoir «relevé à plusieurs reprises que le suivi et le pilotage n'étaient pas à la hauteur des enjeux budgétaires» et qu'à quelques exceptions près, un «très faible nombre d'évaluations de l'efficacité des aides aux entreprises» a été réalisé.

ANNE-SOPHIE
LECHEVALLIER



Les manifs contre Macron, une étape pour LFI

Plusieurs organisations et partis de gauche, dont LFI, appellent à manifester samedi contre le «coup de force» d'Emmanuel Macron. Pour Jean-Luc Mélenchon, il s'agit d'un premier pas vers la présidentielle anticipée qu'il souhaite imposer au chef de l'État.

L'air encore enfantin, Manès Nadel parle déjà comme un homme politique. «Si Macron ne se soumet pas au vote populaire, c'est à nous de descendre dans la rue. C'est en ce sens qu'avant l'Union étudiante nous avons appelé à une grande mobilisation», expliquait le jeune président de l'Union syndicale lycéenne jeudi, juste avant l'annonce de la nomination de Michel Barnier. La «marche contre le coup de force de Macron» organisée samedi à l'initiative d'organisations de jeunesse, avec l'appui de La France insoumise, garde tout son sens avec l'arrivée d'un membre du parti Les Républicains à Matignon, qui devra compter sur la non-censure du Rassemblement national. «L'élection a été volée au peuple français», a dénoncé Jean-Luc Mélenchon dès jeudi, appelant «à la mobilisation la plus puissante que possible». Contrairement aux écologistes et aux communistes, les socialistes ont décidé de ne pas y participer. «Je

ne pense pas que le pouvoir se reprendra par la rue», expliquait le premier secrétaire du PS, Olivier Faure, à Libé. «Ça risque d'être une démonstration de faiblesse», redoute un proche de Lucie Castets, qui représente le Nouveau Front populaire. Depuis la fin de l'été, les insoumis répètent trois mots : censure, mobilisation, destitution. Alors que les législatives ont accouché d'une Assemblée morcelée, destinée à l'instabilité, ils misent sur une présidentielle anticipée. «Macron concentre aujourd'hui tous les enjeux», a expliqué Mélenchon devant les élus insoumis, réunis pour leur rentrée près de Valence fin août. L'ex-candidat à la présidentielle, qui prédit des motions de censure à répétition, pense que le «souffle» viendra de la campagne pour la destitution, persuadé que la phase dégauchiste qu'il théorise depuis plus d'une décennie est à son apogée.

«Coup de communication»

Comme toujours, ses troupes assurent que leur plan se déroule à merveille, même si la procédure de destitution engagée à l'Assemblée est promise à l'échec. «Je ne vois pas l'intérêt, sinon celui d'un coup de communication sans lendemain», regrette Faure. Dans les rangs insoumis, certains s'interrogent aussi sur le calendrier : la gauche est-elle prête pour

une présidentielle anticipée ? Les unitaires jugent au contraire qu'il faut du temps pour trouver les moyens d'une candidature commune. Pour l'heure, personne ne sait trop comment y parvenir. «Je n'ai pas d'idée claire sur la façon dont tout ça pourrait se gonfler», admet un insoumis. C'est pour ça que j'avais un doute sur le calendrier. Il ne faut pas précipiter une présidentielle anticipée car notre plus grande force, c'est le NFP et on a besoin de temps pour s'organiser. A défaut, Mélenchon sera notre meilleur outil.» C'est précisément pour cette raison que l'ancien député mise sur une accélération du calendrier, qui ne laissera pas à ses concurrents le temps de se préparer. A 73 ans, Mélenchon, lui, est un homme pressé. «2027, c'est trop loin pour lui donc il pousse à l'instabilité», analyse un ancien proche. Ses troupes, déjà, sont en ordre de bataille. «Tenez-vous prêts», dit-il aux uns et aux autres. Sur les boucles militantes, les insoumis sont en effervescence. «Dispo pour les caravanes de la destit, elles prépareront la campagne présidentielle de 2025», s'enthousiasme ainsi un militant. Les insoumis, en réalité, sont en campagne permanente. «Nous, on est toujours prêts, c'est notre force, j'attends de voir comment d'autres écrivent un programme en deux mois», défie le député de Haute-Garonne Hadrien Clouet.

Jean-Luc Mélenchon croit aux coups de théâtre, convaincu que le capitalisme, par sa violence, produit des accidents. «Il faut affronter Macron matin, midi et soir, sans trêve. Il va céder le premier. Il faut les faire craquer. On les épuise ! On dirait qu'il n'y a que moi que ça amuse», souriait-il face à quelques journalistes en novembre 2022. A l'époque, l'insoumis assurait qu'il ne voulait plus être candidat. Mais il laissait une porte entrouverte, qui menait vers le présent. «En politique, il ne suffit pas d'apparaître, il faut s'installer, ils ont du pain sur la planche, prévenait-il. Je n'ai plus envie de ça, j'espère qu'on trouvera quelque chose d'autre. Après, je suis un homme de circonstances.»

«Choc final»

«Qui d'autre ?» interrogent aujourd'hui les insoumis. Peu importe les études d'opinion, qui rapportent un rejet grandissant, l'ancien socialiste est persuadé qu'il peut gagner en mobilisant les abstentionnistes. «Notre plan de marche fonctionne, on franchit chaque étape renforcés, revendique le député LFI Paul Vannier. On avance dans la perspective du choc final.» Un face-à-face contre l'extrême droite théorisé par Mélenchon depuis la campagne présidentielle de 2012, que les insoumis sont convaincus de remporter.

CHARLOTTE BELAÏCH

Au PS, tensions sur les lignes

Pour les critiques internes d'Olivier Faure, son refus de soutenir un éventuel gouvernement de Bernard Cazeneuve a offert Matignon à la droite. Anne Hidalgo, réclame la réunion d'un congrès.

Des socialistes unis contre Michel Barnier, mais divisés entre eux. Si l'identité du nouvel occupant de Matignon raffermirait un clivage gauche-droite qui peut rappeler un retour aux années Sarkozy-Hollande, les socialistes ont laissé quelques pétales dans cette rentrée politique, où l'hypothèse d'un retour de Bernard Cazeneuve à Matignon a flotté une bonne partie de l'été. Alors que le PS fait partie des groupes ayant connu une augmentation importante de leurs troupes à l'Assemblée (66, contre une grosse trentaine avant la dissolution), la guerre des roses menace de repartir de plus belle.

«Faute». Jeudi soir le bureau national (BN) du parti s'est prononcé à l'unanimité pour la censure du futur gouvernement Barnier, tout en refusant d'appeler à marcher avec d'autres partis et organisations de

gauche «contre le coup de force de Macron», samedi. Mais les opposants au premier secrétaire, Olivier Faure, pour la plupart grands élus de collectivités, reprochent à la direction de ne pas avoir soutenu l'hypothèse Cazeneuve, qui aurait eu le mérite d'éviter que le gouvernement ne soit confié à une figure de droite. «Le PS a commis une faute, s'étrangle la maire de Paris, Anne Hidalgo, auprès de Libé. C'est inacceptable que le parti de Jaurès, de Blum, de Mitterrand, n'ait pas compris à ce point le moment historique dans lequel il pouvait montrer à nouveau son utilité aux Français.» Une nouvelle preuve, selon l'édile, que la direction du PS «semble sous influence totale» de Jean-Luc Mélenchon. Mardi, lors d'un précédent BN, les deux courants minoritaires du dernier congrès de Marseille, emmenés par la maire de Vaulx-en-Velin, Hélène Geoffroy, et celui de Rouen, Nicolas Mayer-Rossignol, avaient déjà plaidé pour que le PS s'engage à ne pas censurer «a priori» l'ancien Premier ministre socialiste. «Même ça, ça a été refusé», regrette le socialiste David Assouline. Ça a probablement aidé Macron à se dégaucher de cette option et à faire ce qu'il voulait faire depuis le début. On n'a pas tout fait pour empêcher la solution Barnier en jouant le tout ou rien jusqu'au bout. «Ce qui est certain, c'est que ça n'arrangerait pas Faure que ce soit Cazeneuve, ça aurait fracturé le groupe



Olivier Faure lors de l'université d'été du Parti socialiste, à Blois le 29 août. PHOTO CHA GONZALEZ

PS», analyse un proche de l'eurodéputé PS-Place publique Raphaël Glucksmann. Certains députés plaident pour laisser sa chance à l'ancien socialiste, très critique envers l'alliance avec les insoumis. Mais beaucoup redoutaient que le PS ne s'isole du reste de la gauche alors qu'une nouvelle dissolution peut intervenir dans un an. «Pour nous, Cazeneuve, ce serait le pire, on serait bien emmerdés», admettait un cadre du PS à Blois lors de l'université d'été du parti fin août. «C'est une fable totale, leur a répondu Faure vendredi matin sur France Inter. Le PS n'a pas ce pou-

voir et la responsabilité incombe uniquement au chef de l'Etat qui s'est placé de lui-même sous la coupe de l'extrême droite.» «Nous n'étions pas prêts à simplement cautionner un casting. Nous voulions savoir pour quoi faire», a-t-il poursuivi.

Municipales. Mais à un an et demi d'élections municipales où nombre de maires socialistes ne veulent pas se faire imposer une alliance avec LFI sous la bannière du NFP, Faure reste sous pression. D'autant que son opposition interne réclame un nouveau congrès dans les meilleurs délais.

«Il y a une impérieuse nécessité à avoir un congrès au Parti socialiste», insiste Anne Hidalgo, qui estime qu'il devrait se tenir avant la fin d'année. Après l'explosif congrès de Marseille de janvier 2023, les opposants à Faure croient en leur chance, surtout s'il a lieu dans la continuité de la séquence politique. Ces derniers temps, les courants dirigés par Geoffroy et Mayer-Rossignol n'ont d'ailleurs pas manqué de multiplier les initiatives communes pour dénoncer d'une seule voix la gestion du premier secrétaire. Unis, eux aussi, dans l'opposition interne. L.A., Ch. B. et S. N.

FOIRE AUX VINS

DU 10 AU 29 SEPTEMBRE 2024



9€
99

AOP POUILLY FUMÉ BLANC SEC 2023
DOMAINE MAUDRY
La bouteille de 75cl
13,32€ le litre

PAS CHER, C'EST LA TRADITION.

JUSQU'À
15% EN AVANTAGE
CARTE*
Dès 80€ d'achat parmi une sélection.

Intermarché

TOUS UNIS CONTRE LA VIE CHÈRE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

*Offre réservée aux porteurs de la carte de fidélité Intermarché. Du 10 au 29 septembre 2024, cumulez 10% en avantage carte à partir de 40€ d'achat ou 15% en avantage carte à partir de 80€ d'achat, dans la limite de 150€ en avantage carte cumulés par jour, sur la sélection de Vins, Champagnes et Effervescents sur le prospectus Foire aux Vins (hors produits porteurs d'autres offres - remise immédiate, lot virtuel ou avantage carte - ainsi que les produits non alimentaires). Voir la limite du cumul avantage carte dans les conditions générales d'utilisation de la carte de fidélité Intermarché. Voir modalités et liste des magasins participants sur [intermarche.com](https://www.intermarche.com)

Annonces : ITM Alimentaire International - RCS PARIS 341 192 227 - SAS au capital de 149 184 € - Siège social : 24, rue Auguste Chabrières 75737 Paris Cedex 15 - Sous réserve d'erreurs typographiques - 2024.

Attaque houthie Alerte noire en mer Rouge

Pris d'assaut par les Houthis, le «Sounion», un pétrolier grec, brûle au large du Yémen et de l'Erythrée depuis deux semaines, menaçant d'une gigantesque marée noire. Une première tentative de remorquage a échoué, malgré la protection de navires de guerre européens.

Par
LAURENCE DEFRANOUX

Lamer Rouge risque-t-elle une des plus grandes marches noires de l'histoire pour une vidéo de propagande ? C'est le drame qui se joue depuis deux semaines à 140 kilomètres des côtes du Yémen. Le 21 août avait l'aube, le *Souman*, un pétrolier qui bat pavillon grec de 276 mètres chargé de 150 000 tonnes de pétrole irakien à destination de Chypre, est approché par deux canots chargés d'une douzaine d'hommes armés. Depuis novembre, au nom de la «solidarité avec le peuple de Gaza», les Houthis, des rebelles armés par l'Iran qui contrôlent le nord du Yémen, attaquent les navires qui empruntent cet axe maritime stratégique sous prétexte qu'ils sont liés à Israël ou à ses alliés.

Depuis neuf mois, des drones de surface ou sous-marins, des drones aériens, des roquettes ou des missiles balistiques se sont ainsi abattus sur plus d'une centaine de bateaux civils ou militaires, faisant au moins trois morts et entraînant le naufrage de deux cargos, dont le *Rubymar*, le 2 mars, chargé de 21 000 tonnes de produits chimiques. Et ce malgré les bombardements contre les positions terrestres des Houthis menées, presque chaque jour depuis janvier, par les Etats-Unis et la Grande-Bretagne.

Jusqu'en 2023, 40 % des échanges entre l'Europe et l'Asie passaient par la mer Rouge. Depuis, une partie des armateurs a décidé de contourner l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance. D'autres, comme Delta Tankers, l'armateur grec du *Sounion*, préfèrent économiser ce détour d'une dizaine de jours malgré une surprime pouvant atteindre 500 000 dollars (450 000 euros) réclamés par les assurances en risques de guerre. Ils allègent les équipages avec des bonifications, et effacent sur

Internet tout lien avec Israël ou les États-Unis pour limiter les risques – même si, dans le milieu maritime, il se dit de plus en plus que les rebelles ont délaissé la géopolitique pour le racket mafieux, et exigent un droit de passage exorbitant en échange de la promesse de ne pas être attaqués. Ce 21 août, à bord du «suezmax», comme on surnomme les pétroliers conçus pour optimiser le transit par le canal de Suez, les quatre agents de sécurité dont la présence est exigée par les assureurs contre les pirates repoussent les assaillants avec des armes légères. Mais quelques heures plus tard, deux missiles déchirent la coque du navire et frappent la salle des machines. Puis un troisième projectile rate sa cible.

VIDÉO FAÇON HOLLYWOOD

Selon un communiqué de Delta Tankers, l'équipage, composé de 23 marins philippins et 2 russes, était un premier incendie. Isolé en haute mer, en panne totale, à la merci d'une nouvelle attaque venant du ciel ou de la mer, le capitaine lance un appel de détresse. Lorsque la frégate de défense aérienne *Chevalier-Paul* arrive le lendemain, les militaires français sont contraints de détruire au canon une barque télécommandée chargée d'explosifs qui leur force dessue – la scène est filmée par des journalistes de BFM qui se trouvent à bord. Les marins du *Sounion*, qui s'étaient éloignés dans un canot de sauvetage, sont recueillis en état de choc et conduits à Djibouti. La marine française n'ayant pas de mandat pour en prendre le contrôle, le grand pétrolier est laissé à l'abandon, ancré par 60 mètres de fond. Dans un discours à la télévision, le porte-parole militaire des Forces armées israéliennes, Yehava Saree, justifie l'attaque par le fait

que Delta Tankers aurait violé son interdiction d'«*entrer dans les ports de la Palestine occupée*».

Depuis février, l'Union européenne, qui a l'ambition d'être une actrice de premier plan dans le domaine de la sécurité maritime et d'accroître son influence diplomatique et économique dans la région, a mis en place la mission Eunavfor Aspidès. Huit cents militaires de 21 pays participent à l'opération, dirigée par un état-major embarqué sur la frégate italienne *Andrea Doria*, dont le quartier général est basé à Larissa, en Grèce. Seules la France, la Grèce et l'Italie mettent à sa disposition un de leurs précieux bâtiments de guerre – l'Allemagne a préféré poster sa frégate *Hamburg* au large du Liban pour préparer l'évacuation de ses ressortissants en cas de guerre totale contre le Hezbollah et Israël. « Notre mission, strictement défensive, proportionnée à la tâche et limitée à l'espace aérien et maritime international, est de contribuer au transit libre et sûr des navires marchands, explique le contre-amiral Vasileios Gyparidis, commandant des opérations. Depuis février, nos équipages, soumis à une pression intense et continue, ont escorté 229 navires, et ont dû abattre 17 drones aériens, 4 missiles balistiques antinavires et

2 embarcations télécommandées. Le Sounion n'avait pas demandé notre protection.» Le 23 août, les rebelles houthis mettent en scène leur prise de guerre, comme ils l'avaient fait après qu'un commando avait attaqué par hélicoptère le *Galaxy Leader*, un roulier retenu depuis en otage avec 25 marins. Ils montent à bord du pétrolier, construit en 2006 et en très bon état, et tournent une vidéo façon Hollywood. «Sur les images

diffusées par les Houthis, on voit deux dispositifs numérotés qui font penser à un montage type carrière ou destruction de bâtiment, et des bidons disposés sur le pont. Il semble avoir été apportés expressément, vraisemblablement remplis d'un mélange d'huile et d'essence qui permet d'obtenir, avec une mise à feu à distance ou temporisée, de belles boules de feu très photographiques», analyse un artificier. Mais à l'issue de la mise en scène pyrotechnique, le Souleïman prend feu. «Techniquement, l'incident pourrait être réglé en quarante-huit heures avec un mélange d'eau et de mousse, analyse un ingénieur maritime. La fumée noire montre que la cargaison a commencé à brûler. Or, le pétrole brut est très léger, très volatil, très dangereux, et les citernes encore intactes peuvent monter en pression et exploser. Les tôles peuvent aussi se déformer sous l'effet de la chaleur et le navire peut se briser à flot, ou bien, s'il s'arrache de son ancre, se fracasser sur une côte». Mais les Houthis se vantent d'avoir piégé le bateau, et aucun pompier ne se risque à bord.

ENJEUX MONUMENTAUX

Le 28 août, Mohamed Abdel Salam, porte-parole des Houthis, annonce sur X (ex-Twitter) : *«L'incendie du Soumoun montre la détermination du Yémen à viser tout navire qui viole son embargo.»* Le 30 août, la Nasa dit avoir repéré par satellite une éventuelle fuite de pétrole de 4 kilomètres dans la zone. La crainte d'une marée noire augmente même si, selon Aspidès, aucune nappe de pétrole n'était encore visible mardi en surface. Là-dernier, après des mois d'efforts, la société néerlandaise Boskalis, mandatée par les Nations unies, avait réussi à négocier avec les rebelles le pompage de 1,1 million de barils des soutes du *Safer*, un navire-citerne qui se défilait près du port d'Hodeïda, contrôlé par les Houthis. L'ONU estimait que si sa cargaison s'était échappée,





Le Sounion le 23 août.
Mise en scène pour
une vidéo de
propagande houthie.
PHOTO HOUTH MILITARY
MEDIA VIA REUTERS

elle aurait anéanti les sources de revenu de 200 000 personnes, entravé l'acheminement de l'aide alimentaire dont dépendent 17 millions de personnes, touché les usines de dessalination qui fournissent de l'eau potable de 35 millions de personnes, et perturbé le trafic dans le détroit de Bab el-Mandeb, privant l'Égypte des revenus générés par le canal de Suez, qui facture chaque passage plusieurs centaines de milliers d'euros. A lui seul, le coût du nettoyage des côtes était estimé à 20 milliards d'euros, et les stocks de poisson auraient mis vingt-cinq ans à se reconstituer.

Des observateurs estiment que le naufrage du Sounion générerait la cinquième marée noire de tous les temps. «Même si les 150 000 tonnes transportées par le Sounion représentent un volume moins important que les 227 000 tonnes répandues par l'Amoco Cadiz sur les côtes de Bretagne en 1978, et que sa cargaison ne se déverserait certainement pas en intégralité, les conséquences seraient très importantes», estime Nicolas Tamic, du Cedre, un organisme spécialisé dans la lutte contre les pollutions accidentelles par hydrocarbures et produits chimiques en mer. On peut estimer qu'environ 20 % à 30 % du pétrole, qui n'a de "lourd" que le nom, va brûler, s'évaporer et se dissoudre dans la colonne d'eau. Le reste va s'émulsiifier, s'agréger avec l'eau et, pour un volume d'un litre, il faudra en récupérer cinq à dix fois plus. La nappe va s'étendre, puis se fractionner et se transformer en boulettes, menaçant des écosystèmes aussi magnifiques que fragiles. Le tout dans une mer fermée, avec des États côtiers très faiblement préparés à la lutte contre les pollutions accidentelles. L'Arabie Saoudite, seule à être parfaitement équipée, semble peu coopérer pour l'instant, peut-être pour des raisons politiques.

Les enjeux financiers sont monumentaux. Le Sounion transporte près d'un million de barils de Basrah Heavy irakien, coté à 72 dollars

«La fumée noire montre que la cargaison a commencé à brûler. Or, le pétrole brut est très dangereux, et les citernes peuvent exploser.»

Un ingénieur maritime

(65 euros) chacun. Selon nos informations, le corps du navire est assuré pour 86 millions de dollars, et sa cargaison pour 85 millions. En cas de pollution, la catastrophe pourrait avoir un impact d'ampleur inédite sur les marchés d'assurance européens et peut-être londoniens. «Tous les moyens mis en œuvre ont un coût, les conséquences à traiter peuvent être gigantesques, et les moyens pour y faire face semblent bien faibles», estime un expert de l'assurance en transport maritime.

COMPLEXES TRACTATIONS

Les Houthis se disent prêts à coopérer, mais du bout des lèvres et sans reconnaître leur responsabilité. Le 28 août, la mission iranienne de l'ONU à New York déclare : «Plusieurs pays ont contacté Ansarullah [les Houthis, ndr], demandant une trêve temporaire pour l'entrée de remorqueurs et de navires de sauvetage dans la zone de l'incident. Compte tenu des préoccupations humanitaires et environnementales, Ansarullah a consenti à cette demande.» Dimanche dernier, au prix de complexes tractations politiques et logistiques, Aspidès se dit prêt à protéger la délicate opération de sauvetage. «Il faut qu'au moins trois personnes soient déposées par hélicoptère, ou montent à bord via l'échelle de pilote si les émanations de fumées sont trop importantes. Une fois que la remor-

que, un câble d'acier long d'au moins 1 kilomètre, sera établie à l'aide d'un va-et-vient depuis le remorqueur de haute mer, il faudra couper la chaîne de mouillage avec un chalutier car le dispositif de largage d'urgence de l'ancre risque d'être inopérant. Cette opération devra se faire sous l'étrave, au niveau de la flottaison, ce qui nécessite d'avoir des conditions météo optimales», estime André Gaillard, président de la Fédération française des pilotes maritimes. Le tout avant d'entreprendre un difficile remorquage avec des risques d'explosion et de casse du navire, à très faible vitesse, sous la menace d'attaques aériennes et navales. Car malgré leur promesse, les rebelles continuent à attaquer des bateaux, notamment le pétrolier grec *Blue Lagoon I*, battant pavillon panaméen et chargé de 2 millions de barils, touché lundi par des missiles alors qu'il se trouvait à 50 kilomètres à peine du Sounion.

Mardi matin, une entreprise privée dont le nom n'a pas été révélé, mandatée par le groupement d'assureurs, envoie les remorqueurs de haute mer *Hercules* et *Gladiator* – bien qu'ils soient sous sanction du Trésor américain – porter secours au Sounion, sous la protection des trois frégates d'Aspidès, armées jusqu'aux dents. Mais les équipages des remorqueurs, visiblement mal préparés et qui n'ont pas l'appui d'un hélicoptère, renoncent face à l'immense pétrolier en feu. Tout est à refaire. «Lorsque les entreprises formuleront une nouvelle demande de protection, les autorités compétentes évalueront la situation avant d'autoriser notre intervention, assure l'amiral Gryparis. Leur plan est de remorquer le Sounion jusqu'à une zone sécurisée, d'éteindre l'incendie, et de transborder le pétrole vers un navire-citerne», ce qui pourrait prendre plusieurs semaines. Puis le bateau grec serait remorqué jusqu'à un port-refuge, probablement Djibouti. Vendredi soir, aucune solution ne se profilait encore. ◆

carnet

REMERCIEMENT

Nicolas DARBEL,
Jason DARBEL,
Yves CHARFFE

remerciant
pour les marques
d'affection,
d'amitié et de sympathie
qui leur ont été témoignées
lors des obsèques de

**Madeleine
DARBEL**



**Vous organisez
un colloque,
un séminaire,
une conférence...**

Contactez-nous

**Réservations
et insertions**

**la veille de 9h à 11h
pour une parution
le lendemain**

Tarifs : 18,30 € TTC la ligne

Forfait 10 lignes :

153 € TTC pour une parution

15,30 € TTC la ligne suppl.

abonnée et associations : -10 %

Tél. 01 87 39 80 00

**Vous pouvez nous faire
parvenir vos textes
par e-mail :**
carnet-libe@lemedia.fr

La reproduction
de nos
petites annonces
est interdite

FIN DE VIE

«Qu'aurions-nous pu faire autrement ?»

A Grenoble, deux militants d'une association pro-euthanasie volontaire ont été mis en examen après avoir accompagné une tentative de suicide. Sereins, ils attendent leur procès pour défendre leur démarche.

Par
FRANÇOIS CARREL
Correspondant à Grenoble
Photo **PABLO CHIGNARD**

Dans leur maison simple et coquette de l'agglomération grenobloise, Marie et Albert (1), 81 ans, tous les deux bon pied bon œil, sont sous contrôle judiciaire. À l'apogée de *Libération*, le couple retrace les trois folles journées vécues mi-août : l'accompagnement «qui a mal tourné» d'une tentative de suicide d'une nonagénaire, leur arrestation, suivie de quarante-huit heures de garde à vue. La perquisition, les interrogatoires, les deux nuits en cellule, isolés chacun de leur côté... Ils sont aujourd'hui sereins et reposés, mais Marie concède : «Je ne dors pas bien car je me demande : qu'est-ce que nous aurions pu faire autrement ?»

INÉBRANLABLE CONVICTION

Le 14 août à Grenoble, Odette C. (1), 91 ans, a tenté de mettre fin à ses jours à son domicile, en présence de Marie et Albert, en leur qualité d'accompagnants d'Ultime Liberté (UL). Cette association, dont Odette est l'une des 3900 adhérents, se définit comme un «réseau d'entraide et de solidarité» qui défend «la légalisation du suicide assisté et de l'euthanasie volontaire». Après l'échec de la tentative d'Odette, Marie et Albert sont sous le coup d'une mise en examen. Ils sont poursuivis pour «exercice illégal de la profession de pharmacien», pour «avoir provoqué la victime au suicide en lui fournissant différents produits», mais aussi pour «propagande et publicité en faveur de produits, objets ou méthodes préconisés comme moyens de se donner la mort». L'associa-

tion est elle aussi visée par ce dernier motif, le parquet lui imputant «un militantisme offensif promouvant les moyens de se donner la mort». Des infractions passibles de deux à trois ans de prison et de 30 000 à 40 000 euros d'amende. Marie et Albert défendent leur engagement avec une inébranlable conviction. Ils ont tous deux milité au PS et été élus municipaux. Ils restent bénévoles pour de nombreuses associations, dont UL, de longue date. Albert a fait partie des dirigeants nationaux.

Il retrace les relations entre Odette et UL : «Elle nous avait fait part en janvier 2023 de sa volonté de mettre fin à ses jours, mais pas dans l'immédiat. Nous lui avions conseillé, comme toujours, d'en parler avec ses proches et son médecin.» Le 8 août, elle donne un rendez-vous aux époux, en présence de son fils. «Elle nous annonce sa décision d'en finir. Son fils explique qu'il n'est pas d'accord mais qu'il respecte cette décision. Il propose lui-même la date du 17 août pour le suicide», raconte Albert.

Le 13 août, Odette rappelle. «Je ne peux plus attendre. Venez demain.» Les époux la rejoignent le lendemain, elle est seule, «en colère» car elle a reçu plusieurs coups de fil de sa famille, «sans doute pour tenter de la dissua-

der», précise Marie. «Elle avait toute sa tête, poursuivait-elle. Ancienne prof de piano et cantatrice, elle a mené sa vie comme elle l'entendait. Après six opérations aux jambes, au ventre et à la gorge, elle est couverte de cicatrices, a la bouche déformée et souffre énormément de l'épaule. "J'en ai assez", nous a-t-elle dit.» La nonagénaire s'installe sur son lit, où elle prend un anti-vomitif, des somnifères puis une dose d'une substance létale, du nitrite de sodium, un produit d'usage courant dans l'industrie, légal, que les accompagnants ont apporté avec eux. «Elle était très détendue, elle nous a beaucoup parlé, je lui ai fait un massage des pieds», sourit Marie. «Nous écoutons, c'est notre rôle. Ce ne sont jamais des moments angoissants ou glauques, insiste Albert. Nous avons ri.» Odette s'endort, mais régurgite bientôt le produit et se réveille : «Une catastrophe pour nous, glisse Marie. Je lui dis : "Votre corps ne veut pas." Elle demande à prendre une seconde dose. Que nous n'avons pas bien sûr.» Ils décident d'appeler le fils d'Odette, pour l'informer et pour qu'il vienne les relayer à son chevet. Il s'empare, annonce qu'il va venir leur «tirer une balle dans la tête». Il débarque en furie. Il bouscule Albert, le projetant violemment au sol, assied de force Marie «terrorisée» dans le divan, lui serrant le bras si fort qu'elle en a gardé des bleus, avant d'appeler la police qui les embarque sirène hurlante.

«ODETTE ÉTAIT DEMANDEUSE»

Jusqu'à il y a peu, un adhérent d'UL souhaitant se suicider utilisait un barbiturique illégal en France (sauf pour les vétérinaires), le pentobarbital, qu'il devait se procurer lui-même, selon la charte de l'association qui précise que «les accompagnants ne devraient pas se substituer à lui dans une telle démarche». Depuis deux ans, les filières d'achat à l'étranger du pentobarbital ayant été démantelées, l'usage du nitrite de sodium s'est répandu «au sein de toutes les antennes d'UL», assure Albert. Comme le produit, bien que légal, ne peut être acheté par un particulier, le groupe des accompagnants de l'Isère s'en est procuré. Une «décision commune» poursuit Albert, et libre à chacun d'en user en conscience : un «accord tacite», nous confirme un autre membre du collectif local.

«Marie et Albert ont notre soutien total», martèle Claude Hury, fondatrice et administratrice nationale d'UL, rappelant que le nitrite de sodium «est un produit commun qui n'est pas illégal». «Cela a été leur décision personnelle d'assister ainsi une personne désireuse de mourir sans agonie, sans souffrance, de manière très humaine», défend-elle. Le conseil d'administration d'UL, dans un communiqué du 18 août, avait certes rappelé le principe de non fourniture de produit aux adhérents établis pas sa charte, mais avait averti : «La patience des citoyens et notamment de ceux qui souffrent a des limites. [...] En l'absence de loi appropriée, des citoyens responsables sont contraints de prendre des initiatives y compris illégales, pour répondre humanitairement aux besoins de leurs concitoyens.»

Odette, qui avait passé la nuit chez elle après sa tentative de suicide, a été hospitalisée le 16 août, selon le procureur. On ignore son état depuis. La famille, restée silencieuse, n'a pas porté plainte contre les époux. M^{me} Amaud Lévy-Soussan, l'avocat du couple, déplore «la criminalisation» de «comportements éthiques» et des qualifications pénales qui «ne tiennent pas». Être accusés de «militantisme offensif» et d'avoir «provoqué au suicide» est un non-sens pour Albert et Marie, qui concluent d'une voix : «C'est Odette qui était demandeuse, c'est elle qui a bu le produit.» Le couple espère «qu'un procès permettra de repenser le débat et d'établir enfin le droit pour chacun de choisir sa mort sans violence ni souffrance». ◆

«Nous écoutons,
c'est notre rôle.
Ce ne sont jamais des
moments angoissants
ou glauques.»

Albert accompagnant au sein
de l'association Ultime Liberté

Marie et Albert
dans l'agglomération
grenobloise, mardi.

(1) Les prénoms ont été modifiés.



«Ce texte est l'opportunité de faire passer une grande loi sans 49.3»

Le député Modem Olivier Falorni, ancien rapporteur général de la commission spéciale sur la fin de vie, travaille à ce que la proposition de loi, sur le point d'être votée à l'Assemblée avant d'être torpillée par la dissolution, ne tombe pas dans l'oubli.

Olivier Falorni ne lâche rien. Fervent partisan de la légalisation d'une aide à mourir, l'ancien rapporteur général de la commission spéciale sur la fin de vie travaille d'arrache-pied à remettre sur les rails le texte plébiscité par l'opinion mais torpillé par la dissolution une semaine avant le vote solennel de l'Assemblée nationale. Dans une proposition de loi déposée le 19 juillet, le député Modem de Charente-Maritime reprend tous les acquis du récent débat parlementaire. Y figure notamment l'instauration d'une aide à mourir, suicide assisté ou euthanasie, comme la possibilité offerte aux malades majeurs «atteints d'une affection grave et incurable avec pronostic vital engagé en phase avancée ou terminale» d'y recourir. Avec bon espoir d'aboutir dans les prochains mois.

La dissolution a-t-elle enterré l'espoir de voir évoluer la loi sur la fin de vie ?

Je m'emploie à ce que ce ne soit pas le cas. Le projet de loi sur la fin de vie a été la première victime collatérale de la dissolution. Après des mois d'attente et de travail, nous n'étions qu'à une semaine du vote final à l'Assemblée nationale ! A titre personnel, j'ai eu le sentiment d'être dissout deux fois : en tant que député et en tant que rapporteur général d'un projet de loi attendu de longue date par nos concitoyens. Je ne pouvais me résoudre à ce que les centaines d'heures que les parlementaires ont consacré au sujet en commission et dans l'hémicycle soient jetées aux orties.

Le projet de loi sur la fin de vie étant le dernier de la législature précédente, j'ai estimé symboliquement important que ce soit le premier texte déposé sous la nouvelle. J'ai donc déposé dès le 19 juillet une proposition de loi qui reprend intégralement le texte voté par la commission spéciale sur la fin de vie et les amendements adoptés en séance publique avant la dissolution. De cette façon, même s'il faut re-

prendre le texte depuis le début, on ne repartira pas de zéro.

Cette proposition de loi qui ouvre un droit à l'aide à mourir peut-elle être adoptée par la nouvelle Assemblée nationale ?

Oui, il y a toujours une majorité assez conséquente en faveur d'une évolution de la loi sur la fin de vie. J'ai ouvert fin août ma proposition de loi à cosignatures. J'ai sollicité les députés de tous les groupes politiques à l'exception du parti d'Eric Ciotti et du Rassemblement national, Marine Le Pen ayant dit y être hostile. Ils sont déjà 120 députés de toute obédience, de LFI à LR, à l'avoir paraphé. Sur ce sujet, les habituelles postures politiques n'ont pas cours, puisque l'on sait d'avance qu'aucun des onze groupes de l'Assemblée ne donnera de consigne de vote. En l'occurrence, on peut donc parler de coalition large.

Pour le futur Premier ministre, un tel texte transpartisan est une opportunité importante : cela lui permettrait de faire passer une grande loi sociale sans 49.3, ni risque de motion de censure. Dans l'actuel contexte politique, les occasions pourraient ne pas être si fréquentes.



INTERVIEW

Cela suppose que le Premier ministre y soit favorable...

Oui et non. Plus que jamais, le Parlement va devoir exister par lui-même et donc faire vivre les initiatives parlementaires, notamment transpartisanes. Mais, clairement, si le nouveau chef du gouvernement est sensible à la question de la fin de vie, et qu'il en fait une priorité, cela facilitera les choses. Il sera alors plus aisé de dégager le temps parlementaire nécessaire au débat, tous les députés qui le souhaitent devant pouvoir s'exprimer. Que le texte soit d'origine parlementaire n'est pas un problème. On l'a oublié mais les deux précédentes grandes lois sur la fin de vie, la loi Leonetti de 2005 comme la loi Claeys-Leonetti de 2016, étaient des propositions de loi.

Dans quel délai le texte peut-il revenir en débat à l'Assemblée ?

On doit reprendre la procédure depuis le début. On va donc devoir remettre en place une commission spéciale qui rediscutera de toutes les dispositions de la proposition de loi. Cela peut se faire durant l'automne. Pour passer à l'étape suivante, le débat en séance publique, il faudra sans doute attendre que les textes budgétaires, chronophages et énergivores, soient votés. Mais si le gouvernement le veut, ce texte pourrait très bien être inscrit à l'agenda en janvier.

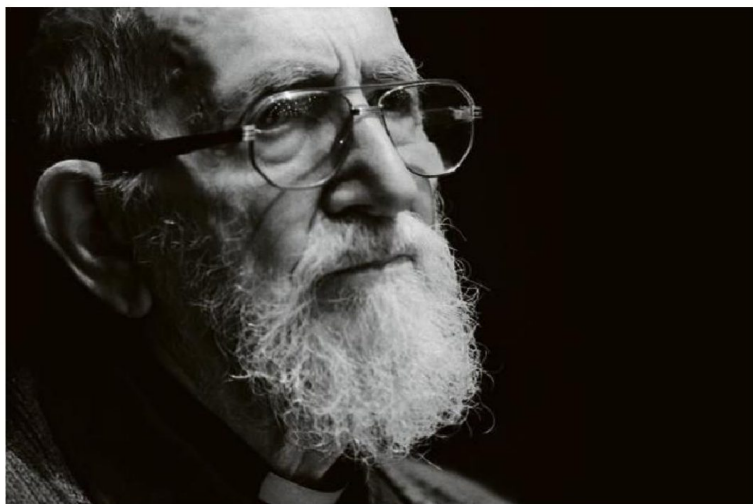
Recueilli par **NATHALIE RAULIN**



LIBÉ.FR

Opération «Camps d'été» de Tshal: en Cisjordanie, «on dirait un séisme, comme une scène de Gaza»

Jeudi en fin d'après-midi, avant de se replier dans la nuit, Tshal a fait exploser une maison mitoyenne de la mosquée du quartier de Damaj, GG de la brigade de Jénine, dans le camp de réfugiés du même nom. Les soldats y auraient trouvé un dépôt d'armes utilisé par cette coalition de Palestiniens. Ils sont la cible de l'opération «Camps d'été» lancée par Israël le 27 août. Reportage sur notre site. PHOTO AFP



Abbé Pierre en 1996. PHOTO JOEL ROBINE. AFP

Nouvelles accusations contre l'abbé Pierre: la Fondation change de nom

Un rapport du cabinet Egaé dévoilé vendredi dit avoir identifié au moins 17 personnes supplémentaires ayant subi des violences de la part du prêtre mort en 2007.

Baisers imposés, fellations forcées, propos à caractère sexuel: sept semaines après l'onde de choc provoquée par de premières révélations, l'abbé Pierre, mort en 2007, est visé par une nouvelle salve d'accusations dans un rapport rendu public vendredi. A la suite de ces nouveaux témoignages, dont certains portent sur des faits pouvant s'apparenter à des viols ou concerner des mineures, la Fondation Abbé-Pierre a annoncé sa décision de changer de nom. Emmaüs a en outre fait savoir que le lieu de mémoire dédié au prêtre situé à Esteville (Seine-Maritime) serait définitivement fermé.

«A ce jour, il est possible d'identifier au moins 17 personnes supplémentaires ayant subi des violences» de la part de l'abbé Pierre, peut-on lire dans le rapport du cabinet Egaé, chargé en juillet par les deux organisations de recueillir de potentiels témoignages. Ces derniers font dans leur grande majorité état de contacts «non sollicités sur les seins», de «baisers forcés», de «contacts sexuels répétés sur une personne vulnérable», d'«actes répétés de pénétration sexuelle» ou encore de «contacts sexuels sur une enfant». Les faits ont eu lieu entre les années 50 et les années 2000. Les personnes qui ont témoigné sont ou ont été bénévoles d'Emmaüs, salariées de lieux dans lesquels l'abbé Pierre a séjourné, membres de familles proches ou encore des personnes rencontrées lors d'événements publics, précise Egaé.

«Soutien». Parmi les témoignages figure celui de Marie, fille d'une femme «dépendante de lui financièrement et

en très grande détresse», qui dit avoir été victime de l'abbé Pierre en 1989-1990. Dans une lettre à la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Eglise en mars 2019 et dont Libé a eu connaissance en juillet, cette femme, aujourd'hui décédée, décrivait avoir «dû assister à des masturbations de l'abbé Pierre et avoir été forcée à réaliser des fellations dans un appartement parisien». L'abbé Pierre est «passé rapidement de l'aide charitable à des faits d'abus sexuels», y écrivait-elle. Une autre femme témoigne avoir subi, en 1974 et 1975, des «baisers forcés» et «des contacts» non sollicités alors qu'elle avait 8 à 9 ans. Selon un autre témoignage, l'abbé Pierre aurait imposé, en 1951, des contacts physiques lorsqu'il était député.

Dans un communiqué publié vendredi, la Fondation Abbé-Pierre, Emmaüs France et Emmaüs International réaffirment leur «soutien total aux victimes», saluent «leur courage» et assurent être «à leurs côtés». Outre le change-

ment de nom de la fondation et la fermeture définitive du lieu de mémoire d'Esteville, la mention «fondateur Abbé Pierre» du logo d'Emmaüs France pourrait être supprimée. Une commission indépendante chargée d'«expliquer les dysfonctionnements qui ont permis à l'abbé Pierre d'agir comme il l'a fait» va également être créée.

«Douleur». L'abbé Pierre «a porté une voix, un élan, qui ont entraîné des vagues de solidarité, l'importance de son action constitue un fait historique», mais «nous sommes désormais confrontés à la douleur insupportable qu'il a fait subir, écrivent les organisations. Nos décisions sont donc impératives par respect pour les victimes qui ont pris la parole mais aussi pour les bénévoles, les salariés, les compagnes et les compagnons du mouvement, les soutiens et les donateurs, dont l'action au quotidien serait entachée d'un malaise profond si rien ne changeait.»

(avec AFP)

«On est rongé par la colère et la rage. Ce qu'ils font, c'est la honte.»

UN MILITANT ANTI-A69

Il n'en reste plus qu'un. Sur l'arbre Julia, dans la ZAD de la Cal'Aubre, à Saix (Tarn), sur le tracé de l'A69, il n'y a plus qu'un «écureuil» (ces militants qui s'accrochent aux branches). Vendredi, deux d'entre eux ont été blessés après être tombés et un autre a été interpellé. Ils défendaient deux chênes centenaires, ultimes arbres que l'entreprise Atosca prévoit d'abattre pour mener la construction de ce ruban de bitume de 53 kilomètres entre Toulouse et Castres. De son côté, la préfecture du Tarn se félicite d'avoir «atteint ses objectifs». «Ce matin, l'unité spécialisée de la Cnamo est parvenue à libérer l'arbre illégalement occupé par trois opposants. Deux d'entre eux ont été légèrement blessés lors de l'intervention et pris en charge très rapidement par les sapeurs-pompiers», précisent les services de l'Etat. Depuis une semaine, plus de 400 gendarmes et policiers ont été engagés pour mener à bien ces opérations, et «une vingtaine» de personnes ont été interpellées. E.D.I.

A lire en intégralité sur liberation.fr

315 000

C'est le prix, en euros, d'une suite avec balcon à bord de l'*Odyssey* (108 000 euros pour une chambre sans fenêtre). Ce navire a innové en vendant, au lieu de les louer, une partie de ses cabines aux voyageurs. Mais trois mois après le départ prévu, il n'a toujours pas quitté l'Irlande du Nord. Le paquebot devait appareiller de Belfast le 30 mai avec 927 voyageurs pour un tour du monde de trois ans et demi (425 escales dans 147 pays, jusqu'à atteindre, en principe en décembre 2027, West Palm Beach (Floride)). Mais en raison d'avaries techniques, le bateau n'a toujours pas bougé d'un mille marin et reste à quai. E.-X.G.

A lire en intégralité sur liberation.fr



L'agence européenne de sécurité aérienne ordonne l'inspection d'une partie des Airbus A350 après un incendie

Une partie de la flotte va devoir être contrôlée après le départ d'un feu dans un moteur lors d'un vol reliant Hongkong à Zurich lundi. Le problème à l'origine de l'incident a été identifié et les réparations ont commencé sur certains avions.

Contraint et fâché, Gabriel Attal rend son agrément à Anticor

Tout fini par arriver, mais que ce fut fastidieux. Jeudi, le Premier ministre démissionnaire s'est enfin résolu à renouveler l'agrément d'Anticor. Acculé, Gabriel Attal veut bien considérer « que l'association contribue efficacement à la lutte contre la corruption ». Ce statut lui permet de porter plainte et de se constituer partie civile dans les délits politico-financiers. Fer de lance de la lutte anticorruption en France – enjeu démocratique passablement négligé par Emmanuel Macron –, l'ONG avait perdu ce sésame en juin 2023, après des bisbilles internes. Or, ce quitus lui permettait de contourner l'inertie du parquet. Anticor avait ainsi pu, depuis 2015, intervenir dans des procédures judiciaires, singulièrement dans des affaires sensibles. Depuis ce grain de sable des pouvoirs publics mis dans les rouages de la lutte anticorruption, Anticor avait perdu toute capacité d'agir en justice, y compris contre la macronie au pouvoir. L'association est notamment à l'origine d'une plainte ayant entraîné en 2022 la mise en examen pour « prise illégale d'intérêts » d'Alexis

Kohler, le secrétaire général de l'Elysée. De quoi agacer en haut lieu. Emmanuel Macron avait d'ailleurs flingué l'ONG en 2023 sur France 2: « Je peux détruire n'importe quoi avec une question d'exemplarité. Parce que, demain, je peux vous faire une procédure. Anticor, ils ne font que ça. Et les procédures, ils les font durer, ils les font durer, ils les font durer. Et même si les gens, à la fin, ne sont pas condamnés, vous les foutez en l'air. »

Résultat: l'exécutif chargé du dossier, en l'occurrence Matignon, qui seul a le pouvoir de délivrer ou renouveler l'agrément, se refusait obstinément à examiner toute demande pour cette association impliquée dans plus de 160 procédures contre des faits supposés de corruption ou d'atteinte à la probité. Quand bien même figure à son tableau de chasse l'ouverture d'enquêtes sur l'attribution du Mondial de football au Qatar, la cession de la branche énergie d'Alstom à General Electric ou la privatisation des autoroutes. Seule l'irruption du tribunal administratif, saisi en référé, aura permis de débloquer la situation. Le 12 août, il faisait

ainsi injonction à Gabriel Attal de statuer sur la question, lequel bottait en touche au motif que la constitution d'un nouveau gouvernement serait « imminente », reflétant le bébé à son éventuel successeur. Constatant une certaine procrastination, le juge en a rajouté une couche mercredi, en lui infligeant une astreinte de 1000 euros par jour de retard. Il était donc urgent pour Gabriel Attal d'expédier le dossier Anticor, et donc d'exécuter la décision du tribunal administratif. Ce qu'il a fait dans les ultimes instants de son mandat. Il aurait pu s'y conformer par une décision de refus, comme il en avait le droit. Bien au contraire, le Premier ministre démissionnaire a donné son feu vert, comme un ultime pied de nez à Macron – Attal n'a toujours pas digéré sa décision de dissoudre l'Assemblée. Pour le plus grand bénéfice d'Anticor, désormais de retour sur la scène judiciaire. L'association est donc de nouveau agréée « pour une durée de trois ans », conclut l'arrêt. De quoi réoxygéner Anticor, trop longtemps menacée d'asphyxie.

RENAUD LECADRE



Super-typhon Yagi a frappé la Chine et menace le Vietnam

Avec ses vents dépassant les 230 km/h, le super-typhon Yagi a touché terre vendredi sur l'île tropicale et touristique de Hainan, dans le sud de la Chine, où près de 420 000 personnes ont été évacuées. Il pourrait s'agir de la plus forte tempête à s'abattre sur la région depuis une décennie. Yagi devrait frapper ce samedi le Vietnam voisin, où des dizaines de milliers de personnes ont été relogées préventivement. Il a déjà tué au moins treize personnes aux Philippines cette semaine, alors qu'il était encore classé comme tempête tropicale. (avec AFP) PHOTO AP

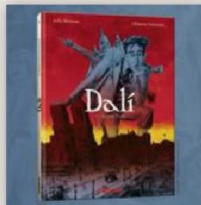
Justice Alliot-Marie condamnée à six mois de prison avec sursis

Michèle Alliot-Marie a été condamnée vendredi à six mois d'emprisonnement avec sursis pour prise illégale d'intérêts de 2010 à 2012, alors qu'elle était adjointe au maire de Saint-Jean-de-Luz. L'ex-ministre de la Défense, de l'Intérieur, de la Justice et des Affaires étrangères était absente au délibéré. Ses avocats ont annoncé qu'ils allaient faire appel. Les juges n'ont pas considéré « nécessaire » de lui interdire d'être élue, notamment « en considération de l'ancienneté des faits [et] du recul de la prévenue de la vie politique ». (avec AFP)

CLUB ABONNÉS

Libération

Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux privilèges et invitations.



BANDE DESSINÉE – «Dali» tome 1 – parution le 8 septembre

Après Isadora et Pablo, Julie Birmant et Clément Oubrier poursuivent leur galerie d'artistes, plongeant dans la jeunesse du génial Salvador Dali, maître du surréalisme.

2 tomes à gagner



FESTIVAL – Des mots à l'écran – Ciné 104, Pantin

Trois jours de rencontres, de films et d'animations entre cinéma et littérature. Avant-premières, signatures, ciné-concert, atelier stop-motion... Plus de 20 films dont une programmation autour de Kafka et Duras.

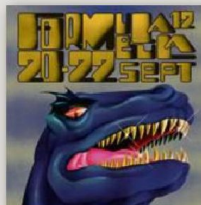
2 x 5 places pour la séance d'« Une famille » de Christine Angot le 21 septembre, 2 x 5 places pour la séance de clôture le lendemain



SPECTACLE – «Tenir Debout» – du 18 septembre au 6 octobre au théâtre du Rond-Point, Paris

Tenir debout oscille entre rêverie et violence, pour peut-être enfin oser se libérer du poids des regards qui assignent et contraignent. Suzanne de Baecque et sa complice Raphaëlle Rousseau livrent un spectacle traversé d'une profonde humanité.

10 x 2 places à gagner pour le 20 septembre à 19 h 30



FESTIVAL – Formula Bula – Paris

Depuis 2011, Formula Bula propose un temps hors du quotidien où la curiosité et la découverte sont partagées de façon festive entre le public et les acteurs du monde de la bande dessinée.

2 sérigraphies signées et numérotées de l'artiste américain Mark Newgarden à gagner

Pour en profiter, rendez-vous sur : www.liberation.fr/club/

PARACYCLISME

Une discipline qui a bien tourné

En 2016, à Rio, les coureurs tricolores n'avaient obtenu qu'une médaille de bronze. Ils repartiront de Paris avec au moins 25 médailles dont 9 en or. Récit d'un succès attendu.

Par
JULIEN LECOT

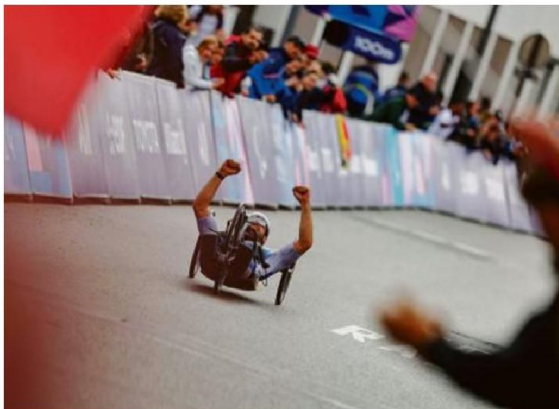
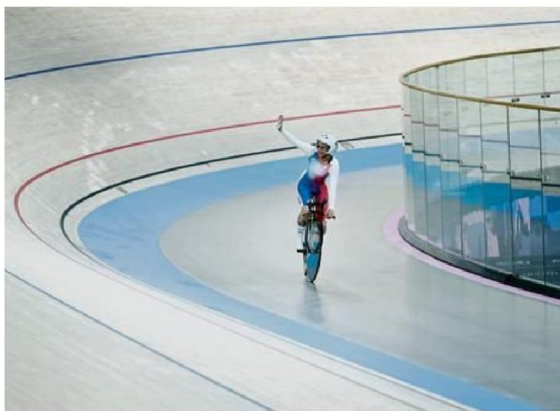
On le savait, Laurent Thirionet n'est pas du genre à manier la langue de bois. Mais lors du point presse de l'équipe de France de paracyclisme, quelques jours avant les Jeux, la franchise du manager de la haute performance avait quand même fait lever les sourcils des journalistes. « On a un statut de favori et une équipe qui le justifie pleinement, lâchait-il. Aujourd'hui, si on ne fait pas 20 médailles, on pourra dire que c'est un échec. Mais je peux vous assurer qu'on va en faire au moins 25. » Un pari ambitieux quand on sait que l'équipe de France de paracyclisme revient de très loin. Laurent Thirionet est bien placé pour le savoir : à Londres en 2012, il avait été l'un des deux seuls de la délégation à monter sur un podium (les Bleus étaient repartis avec deux médailles de bronze). Quatre ans plus tard, c'était pire encore : la France était rentrée du Brésil avec une seule médaille de bronze. Mais depuis, tout a changé. À Tokyo, les Bleus ont décroché 17 médailles, dont cinq en or. Et à Paris, comme l'avait annoncé le manager, la moisson est encore plus belle. Avant les dernières épreuves sur route, ce samedi, les cy-

clistes ont déjà rapporté 25 médailles dont 9 en or – comme prévu. Soit un tiers des podiums Français, et la moitié des titres.

Pour passer du fiasco de Rio (22^e au classement des nations en paracyclisme) à la première place à Paris, tout a surtout été une question de moyens, explique Mathieu Jeanne, l'entraîneur de l'équipe de France : « La force, c'est la professionnalisation. On a un très gros budget par rapport à il y a quatre ou cinq ans, grâce aux engagements financiers de l'Agence nationale du sport et de la Fédération handisport. Forcément, on a plus de staff, chacun est concentré sur sa tâche et on est beaucoup plus productif dans ce que l'on fait. »

PNEUS CRÉÉS SUR MESURE

On parle aujourd'hui d'un budget annuel qui tourne autour des 2 millions d'euros (en comptant le matériel, les salaires, la logistique), contre quelques centaines de milliers d'euros seulement par le passé. « Il y a une vraie structure autour de cette équipe qui n'existait pas avant, appuie Laurent Thirionet, qui a rejoint le staff en 2018. On a désormais toutes les compétences qu'on doit retrouver dans une structure de haut niveau : des médecins, nutritionnistes, kinés, ostéos,



préparateurs mentaux... On n'a pas à rougir par rapport au milieu valide.» Le moindre détail a été pensé, étudié, perfectionné. Tous les Tricolores roulent sur des vélos haut de gamme, fabriqués par Airbus grâce à des chutes de carbone d'avions, avec des pneus créés sur mesure par Michelin pour avoir le meilleur rendement possible. Tous sont aussi passés en soufflerie, sous l'œil d'experts et d'ingénieurs, pour trouver la position la plus aérodynamique possible sur le vélo. Avant les Jeux paralympiques, les Bleus ont multiplié les stages, notamment au vélodrome de Roubaix, où toute la délégation se rendait une semaine sur deux.

A Paris, l'optimisation a continué : aucun coureur n'a eu le droit de participer à la cérémonie d'ouverture pour éviter toute fatigue superflue, même ceux qui ne concouraient pas le lendemain. Et toute la délégation a été installée pour les épreuves sur piste dans l'hôtel collé au vélodrome de Saint-Quentin-en-Yvelines, plutôt qu'au village paralympique, ce qui a fait gagner aux athlètes de précieuses heures de sommeil. «C'est la meilleure décision que le staff a pu prendre», se réjouissait avant la compétition Heidi Gauguin (trois médailles d'argent), quand sa partenaire de chambre, Marie Patouillet (une médaille d'argent et d'or), s'imaginait «rentrer se doucher, dormir un peu, s'isoler de la chaleur et du bruit du vélodrome» entre ses qualifications du matin et les finales de l'après-midi.

«UN BOOSTER DE FOU»

La réussite s'explique aussi par un groupe dense et talentueux qui se tire vers le haut après avoir été constitué notamment grâce à des détections plus poussées. On l'a constaté mercredi lors des contre-la-montre individuels sur route, à Clichy-sous-Bois (Seine-Saint-Denis) : face aux médias qui les attendaient à l'arrivée, tous les Français demandaient des nouvelles de ceux qui étaient passés avant eux. Ils étaient aussi plusieurs à rôder autour de la ligne d'arrivée une fois leur épreuve finie pour encourager les autres Tricolores. «Quand tu vois tes coéquipiers qui repartent avec une médaille, ça te donne encore plus envie de faire pareil et de te surpasser», dit Dorian Boulon (une médaille d'or et une de bronze). Et puis, on a une petite guéguerre avec les nageurs, on veut plus de médailles qu'eux.» Avec «seulement» 13 médailles, la natation française a plusieurs longueurs de retard.

Avant les Jeux, Laurent Thirionnet nous avait parlé de son «problème de riche» et des potentiels médailles qu'il avait dû, faute de places suffisantes, laisser sur le carreau. A Los Angeles, le casse-tête risqué d'être plus complexe encore. Le manager anticipait : «A l'issue des Jeux de Paris, on aura tellement parlé du paracyclisme, on aura tellement montré nos médailles, que ça va créer un appel d'air. Ça va être un booster de fou. Je reçois déjà des messages de personnes en situation de handicap qui me demandent comment elles peuvent se mettre au vélo.» Lui connaît bien ça : c'est en voyant les Jeux d'Atlanta à la télé, en 1996, qu'il avait découvert le paracyclisme. ♦

Les six vies de l'Américaine Oksana Masters

La paracycliste a ravi deux nouvelles médailles d'or, mercredi et jeudi. Née près de Tchernobyl en Ukraine, elle est déjà montée sur des podiums dans quatre sports différents.

Raconter Oksana Masters est une épreuve en soi. De nouveau médaillée d'or mercredi et jeudi en cyclisme à Clichy-sous-Bois – ses 18^e et 19^e médailles paralympiques, les 8^e et 9^e en or – l'Américaine, née en Ukraine, n'a beau avoir que 35 ans, elle a déjà presque tout fait, tout gagné, tout connu. «Je suis une buveuse de café, une amoureuse des animaux et une globe-trotteuse passionnée de sport», se définit-elle sur son site internet. Je crois sincèrement que si l'on rêve, on peut réussir... Surtout quand on a une bonne tasse de café à la main. » Alors, armée d'une bonne tasse de café, on a essayé de résumer les six vies d'Oksana Masters avant qu'elle ne tente de gratter un ultime podium ce samedi matin lors du relais mixte.

1 «J'AVAIS TOUJOURS PEUR» Naissance en Ukraine

Oksana Bondarchuk naît lourdement handicapée le 19 juin 1989, à Khmelnitski, dans l'ouest de l'Ukraine. «Les radiations [de Tchernobyl, dont le réacteur de la centrale nucléaire a explosé trois ans plus tôt, ndr] ont eu des effets sur mon développement in utero», dit-elle sur son site. Je suis née avec six orteils à chaque pied, cinq doigts palmés à chaque main et pas de pouce. Ma jambe gauche était plus courte de 15 cm que la droite et il manquait à mes deux jambes des os porteurs. Enfin, mon genou flottait dans ma jambe gauche qui formait une sorte de C. Ses parents biologiques l'abandonnent dès sa naissance. L'Ukrainienne fait le tour des orphelinats. Elle est maltraitée, sous-nourrie, battue et victime de violences sexuelles. «Je détestais dormir. J'avais toujours peur que cette ombre vienne. Que quelqu'un vienne... On m'a violée tous les jours, de mes 5 à 7 ans. C'était un bordel organisé. Je suis juste heureuse d'avoir pu en sortir vivante», racontait-elle en 2020 dans *The Players' Tribune*.

2 «À L'AUTRE BOUT DU MONDE» Adoption aux États-Unis

L'enfer prend fin en 1996. Après quasiment deux ans de procédure, l'Ukrainienne âgée de 7 ans est adoptée par une Américaine, professeure d'orthophonie dans l'État de New York. «J'étais une femme, célibataire, et à 30 ans j'ai compris que je voulais un enfant», raconte Gay Masters dans le documentaire *A corps perdus*. Une personne m'a transmis une photo d'Oksana. Elle devait avoir 3 ou 4 ans. Je l'ai regardée dans les yeux et je me suis dit : c'est ma fille. Oksana Bondarchuk devient Oksana Masters. «C'était écrit qu'elle était ma mère et moi sa fille. Nous étions simplement nées à l'autre bout du monde l'une de l'autre», dit la parathlète. Dans plusieurs interviews, sa mère raconte une enfance joyeuse mais traumatisée, qui n'avait jamais connu l'amour et n'osait même pas pleurer.

3 «AIMER CELLE QUE JE VOYAIS» Amputation et sport

L'arrivée d'Oksana Masters aux États-Unis signifie aussi pour elle le début d'un suivi médical. Dès les premières consultations, on parle à sa mère de la faire amputer de ses jam-



Oksana Masters à la cérémonie d'ouverture. PHOTO CARLOS GARCIA RAWLINS/REUTERS

«C'est dur de trouver de la passion et du désir de participer aux Jeux quand je vois ce que mon pays d'origine endure.»

Oksana Masters sur Instagram, après l'invasion russe de l'Ukraine

jours. Oksana Masters, poussée par sa mère, s'essaye à de nombreux sports. Sur des photos d'enfance, on la voit faire de la gym, du cheval, de l'escalade, du patin à glace. L'Américaine veut être traitée comme n'importe qui : «Je ne voulais pas faire de handisport car j'avais l'impression d'être mise dans une bulle, d'être limitée, simplement en raison de mon apparence.»

4 «UNE FLAMME S'EST ALLUMÉE» Premiers Jeux en aviron

La touche-à-tout découvre l'aviron vers 13 ans. Le coup de cœur est immédiat, explique-t-elle dans *The Players' Tribune* : «Quand j'ai quitté le quai, le bateau flottait. Tu es juste là, sur l'eau, et tu contrôles ce que tu fais juste avec les mains. Là, une flamme s'est allumée en moi.» Sur son site internet, elle dit avoir ressenti immédiatement «un nouveau sentiment de liberté et de contrôle» qui lui avait été «retréti tant de fois par le passé». A sa majorité, elle s'associe à Rob Jones, un marin qui a perdu ses deux jambes dans une explosion en Afghanistan, et décroche à 23 ans sa première médaille paralympique, à Londres, en 2012 : du bronze, en **Suite page 16**

bes trop fragiles, trop douloureuses, trop peu développées pour supporter le poids d'une future adulte. Gay Masters temporise mais finit par accepter à contrecœur. A 9 ans, on enlève à Oksana Masters sa jambe gauche. Puis la droite à 14 ans.

«Ça a été un très long chemin, une quête personnelle, d'accepter de me regarder dans le miroir et d'aimer vraiment celle que je voyais, dit-elle. Notamment parce que je vois mes cicatrices, je vois mes mains, mes jambes, les choses que la société me demande de cacher parce que c'est laid ou différent.» Aujourd'hui, elle s'assume : «Des fois, je fais 1,80 m [avec prothèses], des fois 1,32 m, ça dépend des

Suite de la page 15 deux de couple mixte. La première d'une longue série.

5 «UNE BATTANTE» Ski de fond et biathlon

Sa carrière en aviron prend fin prématurément à cause d'une blessure au dos. Oksana Masters bascule sur les sports d'hiver, le ski de fond et le ski nordique assis. Un an après ses débuts, elle se qualifie pour les Jeux de Sochi 2014, en Russie, et en revient double médaillée (argent et bronze). Elle carbure en Corée du Sud en 2018 (5 médailles dont 2 en or), puis en 2022 en Chine (6 médailles dont 3 en or). Quelques jours avant le début des

épreuves à Pékin, la Russie envahit l'Ukraine. «C'est dur de trouver de la passion et du désir de participer aux Jeux quand je vois ce que mon pays d'origine endure, écrit-elle sur Instagram. Ma mère me dit toujours que c'est mon côté ukrainien qui fait de moi quelqu'un de résilient, une battante.» Depuis, une partie de ses primes de médailles part à des associations ukrainiennes qui viennent en aide, notamment, aux enfants touchés par la guerre.

6 «MA FAÇON DE CRIER» Cyclisme gagnant

Le ski c'est bien, mais on ne peut en faire que l'hiver. Et puis, quatre ans entre chaque para-

lympiade, c'est bien trop pour Oksana Masters. Après Sochi, l'Américaine découvre le handbike. Comme à chaque fois, tout s'enchaîne vite : une première médaille mondiale un an après sa découverte de la discipline et deux breloques paralympiques sur route, en or, à Tokyo 2021.

Trois mois avant la compétition, la coureuse avait pourtant dû être opérée d'un nouveau d'une de ses jambes à cause d'une tumeur. «Je n'avais jamais ressenti une telle douleur, je ne pouvais même plus dormir, c'était terrifiant, raconte-t-elle. A Tokyo, je ne visais pas de médaille, j'étais simplement incroyablement heureuse d'avoir réussi à être sur la ligne

de départ.» Sur un circuit fait de petites côtes en Seine-Saint-Denis, Oksana Masters continue sa moisson. Mercredi, elle s'est parée d'or au contre-la-montre. Elle a remis ça jeudi, en or encore sur la course en ligne. La routine.

Oksana Masters reprendra ensuite le chemin des pistes de ski avec le même enthousiasme que sur la route – les Jeux de Milan Cortina, c'est dans un an et demi. «Je déteste quand les gens me demandent : "Quel est ton sport favori ?" dit-elle dans *The Players' Tribune*. [Le sport], c'est littéralement ma façon de crier physiquement et silencieusement.»

JULIEN LECOT

«Il s'est passé quelque chose de profond dans la société française»

La maire de Paris souligne le succès des Jeux, dont elle tient à conserver l'esprit de «fraternité». Elle pointe celles et ceux qui prédisaient une catastrophe et n'ont cessé de lui dénigrer toute légitimité.

comment vous sentez-vous ?

Avec les Jeux olympiques et paralympiques, on a vécu des moments exceptionnels qui semblaient impossibles à atteindre, compte tenu du contexte social et politique. Malgré la dissolution, tout le monde a été embarqué. Mais ce sont les Français qui ont permis à la fête d'être aussi belle, d'abord par leur vote, en empêchant l'extrême droite d'accéder au pouvoir. Puis par leur adhésion immédiate à ces Jeux au cœur de la ville, dans des sites iconiques. Et bien sûr la cérémonie d'ouverture a joué un rôle fondamental et je veux rendre hommage à Thomas Joly et à tous les artistes qui ont su traduire, avec tant d'élégance et d'insolence, ce que nous sommes et les valeurs que nous portons.

Vous attendiez-vous à ce que les Jeux suscitent un tel enthousiasme ?

Oui, parce que si vous associez la magie, la beauté de Paris à la puissance du message humaniste de l'olympisme, je savais que ça pouvait être un cocktail très fort, et ça l'a été.

Finalement, les Français sont moins déclinistes ou déprimés qu'on ne le dit ?

Vous savez, j'ai échangé avec des centaines de personnes, des visiteurs du monde entier et de toute la France. Ils me disaient : «On nous avait dit que Paris, c'était l'enfer, alors que c'est extraordinaire d'être là, la beauté des lieux, ce que vous en avez fait.» On a assisté à des scènes de fraternisation avec les forces de l'ordre qui montraient cette envie d'être ensemble, sans être dans le conflit permanent. Et cela dit quelque chose de l'état d'esprit des Français, qui est en décalage

avec le discours médiatique et politique. En fait, on est très nombreux à se reconnaître dans quelque chose qui s'appelle la joie de vivre. Or cette idée que «Paris est une fête» ne renvoie pas simplement à la légèreté supposée des Parisiens, qui seraient des bobos indifférents au reste du monde : c'est quelque chose de profond et de très politique aussi.

A vous entendre, les JO sont une défaite pour #SaccageParis et votre opposition de droite, qui vous ont mené la vie dure depuis votre réélection en 2020.

En réalité, je suis confrontée à une offensive idéologique, qui dure depuis longtemps et qui s'est exprimée de diverses façons. Il y a la haine qui se propage sur les réseaux sociaux, mais il y a aussi Rachida Dati et son trumpisme. Il y a plusieurs étapes, la première remonte à 2017 : c'est la victoire d'Emmanuel Macron, le fait que les macronistes considéraient que Paris était à eux. Ils ont cherché par tous les moyens à saper ma légitimité, en suscitant des campagnes contre moi et mon équipe.

Mais il y avait aussi des projets d'urbanisme qui étaient contestés, comme le réaménagement du parvis de la tour Eiffel.

Non, leur sujet était : la maire de Paris n'est pas légitime. En 2020, ils avaient décidé que c'était fini, terminé, j'étais morte, enterrée. Mais je suis largement réelle, s'en suit une période de latence et de sidération pour eux, et je me lance dans la présidentielle. Après la présidentielle, ils se disent «vu son score c'est terminé». Et Dati devient la cheffe de file – mais La France insoumise n'est



Anne Hidalgo devant le Carreau du Temple, vendredi à Paris.

pas en reste – de cette campagne pour me délégitimer, et faire en sorte qu'il n'y ait pas de débat possible, d'échange d'idées ou de propositions. Et cela avec la complaisance de beaucoup de médias, et l'appui des réseaux sociaux.

Vous prenez aussi des décisions contestées. Pourquoi s'accrocher à cette idée des anneaux sur la tour Eiffel alors que beaucoup, à commencer par les descendants d'Eiffel, la jugent déplacée ?

La question des anneaux est très symbolique. Il y a ceux qui voudraient refermer ce

qu'ils appellent la parenthèse des Jeux et ceux, comme moi, qui considèrent qu'il s'est passé quelque chose de profond dans la société française. Et les anneaux sont les symboles physiques des moments qu'on a vécus et je souhaite qu'ils puissent être installés jusqu'aux prochains Jeux olympiques, en 2028. Des gens du monde entier, des Français vont venir les voir, les photographier et emporter avec eux l'image de ce moment absolument exceptionnel qu'ils ont vécu ou qu'ils auraient aimé vivre à Paris pendant les Jeux. L'hé-

ritage va largement au-delà des anneaux, mais il passe aussi par les anneaux, la vasque, les statues de femmes.

Recueilli par
ÈVE SZEFTTEL
et **SACHA NELKEN**
Photo **AVA DU PARC**

LIBÉ.FR

L'équipe de France de céfifoot, des amateurs qui ont l'air dans le viseur. Ce samedi, les Tricolores outdoors mais expérimentés affrontent les champions du monde en titre argentins.

MEGA CASE TOUJOURS

GRANDE GRILLE DE L'ÉTÉ 2024.
LES GAGNANTS DE NOTRE JEU CONCOURS

Les jeux sont faits. Vous étiez cette année plus de 200 cervolympiens à jouer avec Libé. L'épreuve : un triskaïdécalion composé de mots en rapport direct avec l'actu 2023-2024. Et on décerne des médailles à tout le monde, puisque plus de 90 % ont envoyé des grilles justes.

Dans la grille, justement, on croisait GABRIEL ATTAL (planqué dans le palais d'Iéna), ZAHO DE SAGAZAN (entraperçue lors de la cérémonie de clôture) mais aussi les TRAVAUX DES JO, herculéens. Au centre de la grille, la CONSTITUTIONNALISATION DE L'IVG a trompé quasiment personne, preuve que vous suivez.

La grille faisait la part belle aux événements marquants (l'effondrement du PONT FRANCIS SCOTT KEY, MBAPPE QUITTE LE PSG) et aux œuvres récompensées de l'année (ANATOMIE D'UNE CHUTE, SYMPHONIE DES ÉCLAIRS). Aux amateurs de jeux de mots, je ne peux d'ailleurs que conseiller d'installer CHANTS OF SENNAAR, comme l'un de vos confrères cruciverbistes de l'été. Pour beaucoup, le coin nord-est n'a pas été simple à remplir. Le croisement d'ENOKIS (championnons de la gastronomie asiatique) avec NEEM (arbre asiatique que qui lui ne se mange pas) a été difficile à avaler. Dans le même coin, RETAXE s'est révélé être plus doulou-

reux que prévu, et les STOMATOS, en vertical, n'ont pas pu vous sauver. Un autre os, en bas à gauche : l'OS A MOELLE définit avec un émoji n'a pas convaincu tout le monde. ❄️

Cette année encore, cinq grilles étaient tirées au sort. À gagner : un bon d'achat de 50 euros sur la boutique en ligne de Libé. Pour l'édition 2024, les heureux gagnants sont : Philippe Cochereau (Rennes), Dominique Morin et Patrick Gé (Château-Gontier-sur-Mayenne), Pauline Couty (Poitiers), Roland Martin (Paris Xe) et Vivien Maxey (Paris XVIIe).

Ce cru 2024 était ma deuxième grande grille. Merci pour vos gentils mails, nouveaux joueurs comme habitués. Pour les grilleurs du week-end, l'adresse mots.croises@liberation.fr reste ouverte toute l'année. Je serai aussi présent à la 11^e Journée autour des mots à Antony (Hauts-de-Seine) le 21 septembre si vous souhaitez me rencontrer.

Vous pouvez retrouver la solution de la grande grille sur le site de Libé (1) ou en scannant le QR code ci-contre. Et rendez-vous juste à côté pour la (petite) grille du week-end!

ANTOINE HINGE

(1) <https://www.liberation.fr/mega-grille-2024>

www.liberation.fr
113, avenue de
Choisy,
75013 Paris
tél. 01 58 47 58 80
contact
@liberation.fr

Édité par la SAÏTI,
Libération
SAÏTI, au capital de
23 243 662 €
113, avenue de
Choisy,
75013 Paris
RCS Paris :
382 028 199

Principal
actionnaire
Presse
Indépendante
SAS

Copédants
Dov Allon,
Amandine
Barceou-Romieu

Directeur de la
publication
Dov Allon

Directeur de la
redaction
Dov Allon

Directeur délégué
de la rédaction
Paul Guinio

Directrices
adjointes
de la rédaction
Sylviane Aubert,
Lauren Provost,
Alexandra
Schwarzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

ABONNEMENTS
Site
abo.liberation.fr
abonnement
@liberation.fr
tarif d'abonnement
1 an France
métropolitaine :
384€
tél. 01 58 56 71 40

PUBLICITÉ
Libé plus
113, avenue de
Choisy,
75013 Paris
publicite
@liberation.fr

PETITES
ANNONCES
& CARNET
10, bd de Grenelle
75015 Paris
tél. 01 87 39 80 20
annonces
@teamedia.fr

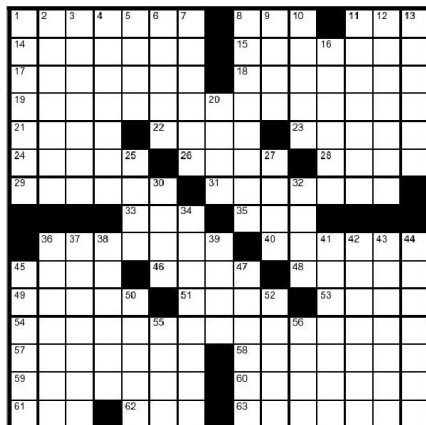
IMPRESSION
Midl Print
(Gallargues), POP
(La Courneuve),
Nancy Print
(Javelle), CILA
(Héric)

Imprimé en
France
Membre de
l'ACPM
CPAP-1125 C
80064 ISSN :
0335-1793

Origine du papier :
France
Taux de fibres
recyclées : 100 %
Papier détenteur
de l'Éco-label
européen N°
FI/3701

Indicateur
d'utérification :
FTot 0.009 kg/t de
papier

La responsabilité
du journal ne
saurait être
engagée en cas de
non-restitution de
documents.



CASE TOUJOURS

Par ANTOINE HINGE

N°102: Partenaires
particuliers

26. Sabot en plastique 28. Au nombre de sept, en Méditerranée 29. Ajouter sa pierre à l'horloge 31. Possesse mes fesses 33. Bord du navire où ne pas faire pipi 35. Saison des JO 36. Toujours prêts à faire barrage 40. Au-dessus de Maj 45. Vol plané 46. Nom de domaine 48. Avoir (sous réserve de conditions) 49. Plante textile d'Asie 51. Avec book, livre à cheval sur la race 53. Lady des États-Unis 54. Entendu, quand on a un Stoope pour compagnon 57. Plus blanc que blanc 58. Victime d'un argument masqué 59. Pour ne pas laisser sur le carreau 60. Rend son souffle 61. Est, ou presque 62. Chef de Toscane 63. Cordes pour hisser les voiles.

■ VERTICALEMENT 1. Ardes donnant des pommes cannelles 2. Biondie au chocolat 3. Raconter sans rien n'omettre 4. Vient les mains pleines 5. Une pointe de Chili 6. Fautes à pas de chance 7. Grattage à toison 8. Limité dans ses mouvements 9. Mot avant ou après « bella » 10. Boiges clins 11. Plats au poulet d'Afrique centrale 12. D'un assemblage frankensteinien 13. Les cercles des vachettes disparues 16. Allah et ses interdictions 20. Alla sans limitation 25. Autre nom du limon 27. Constante inconstante 30. From the Basement to the ...

(Club Cheval) 32. Contre Napoléon, Prusse impuissante 34. Accessoires de disc golf 36. Ne nageas ni comme la grenouille, ni comme le papillon 37. Poli et gentil 38... Tap (comédie musicale de 1984) 39. Entre Troyes et Douz 41. Faisons bandes à part 42. Pris à nouveau 43. Couvre d'une substance visqueuse 44. Organisée en escalier 45. Mafia chinoise 47. Spécialiste de l'esquive 50. Innocent à moitié 52. Mettre ni trop ni trop peu 55. Oscar du meilleur film, pour Ben Affleck 56. Fatigué, à la longue.

Solutions du week-end dernier



CARNET D'ÉCHECS

Par PIERRE GRAVAGNA



Jules Moussard - Laurent
Fressinet (2024, l'Alpe d'Huez):
trait aux blancs

Vachier-Lagrave n'est pas en reste ! Il remporte la dernière ronde de la Sinquefeld Cup. Terminant troisième, il décroche son ticket pour l'édition 2025 du Grand Chess Tour.

Solution de la semaine dernière : Txg2+ Rxg2.Fe4+ Cg5+ 1-0 Et les Noirs abandonnent alors que Dxc5! Fxg5 fait nul !

Répertoire

repertoire-libe@teamedia.fr / 01 87 39 82 95 / 01 87 39 82 89

Disquaire achète au meilleur Prix

DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD
TOUS STYLES TOUTES QUANTITÉS
Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk -
House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

Gros Stocks et Collections

Contactez-nous 07 69 90 54 24

MATÉRIEL AUDIO

Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéo - Consoles
Déplacement en France
avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

Réponse très rapide PAIEMENT CASH

ANTIQUAIRE EXPERT
EN ARTS ASIATIQUES

Achète comptant
porcelaines, statues, vases, bouddhas,
mobiliers, laques, paravents...
Décorations asiatiques : corail, jade...
Bureau d'Antiquaire 1 rue de Stockholm - Paris 8^e

MAISON ALEXANDRA
06 15 02 23 98
Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

LIVRES - REVUES

Agrégé et Docteur en philosophie,
Alain VINSON,
qui a été, durant près de 40 ans,
professeur
de philosophie à LACON,
est gratuitement
à la disposition de ses anciens élèves
(et de lecteurs intéressés),
sur le site internet
<https://www.alainvinson.philosophie.fr>
en PDF et au format A4, dix livres
de philosophie
représentant notamment
les nombreux articles qu'il a publiés
dans différentes revues
de philosophie
et quatre de nature plus littéraires
(concernant à des récits, des contes
et des poèmes).

Entre-nous

entrenous-libe@teamedia.fr
01 87 39 80 20

MESSAGE PERSONNEL

Vol Florence-Paris, le 18 août.
Vous lisez Courrier international
et "Le dernier des siens".
Le moment de l'ultimatum
- tardive - entre nous m'a troublée
(je n'ai pas compris
vos derniers mots).
Et j'y repense. Beaucoup.
entremailles.avion@laposte.net

Retrouvez
tous les jours les bonnes
adresses de

Libération
Contactez nous
Particuliers : 01 87 39 82 09
repertoire-libe@teamedia.fr

Vous voulez passer
une annonce dans
Libération
Vous avez accès à Internet ?
Si vous n'avez pas d'accès à Internet ou si vous ne pouvez pas vous connecter à Internet,
vous pouvez passer une annonce dans Libération.

IDÉES/

Recueilli par
VIRGINIE BLOCH-LAINÉ
Dessin
JÉRÔME DUBOIS

Initialement savante, l'expression «pervers narcissique» a connu un grand succès médiatique. Elle est passée dans le langage courant au point d'être réduite parfois à ses initiales, «PN». Comme la notion de harcèlement moral qui a émergé en 1998 grâce au livre de la psychiatre Marie-France Hirigoyen (*Le Harcèlement moral*, Syros), la perversion narcissique désigne une forme de violence psychique nouvelle, apparue avec l'évolution des mœurs dans la seconde partie du XX^e siècle. Les névroses et les psychoses évoluent en même temps que les mœurs. *L'Amour et les Forêts* (Gallimard, 2014), le roman d'Eric Reinhardt adapté au cinéma par Valérie Donzelli en 2023, présentait un des premiers spécimens de pervers narcissique. Jusqu'à la garde, le premier film de Xavier Legrand, réalisé en 2017, en montrait un autre.

Marc Joly, sociologue, chargé de recherche au CNRS, a travaillé pendant six ans sur ce comportement, qu'il qualifie de sociopathologie, notamment en enquêtant au sein d'une association de victimes. Son livre, *La Perversion narcissique, étude sociologique* (CNRS éditions) commence par raconter l'élaboration de ce concept par le psychiatre et psychanalyste français Paul-Claude Racamier.

Qui était Paul-Claude Racamier, et quand a-t-il créé l'expression «pervers narcissique» ?

Paul-Claude Racamier, né en 1924 et mort en 1996, a travaillé dans différentes cliniques avant de créer, à Besançon, une petite institution de soin très novatrice destinée à accueillir des jeunes adultes en grande souffrance psychique. Il a été reconnu dès la fin des années 1950 comme un spécialiste du traitement et de la théorie des psychoses. Dans les pathologies psychotiques, le réel est incertain. La réalité extérieure et la réalité intérieure sont privées d'évidence, le moi est en détresse, vulnérable, menacé d'un effondrement imminent, sauf à se donner des défenses qui, nécessairement, pèsent sur l'entourage. Quand ces défenses consistent à utiliser autrui comme un pur objet, comme un faire-valoir à des fins de rehaussement narcissique, elles deviennent constitutives d'une organisation perverse du moi. Racamier expose cette théorie pour la première fois en 1978, puis il définit précisément le concept de perversion narcissique dans un article que reprend en 1992 son maître-ouvrage, le Gé-

nie des origines. *Psychanalyse et psychoses* (Payot).

De quelle façon avez-vous travaillé, comme sociologue, sur les pervers narcissiques ?

J'ai commencé par m'intéresser à la circulation sociale de la catégorie de perversion narcissique en analysant un corpus de plus de 2000 articles de presse, ainsi qu'en étudiant des films, des romans. L'occurrence de la notion explose en 2012-2013 pour désigner une catégorie très genrée, masculine, et elle est utilisée surtout en rapport avec le contexte conjugal ou amoureux. J'ai ensuite fait passer un questionnaire et mené une enquête de terrain dans une association de lutte

contre la violence morale intrafamiliale, l'AJC, fondée par Chantal Paoli-Texier en 1999. L'acronyme signifie «A Jean-Claude», parce que le frère de Chantal Paoli-Texier s'est suicidé dans un contexte de violence conjugale.

Pourquoi qualifiez-vous la perversion narcissique de sociopathologie ?

Parce que c'est typiquement ce que les sociologues appellent un trouble d'époque. En l'occurrence, on a affaire à une organisation défensive perverse structurellement masculine qui répond au pouvoir que les femmes ont acquis sur différents plans, progressivement, depuis une cinquantaine d'années. La définition de la

perversion narcissique par Racamier a permis d'identifier et de conceptualiser une pathologie touchant certains hommes qui, par la manipulation, le dénigrement, les injonctions paradoxales, la culpabilisation, s'appliquent à détruire l'autonomie de pensée et d'action de leur partenaire.

Ces hommes ont intégré en surface la valeur sociale de l'idée d'égalité, et ils en jouent. Ils évitent autant que possible de s'adonner à une violence physique qui laisse des traces, ils utilisent la sexualité pour humilier, ils peuvent tromper l'entourage. Tout cela définit une forme clinique particulière et relativement inédite.

Quel type d'homme est susceptible de se conduire en pervers narcissique ?

Lorsqu'on s'attache sociologiquement à le saisir au plus près, on observe que le pervers narcissique se

déploie dans tous les milieux mais de manière privilégiée dans un noyau de pères séparés, issus des classes moyennes et supérieures. Si je me réfère aux résultats de l'enquête que j'ai menée, ce sont des hommes qui, plus que leur partenaire, ont bénéficié d'une éducation traditionnelle (mère au foyer, place importante de la religion) et ont grandi dans une ambiance de violence conjugale. Leur capital culturel, enfin, est légèrement inférieur à celui de leur partenaire.

La question du rapport à la mère reste controversée : des victimes rapportent que certains ex-conjoints moralement violents étaient portés au pinacle par leur mère et se sentaient tout permis. Mais le cas est beaucoup moins répandu que ne le considèrent quelques psychanalystes qui ont écrit sur ce sujet, et sa valeur explicative est assez faible, voire trompeuse et culpabilisatrice.

Vous notez une surreprésentation des hommes de classe moyenne ou supérieure ; celle-ci ne tient-elle pas au fait que les femmes des catégories sociales inférieures ne témoignent pas auprès de l'association AJC ?

C'est un biais envisageable, oui, mais cette prévalence a néanmoins une explication sociologique. Ces hommes disposent des moyens matériels de continuer de nuire après la séparation : demande de la garde alternée par des pères qui n'ont jamais manifesté de présence particulière auprès de l'enfant avant la séparation ; efforts pour réduire l'importance de la mère à distance. Ces hommes jouent formellement avec le droit, ils présentent bien, si bien que la justice a du mal à traiter ces cas. Les juges voient une mère qui est sur la défensive et un père bien habillé qui fait des promesses : il est difficile de démêler les fils.

Tous les machos ne deviennent pas des pervers narcissiques pour autant...

En effet. Tout le problème de ces hommes est précisément qu'ils ne peuvent pas être des machos en toute bonne conscience. Souvent, même, ils se présentent comme des antimachos, mais au fond d'eux-mêmes, ils fantasment une domination absolue et une satisfaction immédiate de tous leurs désirs. Cela devrait interroger tous les hommes. Cette pathologie se développe-t-elle en ciblant un certain type de femmes ?

Oui. Certaines femmes semblent armées pour décourager d'emblée ces hommes ou s'en dépêtrer rapidement, et la diffusion de la catégorie de pervers narcissique a précisément servi à équiper le plus grand nombre de femmes. L'idée selon laquelle les femmes pleines de vitalité sont des cibles privilégiées, cette



MARC JOLY
**LA PERVERSION
NARCISSIQUE**
CNRS, 592 pp., 26 €

Marc Joly

«Les pervers narcissiques fantasment une domination absolue»



Après six ans d'enquête, notamment sur le terrain auprès de victimes, le sociologue donne dans un livre les clés de compréhension d'un comportement qu'il qualifie de sociopathologie. Et dresse les profils types de ses auteurs.



idée que certains esprits forts aiment à moquer comme typique des magazines féminins n'est pas fausse: l'envie, la jalousie pour ce que ces femmes ont accompli sont des ressorts puissants, chez les hommes, de la manipulation et de la destruction. Les victimes avec lesquelles j'ai travaillé cumulent un ensemble de ressources relationnelles et de créativité. Mais il suffit d'une faille intime pour les faire tomber dans ce qui était inimaginable pour elle-même et leur entourage.

Une femme peut-elle se comporter en perverse narcissique, dans un couple lesbien, par exemple? Dans mon corpus, il n'y avait que des couples hétérosexuels, donc je ne peux pas vous répondre. Mais la spécificité de l'association dans laquelle j'ai enquêté est d'accueillir

aussi des victimes hommes. Ils sont très minoritaires, mais étudier leur cas permet d'appréhender une certaine violence féminine.

Dans l'ensemble, tandis que les profils de victimes femmes sont très stéréotypés, les profils hommes sont plus flous. On se rapproche parfois plus du conflit qui tourne très mal que de la violence asymétrique qui caractérise des couples où l'un domine l'autre. Ces hommes n'en sont pas moins victimes de femmes qui, incapables de réguler émotionnellement leurs attentes relationnelles frustrées, se rigidifient dans une posture de noircissement irrémédiable du partenaire. Deux éléments font toutefois défaut, sauf exception, chez ces profils féminins, par rapport aux hommes auteurs: le moteur de l'ap-

«Les victimes cumulent un ensemble de ressources relationnelles et de créativité. Mais il suffit d'une faille intime pour les faire tomber dans ce qui était inimaginable pour elle-même et leur entourage.»

propriation corporelle, cet héritage patriarcal en vertu duquel le corps de la femme est la propriété du mari, et l'acharnement dans la destruction, qui se manifeste notamment par des comportements obsessionnellement disqualifiants après la séparation.

On parle d'une mode des pervers narcissique et l'on entend dire que l'expression serait galvaudée. Qu'en pensez-vous?

C'est souvent une manière de discréditer l'autodéfense des femmes, voire le féminisme. L'expression pervers narcissique a une fonction sociale: alerter sur des types de comportement incompréhensibles de prime abord et inacceptables du point de vue des normes censées réguler les relations intimes. Le mot en lui-même est moins important

que ce qu'il désigne et que ce qu'il permet en particulier pour les victimes, à savoir se décider à quitter un conjoint violent.

Si c'est une sociopathologie, pensez-vous qu'elle disparaîtra ou prendra une autre forme avec le temps?

On peut envisager au moins trois scénarios: elle disparaîtra car le processus d'égalisation des relations hommes-femmes l'aura emporté; elle disparaîtra parce que ce processus se sera retourné et que nous en serons revenus à des formes d'inégalité arbitraires qui paraissent fondées en nature; ou bien elle prendra des formes moins destructrices avec l'évolution des normes éducatives. Si j'aimerais que le premier se réalise, je pense que le troisième est le plus probable. ♦

IDÉES!



SI J'AI BIEN COMPRIS...

Par
MATHIEU LINDON

Eh bien, il n'est pas choisi à la légère, le Premier ministre

Les législatives puis la nomination à Matignon de Michel Barnier resteront comme un fiasco où chaque politique a sa responsabilité.

Sil j'ai bien compris, ce s'est-il passé pour qu'Emmanuel Macron, considéré comme un génie par Nicolas Sarkozy après sa stupéfiante propulsion élyséenne de 2017, apparaisse aujourd'hui comme un crétin des Alpes qui, après s'être pris une claque aux européennes, a tendu l'autre

joue aux législatives? Manifestement, il a été trahi. Quelle était sa stratégie? Il voulait que le Rassemblement national l'emporte afin, d'une part, que ces incapables échouent lamentablement et se coulent pour les siècles des siècles – et tant pis pour la France, les Françaises et les Français pendant ce mauvais quart d'heure à passer – et, d'autre part, apparaître comme le démocrate *maximo* résistant depuis son palais et reconquérant ainsi une popularité (c'était le seul moyen qu'il avait trouvé).

Prouesses. Là-dessus, les membres du Rassemblement national se sont bien révélés des incapables, mais beaucoup trop tôt. Ils ont sapé leur propre campagne électorale, ce ramassis de bras tendus et de twittos boiteux a remis sa xénophobie au vestiaire au moment où elle aurait pu être utile. En Allemagne, l'extrême droite a bien gagné des élections régionales de Thuringe au début du mois en réhabilitant Hitler: il y a aussi un parfum de chauvinisme là-dedans. Nous, on n'est pas allemands, ça le fait pas de porter Hitler aux nues d'autant que nous, la patrie de la mode, du luxe et du bon goût, on n'est plus de ceux qui trouvent les uniformes de ces anciennes trou-

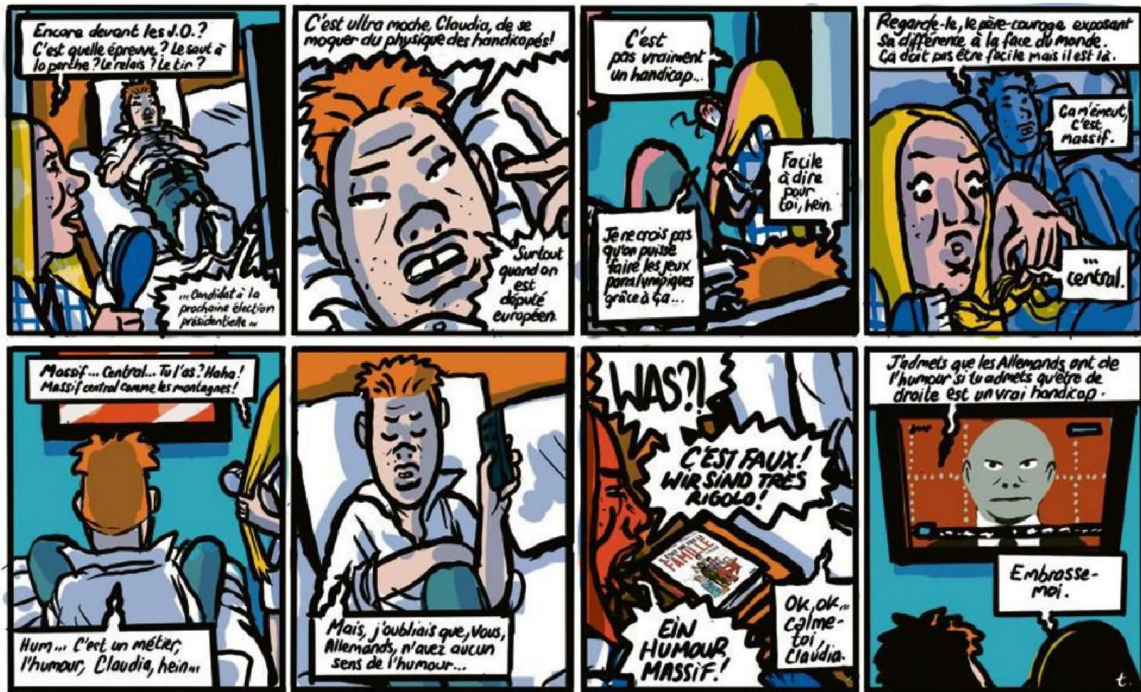
pes, par ailleurs démodés, si seyants. Résultat: on se retrouve, le Président et nous, dans la situation que l'on connaît aujourd'hui. Certes, entre autres prouesses, Emmanuel Macron a réussi en moins temps à unir la gauche. Mais bien malgré lui. S'il avait pensé une seconde que cette autre catastrophe (après le déclin de second tour du RN) se produirait, son génie se serait sans doute exprimé autrement. En tout cas, il semble persuadé de parvenir à la désunir, cette gauche unie par erreur ou excès de finesse. Soyons honnêtes, ce n'est pas désespéré. Et il doit estimer avoir un allié: Jean-Luc Mélenchon, toujours prêt, et souvent à juste titre, à accuser les socialistes de trahison. Mais de même que les socialistes avaient préparé le terrain de la droite en prenant des mesures qu'ensuite ils étaient en peine de dénoncer quand cette droite les accusait, de même Jean-Luc Mélenchon n'est peut-être pas l'habileté personifiée en estimant un déni de démocratie que le parti arrive en tête aux législatives, fût-ce avec une majorité très relative, n'accède pas à Matignon.

Au nom de cette démocratie, les insoumis voteront-ils en faveur d'un gouvernement de Jordan Bardella si le Rassemblement national

arrive modérément en tête aux prochaines législatives – et y aura-t-il une autre tentative de déchoir Emmanuel Macron, au cas où l'actuelle n'aboutirait pas, si le Président renâcle dans un tel cas de figure?

Cruelle. Au demeurant, tel François Hollande avec celle de nationalité, La France insoumise n'ouvre-t-elle pas la voie à la déchéance comme manière de remédier aux élections, un peu à l'américaine, où on est prêt à tâcher d'impeachment un président du parti adverse surtout parce qu'il est du parti adverse, et à s'assurer qu'aucun juge de la Cour suprême n'est impartial mais bien vendu à son camp. Ça n'a profité qu'aux trumpestes. Quoi qu'il en soit, on ne pourra pas dire que le nouveau Premier ministre, Michel Barnier, a été choisi à la légère ou à la va-vite, ou n'est pas le fruit d'une sélection cruelle et rigoureuse. Il aura été flairé, pesé, palpé, goûté, écouté, entendu. Approuvé, c'est une autre affaire. Mais, après une période où la censure revivait de beaux jours dans l'édition et le cinéma, la censure est redevenue l'ennemie, en tout cas pour certains et au Palais Bourbon où chacun brandit cependant son petit droit de veto.

HOTEL EUROPA

Par TERREUR
GRAPHIQUE

Gisèle Pelicot
au tribunal d'Avignon,
lors du premier jour
du procès, lundi.
PHOTO ARNOLD JEROCKI



ÉCRITURES

Par
LOLA LAFON Écrivaine

Procès des viols de Mazan: en faire un boucan d'enfer



En refusant le huis clos, «Gisèle», victime pendant dix ans de son époux et de dizaines d'hommes recrutés par ce dernier, exige de nous que nous regardions, que nous lisions, que nous écoutions. Cette affaire n'a rien d'un fait divers «hors norme», elle est le miroir grossissant de tout viol conjugal.

On aura été témoins de tant de gestes exceptionnels, cet été olympique; on aura fêté et célébré le courage, la force, la capacité à dépasser ses limites. Qu'est-ce qu'un exploit? C'est une «action d'éclat, héroïque», c'est une prouesse, selon les définitions. Comme on aime y assister, les regarder. Aujourd'hui, une femme s'apprête à accomplir un exploit. Sa force est inimaginable. Son courage est sans pareil. Elle n'est porteuse d'aucun drapoteau à moins qu'elle ne le porte tous. Aucune médaille ne viendra la récompenser: tout juste espère-t-on qu'elle sera entendue. C'est elle qui nous regarde. Elle nous invite à nous pencher sur l'abîme dans lequel elle n'a pas sombré; qu'on y plonge, avec elle. Cette femme se prénomme Gisèle. Si je n'écris pas son nom de famille, c'est qu'il n'est pas le sien, il appartient à celui qui fut son mari, devenu un bourreau. Gisèle détient un savoir terrible et monumental; elle porte la fin d'une illusion à laquelle on continue à s'accrocher. Elle vient confirmer la fin d'un mythe qui a tous les atours d'un déni collectif: le mythe du monstre. Ce monstre si familier, qui est au cœur de tant de contes, de séries, de films, de récits. On

en est gorgé-e-s, de ces histoires, elles nous ont formé-e-s, éduqué-e-s. On a grandi entouré-e-s de monstres puissamment photogéniques. Toutes ces fictions consacrées à des serials killers extraordinairement malins, à des serials violeurs toujours interprétés par des acteurs charismatiques. Leurs proies, elles, demeurent interchangeables: des corps inertes, impuissants à se défendre, des femmes qui tremblent, qui supplient en vain un Barbe-Bleue, un Dracula, un tueur. Des sacrifiées à la souffrance sexualisée, vêtue d'une robe transparente que le monstre leur arrache. Aux enfants, on raconte l'histoire de la Belle au bois dormant, qui dort cent ans avant d'être réveillée par un prince. Elle attend qu'il lui confirme qu'elle est vivante. Il est le détenteur de son consentement, qu'elle ne peut accorder, puisqu'elle dort. Et, tandis qu'elle est inconsciente, il la porte sur un lit où il cueille les doux fruits de l'amour. Une société se définit et se constitue par les récits qu'elle privilégie, par les histoires auxquelles elle laisse toute la place. Si la fiction ne peut endosser seule la responsabilité de ce qui traverse notre société, lorsqu'elle en est le reflet si terriblement fidèle, la fiction devrait questionner ce qu'elle aime tellement nous raconter, encore et encore.

MIROIR DÉFORMANT

«Monstre» a pour synonyme «phénoménal» et «araigné». Des monstres, ces 51 accusés? Mais ils sont, au contraire, d'une humanité médiocre, ceux devant lesquels Gisèle a choisi de se tenir, pour pouvoir les regarder droit dans les yeux. Ils ont la fadeur banale de monsieur Tout-le-Monde, ils sont ces insoupçonnables voisins, amis, collègues, des pères de famille charmants, ils sont cadres supérieurs, pompiers, profs, ouvriers, artisans ou journalistes, retraités

ou jeunes trentenaires, ils sont de gauche, de droite, ils sont aimables, serviables, ils vont chercher leur enfant à l'école et font la valiselle avant de scroller sur le Net et de s'inscrire sur un forum proposant de violer une femme sédative, comateuse. Bien sûr qu'on a peur de l'écouter, Gisèle. Ce qu'elle met au grand jour est terrifiant: il n'y a pas grand-chose qui différencie un violeur d'un homme. En quoi consiste-t-il, ce «pas grand-chose»? Qui voudra répondre à la question? Qui s'y attellera? Si tous les hommes ne sont pas des violeurs, les violeurs peuvent apparemment être n'importe quel homme. Le procès de Mazan se distingue par le nombre des accusés, mais il est temps de cesser d'invoquer le caractère «particulier de cette affaire, en la qualifiant de fait divers «hors norme». Cette affaire est le miroir grossissant de tout viol conjugal, ce crime si peu entendu, si peu reconnu. Cette affaire est le miroir déformant du couple. Et c'est en ça qu'elle pose des questions fondamentales. Pour d'aucuns, être violée, c'est être attaquée dans une ruelle sombre par un inconnu qui vous déchire vos vêtements et vous menace d'une arme. Ces viols existent. Mais comment dire l'acte sexuel auquel on ne consent pas, qui se déroule dans sa propre chambre à coucher, après avoir couché les enfants? Comment dire que, bien sûr, on est entrée dans le lit conjugal de son plein gré et peut-être même qu'on était nue? Comment dire qu'on a dit non ou peut-être même qu'on n'a pas dit non, mais que tout notre corps disait non? Comment dire qu'on ne s'est pas battue pas défend car comment se défendre contre son mari, son compagnon? Parfois, le violeur a la clé. De la maison, de la chambre, de l'intimité, du psychisme, de l'amour, de la relation.

Il n'y a pas de caméras de surveillance dans les chambres à coucher. Ça sera parole contre parole. S'il n'y avait pas eu de preuves tangibles, s'il n'y avait pas eu ces milliers de terribles vidéos sur l'ordinateur du mari de Gisèle, qui l'aurait crue, cette histoire? Il n'est pas besoin d'aller pointer du doigt des cultures qu'on qualifie de moyenâgeuses. Nous habitons ce pays dans lequel le corps d'une épouse n'est qu'un bien, qu'on s'échangera sur le Net, qu'on offrira à d'autres hommes, un cadeau de choix, une viande, une chose. Dans les articles consacrés au procès, on lit qu'elle est digne, Gisèle. Mais pourquoi ne le serait-elle pas? L'indignité, c'est elle qui lui fait face.

TOUTES SOUPÇONNÉES

Le viol est une terrible démocratie: n'importe qui peut en être victime. Derrière Gisèle, une foule attend, toute de récits oubliés, rangés, archivés, mis, classés sans suite. Une montagne de récits de victimes qui disent toujours la même chose. Si leur similitude donne le vertige, la persistance avec laquelle notre société bataille pour qu'il n'en reste pas un mot, aucune trace, de ces témoignages, donne la nausée. Celle-ci? Elle a parlé un peu trop tard: vingt ans plus tard, vraiment? Celle-là? Elle portait un crop top. Bien trop dévêtue, c'est suspectueux. Cette autre? Elle était voilée. Bien trop vêtue, c'est aussi suspectueux. Celle-là avait 14 ans, que faisaient ses parents? Celle-ci avait 39 ans, que faisait-elle avec des rushyemen de 21 ans? Elle avait accepté de prendre un verre? Aucun verre n'est gratuit. Non non ma fille, tu n'iras pas du tout danser. Celle-ci, assassinée par son mari? Elle avait, monsieur le juge, une «personnalité écrasante». Elle était dominante. Cette autre? Elle était «frustrante», ne consentant pas à tous les actes sexuels. Toutes soupçonnées, toutes soupçonnées.

Toutes objets d'enquêtes, même mortes. Toutes forcées de prouver qu'elles sont bien «crédibles». Des allumeuses, qui déclenchent l'incendie dans lequel elles périront. Comme il est bien rodé, ce monologue des agresseurs, comme on le connaît, comme je le connais, comme tu le connais, offrant des «raisons» à leur geste, des excuses, des explications. Cette inversion des responsabilités, on l'a vécue, on l'a subie. On aura été violée parce que. Et on a été élevées à les écouter, à les comprendre, même, toutes les raisons pour lesquelles on aura été brisées, bousillées. Et on a été bien entraînées, rompues à faire plaisir, à satisfaire, à plaire. Mais pas encore assez.

Il y a, dans le film *La Nuit du 12*, ces mots si simples et inoubliables, que prononce le personnage du policier qui enquête sur un féminicide: «Il y a quelque chose qui cloche entre les hommes et les femmes.» Cette phrase a la modestie d'un début. Elle reprend le récit à zéro. Ce «quelque chose», il va falloir le regarder en face. Par quel bout le défaire? Gisèle a été l'objet d'une entreprise de destruction menée par un homme, son mari, qui n'a rien laissé au hasard; un système, pensé, organisé dans ses moindres détails. Elle a vécu un calvaire; mais qu'on ne fasse pas d'elle une martyre, une de ces icônes muettes au regard baissé qu'on aime à célébrer et à plaindre, justement, aussi, parce qu'elles le restent, muettes. En refusant le huis clos, Gisèle exige de nous que nous regardions, que nous lisions, que nous écoutions. C'est bien le minimum. Qu'on n'accorde pas une minute de silence de plus aux victimes de violences sexuelles. L'hommage rendu aux mortes, le soutien aux violées, qu'il fasse un boucan monstrueux, qu'il soit un chaos inoubliable, durable. Qu'il soit une question obsédante, enfin. ♦

IMAGES/



«True crime» La suite au prochain épisode traumatique

Les séries et documentaires adaptés de faits divers rencontrent un succès grandissant sur les plateformes. Plongée dans un monde où les productions devancent la justice, au risque de créer la confusion autour de victimes et d'accusés pourtant bien réels.

Par
ARTHUR CERF

Le soir du 20 août 1989, dans une villa de Beverly Hills, à Los Angeles, les frères Menendez, Lyle, 21 ans, et Erik, 18 ans, abattent leur père avec un fusil de chasse, puis dirigent l'arme vers leur mère, avant d'aller voir *Batman* au cinéma. Seize coups de feu, deux parents tués et des millions d'Américains fascinés par l'affaire, feuilletonnée sur le dernier frisson de la télé câblée – Court TV –, devenue le sujet de livres, de documentaires, d'une série NBC (*Law & Order True Crime: the Menendez Murders*) et, aujourd'hui, d'une série Netflix avec Javier Bardem et Chloë Sevigny. Le réalisateur Ryan Murphy rouvre le dossier dans *L'Histoire de Lyle et Erik Menendez*, deuxième opus d'une anthologie baptisée *Monsters* qui sortira le 19 septembre sur Netflix. Il y revisite la défense des deux hommes, condamnés à la prison à vie pour le double meurtre avec préméditation: selon eux, ils étaient victimes de violences sexuelles et psychologiques de la part de leurs parents et agissaient en état de légitime défense, version qui n'avait guère convaincu les jurés... Trente-cinq ans après les faits, les frères Menendez espèrent toujours le retour à la liberté. Un *true crime* – soit un genre de récit adapté

de vraies affaires criminelles – peut-il changer le réel? Ce n'est pas la première fois que le divertissement interpelle la réalité, et inversement. Phénomène nourri, en dix ans, par trois tendances: le streaming, qui a ouvert les vannes des récits basés sur des faits divers; l'écriture documentaire, qui s'est renouvelée, empruntant de plus en plus aux techniques narratives de la fiction; et les réseaux sociaux, où les détectives en herbe théorisent sur leurs affaires criminelles favorites comme on anticipe le prochain épisode d'une série, notamment sur le site Reddit. Fin mai, 6 000 *crime junkies* se pressaient à Nashville pour la dernière CrimeCon, la grande convention annuelle du *true crime*, pour rencontrer les «stars» du genre. Un type d'événement geek, traditionnellement dévoué à la science-fiction ou aux super-héros, décliné aux meurtriers... De quoi faire lever le cœur des premiers concernés par les affaires criminelles adaptées. Les programmes de la catégorie *true crime* règnent sur l'ère du contenu, charriant leur lot de dérives, de débats et de questions: peut-on semer le doute sur un verdict au profit d'un effet dramatique? Que recouvre le vrai des productions de divertissement basées sur la réalité? Et une fois la télé éteinte, que se passe-t-il pour les personnes bien réelles, de l'autre côté de l'écran?

L'Histoire de Lyle et Erik Menéndez de Ryan Murphy, avec Nicholas Chavez (Lyle), Chloé Sevigny (Kitty), Javier Bardem (Jose), Cooper Koch (Erik). A droite, la véritable famille Menéndez.
PHOTOS NETFLIX ET DR



Pour comprendre, retour en 1994. Le podcast de journalisme d'investigation *Serial* réexamine l'affaire du meurtre d'une étudiante de Baltimore, avec des entretiens réalisés avec Adnan Syed, l'homme condamné pour les faits, incarcéré à la prison du Maryland aux États-Unis, et qui a toujours clamé son innocence. La narratrice explore toutes les failles de l'enquête. Trois cents millions de téléchargements revendiqués plus tard, Syed est libéré, au bout de vingt-trois ans de prison. Phénomène inédit : le *true crime* corrige la justice – sa condamnation a finalement été rétablie en 2023, et l'affaire est toujours en cours.

«La vérité n'intéresse pas les plateformes»

Puis un an après le lancement du podcast, nouveau cas de figure : en 2015, la série documentaire *Making a Murderer* explore les failles du système judiciaire à travers l'histoire d'un homme, Steven Avery, condamné à tort pour viol, innocenté par les empreintes ADN, avant d'être accusé de meurtre par la police locale du Wisconsin. Pour Netflix : dix ans de travail, des dizaines de millions de vues, quatre Emmy Awards et un premier hit dans la catégorie non-fiction. Pour Andrew Colborn, le flic à la retraite au cœur du scandale, accusé d'être un pourri, soup-

conné d'avoir piégé un pauvre innocent : l'opprobre, les fous furieux qui viennent lui demander des comptes, menacent de le kidnapper, le sodomiser, violer sa femme et publient des photos de ses enfants sur les réseaux. Pour laver son honneur, il attaque en diffamation et accuse les réalisateurs d'avoir «omis, distordu et falsifié des éléments et des faits significatifs». «Sa vie a été dévastée, rappelle aujourd'hui son avocat, Michael Griesbach, en jouant la carte du petit contre les gros. La vérité est complexe mais cela n'intéresse pas les plateformes, qui veulent seulement une version commerciale de l'histoire.» N'empêche qu'un juge a rejeté la plainte au motif que les réalisateurs n'avaient pas agi avec «malveillance»... et tant pis si cela ne fait pas les affaires de l'inspecteur. Aperçu d'un monde où le *true crime* devient la justice de dernier recours, pour le meilleur comme pour le pire. Voilà les diffuseurs lancés dans une course à l'échalote du contenu sanglant. Des sociétés de production pitchent des films aux plateformes de streaming basés sur des faits divers de plus en plus récents, et parfois pas encore jugés. A l'été 2021, un avocat nommé Alex Murdaugh est suspecté d'avoir tué sa femme et son fils dans un comté de Caroline du Sud. Début d'une affaire à tiroirs qui a fasciné l'Amérique pen- **Suite page 24**

Centre Pompidou 

La BD à tous les étages

29 MAI
4 NOVEMBRE
2024



Expositions

Bande dessinée, 1964–2024
La bande dessinée au Musée
Corto Maltese, une vie romanesque
Tenir tête, une exposition-atelier de Marion Fayolle
Revue Lagon, le chemin de terre

Événements les week-ends



MINISTÈRE DE LA CULTURE
Exposition
Présentation

Cet événement est organisé en partenariat avec



En partenariat média avec









Illustration : © Terry McWilliams - © Centre Pompidou. Conception graphique : Studio de la communication «444» et «444» 2024

Kara Robinson Chamberlain, enlevée à 15 ans, a produit *Escaping Captivity: The Kara Robinson Story* (2021). PHOTO LIFETIME

Suite de la page 23 dant deux ans. La productrice Brooke Brunson présente l'affaire Murdaugh à HBO, en mode «*buy in the room*» comme on dit dans le jargon pour parler des projets lancés sur la base de quelques mots-clés. Netflix et Warner entrent dans la course. Les équipes de tournage des grandes villes déferlent sur le petit bled du Sud américain où a eu lieu le drame. «*Tout le true crime n'est pas créé de la même manière*», insiste Brooke Brunson. *Mais certains ont joué salement.* C'est-à-dire, en manipulant les locaux, recueillant des témoignages en échange d'un arrangement financier ou en faisant signer des contrats d'exclusivité, à l'en croire. «*C'est triste, dit-elle, parce que le documentaire était un espace protégé du pouvoir de l'argent, mais si vous pouvez payer 15000 dollars (13500 euros, ndr) pour qu'une personne vous dise quelque chose, ça brouille la frontière entre la vérité et la fiction.*» Du côté de Netflix, on s'en défend : pas de rémunération pour les témoins, jamais... même si on concède payer, c'est vrai, pour avoir accès aux archives privées qui vont nourrir le documentaire.

Tout va de plus en plus vite. Pour coiffer Netflix au poteau, HBO a avancé la sortie de sa série, *Low Country: The Murdaugh Dynasty*, diffusée en novembre 2022. La série concurrente, le *Sang des Murdaugh: scandale en Caroline du Sud*, est sortie en février 2023, soit en plein pendant la période du procès, au bout duquel le patriarche Murdaugh fut condamné à la prison pour «*le restant de sa vie naturelle*». A la fin du docuserie, on entend la voix d'Alex Murdaugh dans l'enregistrement d'un appel passé depuis sa détention provisoire : «*Netflix a sorti quelque chose sur tout ça*» Vertige de l'accélération médiatique.

«Son histoire n'est pas à vendre»

Un peu plus d'un an plus tard, son fils aîné, Buster, contre-attaque. Le 14 juin 2024, le jeune homme porte plainte pour diffamation contre Netflix. Warner Bros Discovery, les producteurs du documentaire HBO et d'au-

tres médias ayant feuilleté l'affaire pour le plus grand plaisir de l'Amérique. Au cœur de la bataille juridique, un cold case devenu une sous-affaire dans l'affaire Murdaugh : la mort de Stephen Smith, un jeune étudiant retrouvé mort sur une route de campagne en juillet 2015. Une rumeur tenace, reprise à leur compte par les deux programmes, met en cause Buster Murdaugh, qui n'a jamais été mis en examen dans l'affaire et clame son innocence. Si le film HBO prend des précautions et qualifie l'information de rumeur, le documentaire diffusé sur Netflix reconstitue la soirée du meurtre supposé avec des acteurs-figurants, dont un homme aux cheveux roux, plein de sous-entendus. «*Le plaignant [Buster Murdaugh] a les cheveux roux*», expose la plainte déposée par ses avocats, consultée par Libé. Et il est vérifiable au vu du contenu de la série que ses créateurs ont voulu dépeindre le plaignant comme étant le meurtrier de Stephen Smith.» Et ainsi aller plus vite que la justice ?

Une productrice voit dans la plainte de Buster Murdaugh un «*money grab*», soit une manière de soutirer de l'argent aux plateformes. En effet, les Murdaugh ont fait fortune en poursuivant la compagnie ferroviaire dont les trains traversaient le comté, puis de grosses entreprises installées dans la région. Quand Buster Murdaugh porte plainte contre les producteurs des programmes portant sur l'affaire le concernant, le

téléphone de Sandy Smith, la mère du jeune Stephen retrouvé mort en juillet 2015, se remet à chauffer. Neuf ans après la mort de son fils, elle attend toujours des réponses de la justice. Elle a vu défiler les équipes de tournage. Quand une plateforme lui a proposé 10 000 dollars pour raconter l'histoire de son fils, elle a balayé l'offre sans hésiter. Sa réponse ? «*Son histoire doit être racontée, mais elle n'est pas à vendre.*»

A quoi ressemblerait un «true crime» éthique ?

Ce qui pose une autre interrogation, essentielle : qu'en disent les victimes et les familles de victimes ? En 2022, quand sortait le premier opus de la saga *Monsters*, dédié au tueur en série Jeffrey Dahmer, des proches de victimes s'indignaient de ne pas avoir été consultés. La mère de Tony Hughes, l'une d'elles, dans les colonnes du *Guardian* : «*Je ne vois pas comment ils peuvent utiliser nos noms et sortir des choses comme ça.*» Le cousin d'Errol Lindsey, une autre victime, dans le *Los Angeles Times* : «*C'est traumatisant de voir le pire jour de votre vie devenir la série préférée de votre voisin.*» Le créateur de la série assaillait avoir tenté de contacter une vingtaine de proches de victimes, sans jamais avoir eu de réponse.

Il se sont plusieurs à lever la voix pour des règles de bonne pratique dans l'industrie du true crime. Début 2024, Annie Nichol,

la sœur de Polly Klaas, enlevée et tuée à l'âge de 12 ans, publiait un texte intitulé «*Le meurtre de ma sœur n'est pas votre divertissement*» dans les colonnes du *New York Times*. En plus de révéler les traumatismes, ces programmes favoriseraient des politiques répressives. «*Ces histoires sont souvent centrées sur des victimes qui sont des femmes blanches agressées par des inconnus*», écrit-elle. *Cela éclipse la réalité selon laquelle les noirs américains ont plus de chances d'être victimes d'homicides et, quand le criminel est identifié, une grande majorité des homicides sont commis par des proches des victimes.* «*Se concentrer sur la victime est un bon début, mais traiter la victime et sa famille avec respect tout au long du processus, surtout si elles vous demandent de ne pas couvrir le crime, devrait également être obligatoire*», considère Kelli Boling, professeure à l'université du Nebraska-Lincoln et autrice d'une étude intitulée «*Podcasts de true crime : journalisme, justice ou divertissement*».

En 2002, alors qu'elle avait 15 ans, Kara Robinson Chamberlain était enlevée devant la maison d'un ami, en Caroline du Sud. Au bout de dix-huit heures de captivité dans un appartement, elle parvenait à s'enfuir. Après avoir été identifiée par la police, son agresseur, Richard Ewonitz, était arrêté pour les meurtres de trois adolescentes. Au fil des années, Kara Robinson Chamberlain intervient dans quelques émissions de true crime. Entre les prises, on lui demande si elle peut la refaire, «*avec un peu plus d'émotion dans la voix*». «*Quelque chose me mettait toujours mal à l'aise, dit-elle aujourd'hui. C'était très scripté, les producteurs voulaient que je raconte mon histoire telle qu'ils imaginaient que je l'avais vécue.*»

Des années plus tard, elle décide de raconter son histoire sur TikTok, «*avec [ses] propres mots et un contrôle total*». Sur les réseaux, elle en rencontre d'autres comme elles qui témoignent sur la plateforme et posent la question : à quoi ressemblerait un true crime éthique ? «*Première chose : avez-vous consulté la personne dont vous racontez l'histoire ? Racontez-vous l'histoire d'une manière qui soit centrée sur les victimes et non pas sur l'agresseur ? Est-ce que vous gagnez de l'argent grâce à ce contenu ? Y a-t-il une compensation financière ? Sinon, vous consommez simplement l'histoire pour un aspect sensationnaliste, mais ce n'est pas simplement une histoire, c'est le pire événement de la vie d'une personne.*» Depuis, la jeune femme est intervenue comme productrice exécutive d'un film adapté de sa propre histoire, *Escaping Captivity: The Kara Robinson Story* (2021) et présente un podcast intitulé *Survivor's Guide to True Crime*, un guide de survie au true crime. ◆

En 2015, *Making a Murderer* explore les failles du système judiciaire à travers l'histoire de Steven Avery. PHOTO NETFLIX



L'effet titille à plein la fibre Star Wars. PHOTO UBISOFT

Jeu vidéo / «Star Wars Outlaws», l'espace tend

Malgré une intrigue et des effets visuels séduisants, la nouvelle production d'Ubisoft, qui cède à la facilité du monde ouvert, pêche par son manque d'originalité et d'envergure.

Première mise en application de la stratégie des «mégamarchés» défendue par le PDG d'Ubisoft, Yves Guillemot, pour redresser un groupe en pleine cure d'austérité, *Outlaws* organise la rencontre du savoir-faire du géant français et de la licence *Star Wars*. Et il y avait de quoi être réservé. En premier lieu parce que le jeu vidéo croule sous les déclinaisons de la *Guerre des étoiles*, Disney confiant sa licence à quantité de très gros acteurs comme s'il s'agissait d'une grande audition pour déterminer lequel d'Electronic Arts, Ubisoft ou Quantic Dreams s'en sortira le mieux. Ensuite parce qu'Ubisoft traverse depuis plusieurs années une crise d'identité profonde, provoquée par la surexploitation des recettes maison placées sur toutes leurs créations en monde ouvert au point de les rendre interchangeables. Mais surprise, *Outlaws* n'est pas loin d'être un bon jeu. Son héroïne, Kay, sorte de Han Solo au féminin, paraît étonnamment vivante et tranché avec les coquilles vides d'habitudes livrées par l'éditeur. Bien que modeste, l'histoire de cette vaurienne en fuite après un casse manqué et contrainte de s'attirer les bonnes grâces des différents clans de la pègre a le mérite de se démarquer des récits de Jedi

et de rébellion usées jusqu'à la moelle. Si Ubi brille pour la splendeur des environnements qu'il produit, la création du studio suédois Massive bénéficie à plein des technologies promises pour l'arlésienne *Beyond Good and Evil 2* : en quelques minutes, on passe d'une partie de cartes dans un rade de Mos Eisley à une course-poursuite en speeder dans le désert, avant de poursuivre la bataille en vais-

seau au-dessus de Tatooine. L'effet est bluffant et titille à plein la fibre *Star Wars* sans qu'il soit nécessaire de travailler le clin d'œil lourdaut.

Mais le plus surprenant vient peut-être de ce qui n'apparaît pas dans le jeu. Une quantité de petits choix invisibles qui permettent au joueur de ne plus traverser les mondes comme un missile en guidage automatique, d'un

IMAGES/

point d'intérêt à l'autre. En premier, l'abandon des mécaniques de gain d'expérience et d'arbre de compétence. Ici, le jeu tente de pointer les choses plutôt que de les surligner, par exemple en laissant le joueur épier des conversations pour amasser des indices sur ses destinations futures. On n'ira pas jusqu'à parler d'audace, mais à l'échelle du paquebot Ubisoft, voilà quelques pistes qui laissent entrevoir la possibilité d'un avenir. Pourtant, *Outlaws* n'en finit pas de nous tomber des mains. Ses combats au blaster sont terriblement incolores. L'infiltration, centrale, est tout aussi peu excitante et se résume à un jeu de patience derrière des caisses de contrebande. En plus de loucher ses fondamentaux et de constamment tituber, *Outlaws* reste profondément prisonnier de ce qu'Ubisoft a choisi d'être : une manufacture de mondes ouverts. En offrant au joueur la liberté de naviguer à sa guise d'une planète à l'autre sans conséquence, pour préserver cette non-linéarité chérie, Ubisoft condamne son récit à n'avoir aucune envergure.

MARIUS CHAPUIS

STAR WARS OUTLAWS
d'Ubisoft Massive. Sur PC, PS5, Xbox Series.

Jeu vidéo / «Black Myth: Wukong», il suffira d'un singe

Dans ce premier blockbuster chinois, Game Science crée un terrain de jeu qui vaut surtout pour ses graphismes et sa foison d'adversaires.

C'est un jeu avec un singe et un grand bâton. Et c'est la première fois que la Chine, plutôt tournée vers les productions mobiles et «free-to-play», s'invite sur le terrain des blockbusters PC et consoles à portée mondiale. Et *Black Myth: Wukong* était attendu. Le titre du studio Game Science a su se faire désirer grâce à des vidéos mettant en scène, avec un certain sens de l'esbroufe, des graphismes et des animations au-dessus des standards. Mais le long développement du jeu a aussi été rythmé par les sorties sexistes venues du studio

sur les réseaux sociaux, notamment de son cofondateur Feng Ji, comme l'a révélé le site spécialisé IGN en novembre. Dans un courrier envoyé aux influenceurs recevant un exemplaire du jeu, le studio leur a interdit d'aborder certains sujets dans leurs streams, comme la politique ou la «propagande féministe». De façon tristement prévisible, cela n'a pas empêché un carton pour le titre : plus de 10 millions de ventes en quelques jours à peine.

Inspiré par le classique chinois du XVI^e siècle la *Pérégrination vers l'Ouest* (à l'origine de nombreuses fictions, comme *Dragon Ball*), *Black Myth: Wu-*

long propose d'incarner un singe combattant, le «prédéstiné», qui doit partir en quête de six reliques majeures. Un périple en autant de chapitres où il va falloir affronter une galerie d'adversaires des plus coriaces. D'un strict point de vue ludique, le jeu est dans les clous. Lognant les productions de FromSoftware, le jeu se distingue avant tout par ses affrontements de «boss» dont il va falloir apprendre les chorégraphies pour espérer en venir à bout.

Mais c'est en dehors de ces phases plutôt réussies que le jeu trébuche. La progression du personnage est une plantation fastidieuse d'arbres de compétence. Et côté «pérégrination», si certains paysages sont spectaculaires, le design du monde, la façon dont il est modelé pour en faire un terrain de jeu, navigue entre le quelconque et le franchement pénible. On s'y perd et on pourrait presque s'y ennuyer si ce n'était le nombre défilant d'adversaires variés à dézinguer en route. On doit concéder que le pic d'adrénaline d'une esquive parfaite (la bonne touche, une fraction de seconde avant l'attaque ennemie) est si grisant que pour cette fois, on fait fi du voyage pour aller démolir la destination.

ERWAN CARIO

BLACK MYTH: WUKONG
de Game Science. Sur PC
et PlayStation 5. 60 € environ.



Le jeu propose d'incarner un singe combattant. PHOTO GAME SCIENCE



IMAGES/

Visa pour l'image Liberté d'impression

A Perpignan, la 36^e édition du festival international du photojournalisme nous a offert une polémique avec la mairie RN, un panorama de la photographie en terrain de guerre et deux belles vitrines sur les propositions à part du Néerlandais Ad Van Denderen et de l'Américaine Brenda Ann Kenneally.

Par
GILLES RENAULT
Envoyé spécial à Perpignan

Deux femmes qui se croisent, rue Rabelais, à Perpignan. La première, dépliant du festival Visa pour l'image en main : «Là, je viens de voir "les Italiens", puis "les drogués". Maintenant, je me dirige vers Gaza.» «Ah, vous êtes sûre ?» s'enquiert la seconde. «Oul,

pourquoi ? » «Non, rien, mais je vous souhaite bon courage.»

«Les Italiens» font référence à l'exposition «la Ville invisible» de Paolo Manzo, qui, dans un noir et blanc estompant la dimension contemporaine de son immersion, a sillonné une Naples populacière où, entre crime organisé et système D, la violence du quotidien contredit notablement les clichés romantiques des palazzos et couchers de soleil sur la baie. «Les drogués», eux, renvoient au reportage du

Belge Gaël Turine dans les rues de Philadelphie. Plus précisément dans le quartier de Kensington, où une procession hagarde de SDF, que plus rien ne rattache à la vie, se défonce à la «tranq». Une drogue de synthèse aussi bon marché que dévastatrice (en réalité, un sédatif utilisé sur les animaux, mélangé à de puissants opioïdes), que les autorités sanitaires décrivent comme étant «la plus dangereuse jamais mise sur le marché».

Quant au Gaza susmentionné, c'est ce champ de ruines parsemé des corps désarticulés d'enfants, morts sous les bombes de l'armée israélienne. Une plongée dans les tréfonds de l'abomination qui a valu à son auteur, le jeune Palestinien commissionné par le *Washington Post* Loay Ayyoub, une récompense : le visa d'or de la ville de Perpignan. Et une polémique, quand le maire Rassemblement national, Louis Aliot, a décrété en ouverture de l'événement, samedi dernier, que ni lui ni aucun de ses séides ne daignerait remettre la récompense à un reporter – de toute façon bloqué en Egypte – dont il questionnait la probité. Quand bien même aurait-il été distingué par un jury international composé d'une quinzaine de directeurs de la photographie. Et garderait-il le soutien du fondateur et toujours directeur général du festival, Jean-François Leroy, qui, au lendemain de l'oukase, nous confirmait être «ravi du choix de Loay Ayyoub».

Bienvenue à la 36^e édition de «Visa», festival international du photojournalisme, qui traverse les époques comme il surmonte les vi-

cissitudes : fragilisation des canaux traditionnels de l'information, révolutions technologiques, difficultés pour les auteurs à monter et financer des projets... et, depuis quatre ans maintenant, obligation de composer avec une mairie d'extrême droite ; laquelle, soucieuse de ménager cette enclave de la liberté d'expression qu'est Visa pour l'image (dont elle ferait en quelque sorte sa vitrine pernécieuse), s'était jusqu'à présent plutôt tenue à carreau.

Pour autant, ça n'est pas demain la veille que l'événement manquera de munitions, tant on continue de ficher une multitude d'épingles sur la carte du monde des affres et des souffrances qui alimentent la filière news. Ainsi, quinze jours durant, le rendez-vous occitan propose-t-il fatalement cette année, au gré de quelque vingt-cinq accrochages, un itinéraire sur les routes cabossées, ou détruites, de Gaza et de Cisjordanie (pas moins de cinq photographes, dans la sélection, en ont ramené une litane de douleurs), comme d'Ukraine (Anastasia Taylor-Lind), mais également d'Haïti (Corentin Fohlen), du Soudan (Ivor Prickett) ou de république démocratique du Congo (Hugh Kinsella Cunningham).

Grimés en clowns

Cependant, de manière disons moins explicite, Visa sait également s'extraire de l'immédiateté – et de l'urgence qu'induisent les cris et les larmes – pour offrir un trépidé à des photographes qui ne revêtent pas forcément la panoplie du baroudeur. Deux noms ●●●



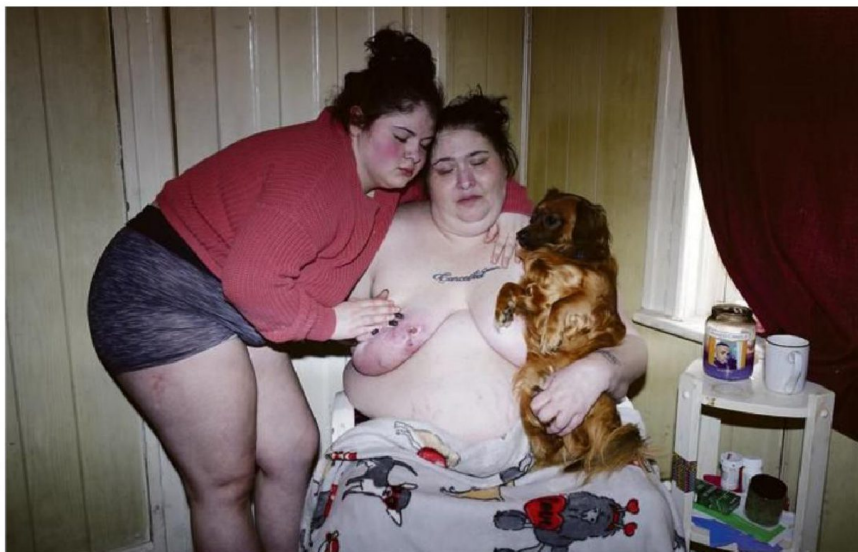
A Welkom, en Afrique du Sud, en 1990. Trois ados blancs, sur le chemin de l'école, croisent



Transport des blessés à l'hôpital Al-Shifa après une frappe israélienne à Gaza, le 11 octobre 2023. PHOTO LOAY AYYOUB / THE WASHINGTON POST



le regard de deux domestiques noires. PHOTO AD VAN DENDEREN VU



Practice (13 ans), et son chien Brownie, priant pour Jody, atteinte d'une infection du sein, à Schenectady, dans l'Etat de New York, en avril 2020. PHOTO BRENDA ANN KENNEALLY

●●● griffent de la sorte l'édition 2024, qui, à la fois, sortent des sentiers battus et étalent leur démarche sur la durée : le Néerlandais Ad Van Denderen, et l'Américaine Brenda Ann Kenneally.

Du premier, pourtant membre de l'agence Vu, on admettra qu'il n'a pas, en France du moins, la notoriété qu'il mérite, tant transparent la sagacité absolument pas tapageuse avec laquelle il afflanque la photographie documentaire. « Dans un monde de plus en plus complexe, où les perceptions du photo-journalisme évoluent, il s'aventure au-delà des idées reçues et, plutôt que de rechercher les sujets d'actualité, se concentre sur une situation et ses mécanismes sous-jacents », écrit à propos de son compatriote, dans le texte de présentation, le conservateur au Musée de la photographie de Rotterdam Frits Gierstberg.

Aujourd'hui âgé de 80 ans, le natif d'Amsterdam a beaucoup bougé ; mais, nous révèlent ses images couvrant – principalement en noir et blanc – un demi-siècle de rencontres, ça n'était que pour mieux s'arrêter afin de scruter des congénères qu'au détour d'un cheminement au côté de migrants il qualifiera avec déférence de « société de l'ombre dans laquelle les gens font tout ce qu'ils peuvent pour survivre ». De l'Afrique du Sud au temps de l'apartheid surgira de la sorte cet instantané, d'une violence aussi muette qu'indicible, montrant, dans la quiétude matinale de la ville au nom le plus antiphrastique qui soit de Welkom, trois ados blancs, pédalant sur le chemin de l'école, qui croisent le regard de deux domestiques noires en train de traverser la chaussée.

De même qu'on s'arrêtera sur l'incongruité de ce groupe d'individus, grîmés en clowns, à côté d'une voiture, dans une rue pauvre de New York. Ou sur cette femme rom assise à une table, le visage en arrière, dont le motif fleuri de la jupe dialogue avec le papier peint, à l'arrière-plan.

Consommerisme cheap

Une composition « dense » et pourtant sans commune mesure avec le fatras dans lequel se débat la galerie de portraits de Brenda Ann Kenneally, à qui on ne peut pas reprocher de manquer de suite dans les idées : vingt ans, en effet, que la photographe volubile érige ses voisins en antithèses d'une Amérique en capitotade, dans des intérieurs miséreux jonchés de détritus et saturés de symboles d'un consumerisme cheap, autour de familles sans cesse recomposées qui se débattaient entre toxicomanie, alcoolisme, abus sexuels, chômage, jobs précaires, séjours en prison, troubles physiques et psychiques.

Rien de voyeur pour autant chez celle qui, à l'instar d'une Mary Ellen Mark accompagnant « sa » Tiny (cf. l'admirable rétrospective qui a attiré les foules cet été aux Rencontres d'Arles), choisit sans ambages de cadrer ses « proches » – qu'elle connaît parfois depuis la naissance –, y compris quand ils sombrent, en victimes expiatoires d'un système qui ne leur accorderait pas les outils, encore moins les moyens, pour s'en extirper. D'où les nombreuses trouées de tendresse, sous une couche nuageuse si épaisse qu'un traitement moins secourable rendrait suffoquant. « Comment expliquer à une femme qui torche son gosse en même temps qu'elle prépare à manger pour le reste de la maisonnée que moi aussi je suis en train de travailler en prenant des photos ? » s'interrogeait la désormais sexagénaire, quand on la rencontrait une première fois à Visa en 2009, où elle présentait déjà les fondations de ce projet établi, quinze ans plus tard, sur trois générations.

« À travers mes expositions et mes livres, je persiste à décrire un cycle infernal qui tire vers le bas les plus vulnérables, qui n'ont déjà rien, ou si peu, et pour qui les services d'aide restent incroyablement compliqués d'accès, voire juste inopérants. Sans même parler du sentiment d'abandon vis-à-vis de la classe politique », explique la photographe qui elle-même ne roule pas sur l'or. « Mes Dana, Stacy, Kayla, Big Jessie ou Tony ne sont que les pions d'un système pervers, sinon d'une idéologie fondatrice, engraisant une industrie qui produit de la merde. La ville de Troy, dans l'Etat de New York, qui sert de toile de fond, a longtemps prospéré grâce à l'industrie textile et à la métallurgie, avant de devenir ce symbole effondré de l'Amérique post-industrielle. Il s'agit aussi d'une histoire de passage du temps, où je ne souhaite pas tant montrer, qu'essayer de comprendre comment on a pu en arriver là », développe celle qui cite Noam Chomsky et Karl Marx. Et, selon toute probabilité, ne voterait pas Louis Aliot, si d'aventure on lui délivrait un jour une carte d'électrice dans les Pyrénées-Orientales. ◆

36^e FESTIVAL VISA POUR L'IMAGE
à Perpignan (66 000),
jusqu'au 15 septembre. Entrée libre.

IMAGES/



Un Z qui veut dire Zean Dujardin. PHOTO CHRISTOPHE BRACHET, FRANCE TÉLÉVISIONS, PARAMOUNT

Série/Jean Dujardin prend le «Zorro» par les cornes

La série de Benjamin Charbit et Noé Debré, avec l'acteur bankable dans le rôle du justicier masqué, déjoue les pronostics et s'avère délectable de kitsch et d'autodérision.

On sait bien qu'il faut aller vers chaque nouvelle œuvre sans a priori, toujours prêt à tendre l'autre joue, mais ce projet-là, en pleine floraison capes et épées, fichait un peu les miquettes. France Télévisions qui s'allie à la plateforme Paramount+ pour tourner en Andalousie un Zorro incarné par le très bankable Jean Dujardin... Était-il bien raisonnable d'aller chercher un déglinois du jeu tout en sourcils pour lui confier la charge d'un rôle largement défini par cette moustache tout fine ? Trois sourcils, ça fait beaucoup.

Cocufié. Il suffit pourtant de quelques secondes pour que tombent les a priori. C'est précisément grâce à ce physique de vieux beau athlétique, parfaitement taillé pour les deux costumes (Zorro mais aussi

Don Diego de la Vega), que Dujardin peut briller dans la déconstruction du personnage sous la plume de Benjamin Charbit et de Noé Debré, auteurs respectivement de deux belles comédies politiques, *Sous contrôle* et *Parlement*.

Sur le point de se voir confier les clés de Los Angeles par son père, Don Diego jubile. Depuis vingt ans, il a rattaché le costume de justicier pour privilégier un changement pacifique, en misant sur les services publics plutôt que la violence. Sauf que la cité est surendettée, saignée par un promoteur qui prend effectivement les rênes de la ville. Ni une ni deux, Zorro ressurgit pour contraindre les puissances de l'argent à s'acquitter de leurs impôts.

Si Dujardin est dans le coup dès les premières secondes, il faut un peu plus de temps pour que l'écriture se détache du spectre d'une espèce de *Kaamelott* remixée à la sauce Hazanavicius et que l'on retrouve le mordant souriant de *Parlement*. Le grand jeu de masques qu'organise la série travaille tout le monde. Le vice-sergent Garcia, qui attendait depuis des lustres le retour du justicier pour enfin le confronter aux effets provoqués par l'humiliation à répétition de ce Z taillé dans le gras. Gabriella de la Vega, femme piégée

dans un mariage qui ronronne, dont les sens prennent feu à la vue de ce vigilant en cuir et satin ; et puis Don Diego, riche, beau et brillant mais à la « virilité défaillante », cocufié par son alter ego et humilié par un double qui résout en un tournemain des problèmes jusqu'alors insolubles. Zorro, comme figure de tous les possibles mais aussi de la honte de soi.

Suranné. Si la série manie la dérision et le kitsch, elle n'utilise jamais ces armes pour s'excuser d'exister ou cacher la misère de son intrigue comme chez Marvel Studios. Le côté suranné du personnage, ce Zorro l'assume pleinement et en rajoute en travaillant aussi bien narrativement que visuellement le langage de la passion tout feu tout flamme. C'est probablement l'aspect le plus réussi de cette série populaire qui n'ose pas complètement lâcher les chevaux sur le versant politique et économique, d'une lutte entre le renard rusé et un entrepreneur qui dissimule ses profits dans une cascade de holdings.

MARIUS CHAPUIS

ZORRO de BENJAMIN CHARBIT et NOÉ DEBRÉ avec Jean Dujardin, Audrey Dana, André Dussollier... Sur Paramount+.

Docu/«Wise Guy», le making ouf des «Soprano»

Le documentaire de HBO retrace les secrets de création de la série de David Chase, qui a marqué le point de départ d'un âge d'or des séries télévisées porté par la chaîne américaine.

C'est une phrase devenue emblématique qui défile en boucle dans la bouche de visages familiers dont on ne connaît pas le nom : «Whatever happened to Gary Cooper ? You know, the strong, silent type.» L'un d'entre eux n'est même pas un acteur mais le guitariste de Bruce Springsteen. Steven Van Zandt est le favori de David Chase pour incarner le rôle de Tony Soprano mais HBO refuse de confier le premier rôle à un type qui n'a jamais joué. Sur ces VHS mal cadrées à la bande chancelante, la possibilité d'une histoire différente. D'une autre version des *Soprano*, sans le titan James Gandolfini.

Série documentaire en deux parties sur la création d'un des plus grands récits américains échos à la télévision, *Wise Guy* offre de quoi se satisfaire, qu'on y vienne pour imaginer d'autres voies ou afin de raviver la flamme en grappillant quelques images et anecdotes plus ou moins rares.

Tout juste faudrait-il se rappeler qu'il s'agit là d'une histoire officielle, HBO organisant et diffusant un doc sur la série qui a transformé la petite chaîne câblée en siège d'un âge d'or créatif de l'audiovisuel. À l'époque, il n'y avait vraiment rien de prestigieux à l'idée de tourner dans une série HBO, c'était même plutôt le bas du panier,

rappelle sèchement Michael Imperioli (Christopher). Avant de s'élargir en intégrant les témoignages d'acteurs, actrices et auteurs, *Wise Guy* appuie d'abord sur la dimension autobiographique de la série de David Chase, en installant le showrunner dans le même fauteuil que Tony, l'intervieweur devenant son thérapeute.

Au parallèle conscient, travaillé (l'enfance dans le New Jersey, la figure toxique de la mère), s'ajoutent peu à peu d'autres moins assumés, comme la brutalité de ce cinéaste frustré avec son staff, qui a conduit plus d'un auteur à démissionner. «J'avais pris l'habitude d'être toujours énervé, déçu, au point que les autres n'ont plus osé proposer quoi que ce soit», admet David Chase.

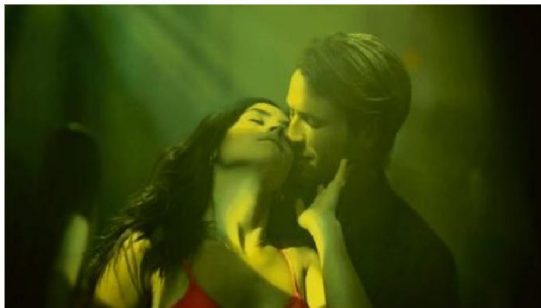
Un poil trop long, le documentaire est peut-être à son meilleur quand il s'attarde sur les choix esthétiques d'une série qui a eu du mal à s'acclimater aux conditions de tournage qu'impose la télé. Ainsi la passionnante discussion avec le directeur de photographie Alik Sakharov montrant toute l'importance du *Chinatown* de Polanski, qui a servi de matrice plastique à la série.

M.C.

WISE GUY : DAVID CHASE AND THE SOPRANOS sur HBO Max à partir de ce dimanche.



James Gandolfini et David Chase en 2006. SARA KRULWICH, NYT



Glen Powell, tête d'affiche de *Hit Man*, est aussi scénariste.

PHOTO NETFLIX

Ciné / «Hit Man», balle perdue

Avec sa comédie romantique sans conséquence portée par un Glen Powell qui ne joue que de sa beauté de faux tueur à gages, Linklater décroît, renouant avec ses films les plus ternes.

La résurrection de Richard Linklater, depuis une dizaine d'années, en grand cinéaste du temps étiré (*Boyhood* et son nouveau projet plus ambitieux encore, *Merrily We Roll Along*, qui se terminera dans les an-

nées 2040) ou suspendu (le tableau édenique d'*Everybody Wants Some!!* est un indéfinissable et bouleversant retour aux sources d'une œuvre démarrée par deux chefs-d'œuvre (*Slacker*, *Génération rebelle*), au point d'avoir pratiquement effacé la

longue plage de projets beaucoup moins dignes par laquelle elle s'était prolongée entre-temps.

Hit Man ressuscite non plus le Linklater le plus noble, mais celui des années 1995-2014, qui était, on l'aurait presque oublié, un générique

fournisseur de pâtee pour vidéoclubs jonglant frénétiquement entre la comédie, le policier, la science-fiction, le western, sans marquer un seul genre autrement que par son passage goguenard (à une exception : *Before Sunset*). Chroniquant la vie d'un prof de fac arrondissant ses fins de mois en jouant le faux tueur à gages pour aider la police louisianaise à démasquer des commanditaires de meurtre (mais en les sollicitant lui-même, ce qui n'est pas sans ambiguïté morale et juridique), le film est tiré, comme l'était avant lui la dernière comédie d'action du cinéaste, *Bernie*, d'un véritable fait divers dont le scénario adapté dormait depuis le début des années 2000. Il en est sorti par la grâce de Glen Powell, à la fois tête d'affiche et scénariste d'un projet

qui, en réalité, n'assure pas vraiment d'autre fonction que celle d'illustrer, dans une pure logique de remplissage, la célébrité passagère d'une coqueluche du moment. Basse besogne pour film inodore, se dit-on, à ceci près que les choses se compliquent dans le cas de Powell : bellâtre stéréotypique parti de seconds rôles de *douchebag* sans fêlures (*Top Gun*, *Everybody Wants Some!!*) pour se révéler en star totalement anachronique (ni infantile ni ténébreux, bêtement beau et souriant comme une vedette des années 30 – un peu Errol Flynn). Presque ironiquement lisse, l'acteur semble en permanence plaiser du destin de mannequin de couverture Harlequin auquel il a étrangement échappé tout en s'y vautrant à sa manière, de la romcom *Tout saut toi* à ce

rôle aberrant entre le geek, l'action man et le tombeur. Cela suffirait presque à faire tenir le film, mais ce serait trop en demander à notre second degré : la comédie du nerd ingénu jeté à son insu dans des intrigues à gros bras se désintègre dans la beauté en papier glacé de Powell, à qui il ne reste qu'à mener sans trop se prendre au sérieux la barque d'une romance légère (le héros s'enlise dans sa fausse identité pour maintenir les apparences auprès d'une cliente dont il s'est amouraché) qui ne s'embarrasse pas d'être plausible et réduit la plupart de ses personnages à des utilités sans relief.

THÉO RIBETON

HIT MAN
de RICHARD LINKLATER
1h50, sur Netflix.

Rétrospective / Jacques Rozier, doux à mer



Adieu Philippine, film de Rozier sorti en 1962. PHOTO POTEMKINE

Un peu plus d'un an après la mort du réalisateur français, quatre de ses films, restaurés, ressortent en salles. Dont le tendre et lumineux «Adieu Philippine», son premier long métrage.

Des nouvelles de Jacques Rozier, cinéaste aux films parmi les plus attachants, mort en juin 2023. Les cinémas MK2 proposent une rétrospective de quatre de ses films restaurés en 4K – soit l'intégralité de ses longs métrages de fiction sortis en salles, *Adieu Philippine* (1962), *Du côté d'Orrouët* (1973), *Les Naufragés de l'île de*

la Tortue (1974) et *Maine Océan* (1986), qui vont et viennent comme leurs personnages. Les garçons et les filles de Jacques Rozier sont toujours en mouvement, ce qui ne veut pas dire qu'ils avancent, comme on le dit de ceux, décidés, qui vont d'un point A à un point B. Ils cheminent avec grâce. On entre dans *Adieu Philippine* comme on glisse ses pieds dans le sable tiède, petit chef-d'œuvre comme un été doux et tranquille dont on sait bien qu'il ne durera pas. Sur les plages corses où rient et se chamaillent Liliane, Juliette et Michel, au-dessus des soirées dansantes du tout nouveau Club Med ou des studios d'enregistrement de la jeune télévision, l'ombre de la guerre d'Algérie plane, sans cesse. On est

en 1960, Michel tire des câbles pour la télévision et il se pousse un peu du col devant Liliane et Juliette, deux inséparables amies, qui tombent toutes deux amoureuses de lui. Seulement il doit partir bientôt pour son service militaire en Algérie. C'est cette jeunesse qui se veut insouciant mais qui ne peut l'être que filme Rozier, déjouant ce qu'on peut dire ou pas à l'époque des «événements» – la scène finale où Michel s'éloigne en bateau du port de Calvi renvoie à un autre trajet vers une autre rive de la Méditerranée. Et le silence de Dédé, le copain qui revient, lui, de ses vingt-sept mois d'appel, dit tout. «Alors Dédé, qu'est-ce que tu as à nous raconter?»

Adieu Philippine, premier long de Rozier, a été tourné dans des conditions épiques, avec des comédiens non professionnels (Jean-Claude Aimini, qui joue Michel, est employé de banque), un son qu'il a fallu entièrement recréer en studio. Adoré par les réalisateurs de la Nouvelle Vague, soutenu par Godard, il a été présenté à la Quinzaine des réalisateurs de Cannes en 1962. «Quiconque n'aura pas vu Yveline Cery danser un cha-cha-cha les yeux dans la caméra ne pourra plus se permettre de parler de cinéma sur la Croisette», dira le réalisateur franco-suisse.

SONYA FAURE

RÉTROSPECTIVE JACQUES ROZIER. En salles MK2.





Sur TikTok, des lendemains qui déchantent

Depuis quatre ans, le réseau social dicte les tendances musicales du moment, en propulsant parfois des morceaux totalement inattendus en haut des charts. Avec quels effets sur leurs auteurs? Trois artistes racontent.

Par
BRICE BOSSAVIE
Collage
T422 STUDIO

Une vidéo à 6 millions de vues, et plus de 20 000 abonnés Instagram en seulement quelques heures. À l'été 2022, le chanteur Pierre de Maere vit ce que beaucoup d'artistes des années 2020 rêvent d'avoir : une *trend* (tendance) sur TikTok. Alors que son morceau *Un jour je marierai un ange* est sorti il y a plusieurs mois déjà, le titre revient sur le devant de la scène au moment de l'été à la faveur d'une reprise chantée par un artiste, Nordsosings, sur la plateforme. La vidéo devient virale et apparaît alors sur tous les fils TikTok de France, faisant découvrir la musique de Pierre de Maere au plus grand nombre. Au point de passer en radio et d'être un an plus tard single de diamant, soit la plus haute certification possible en France. Un rêve éveillé? «J'ai effectivement passé un très bel été 2022, confirme-t-il. Ça m'a fait plaisir de voir que je pouvais toucher autant de monde. Mais on a plus de chances de gagner à l'Euro-millions que d'avoir un morceau qui perce sur TikTok. Donc il ne faut à aucun moment penser au médium sur lequel son morceau va passer quand on le compose. Sinon ça peut vite être un piège.» Depuis le printemps 2020 et le confinement, TikTok est entré dans les usages numériques de manière fulgurante. Chez les utilisateurs, mais aussi chez les musiciens : en seulement quatre années, de nombreux artistes ont vu leur carrière exploser en un instant à la faveur d'un morceau devenu viral sur la plateforme. «TikTok peut donner à n'importe qui l'occasion d'avoir un morceau qui explose sans équipe marketing ou soutien des médias spécialisés, reprend Pierre de Maere. C'est vraiment son côté formidable : tout le monde peut connaître le succès.»

Du jour au lendemain

C'est ce qu'a vécu la chanteuse Tessae en mai 2020. À l'époque, elle mettait en musique des histoires racontées par ses abonnés sur la plateforme, avant de sortir un morceau entre rap et electro nommé *Bling*. Dans la foulée, la TikTokeuse Lenna Vivas, 7 millions d'abonnés aujourd'hui, réalise une vidéo de chorégraphie sur le titre, qui va devenir virale. Au point de devenir numéro 1 sur la plateforme en France. «Du jour au lendemain, j'avais tellement de notifications sur mon compte que je n'arrivais à pas voir le nombre de nouveaux abonnements», se souvient la chanteuse.

Alors qu'elle démarre à peine sa carrière, la jeune femme profite alors d'un immense coup d'accélérateur grâce à TikTok : les médias s'intéressent à elle et la présentent comme la «nouvelle sensation» de ce réseau social, encore méconnu du grand public en France. Les radios, soucieuses de ne pas passer à côté d'un phénomène numérique, se mettent aussi à diffuser le morceau en boucle. «Ça a mis ma musique

MUSIQUE/

LA DÉCOUVERTE

Par.sek Joyeuse apocalypse

Cheveu bleu au féminin, robe, maquillage et ongles peints au masculin, Par.sek a la fluidité des groupes de son temps. En mai dernier, lors de la belle soirée hommage à Jean-Louis Murat organisée à la Coopérative de mai de Clermont-Ferrand où ils sont régulièrement en résidence, les Par.sek ont donné une intense version du légendaire *Suicide-vous le peuple est mort* du renégat auvergnat. Une excellente idée de reprise pour un trio dont les textes, hantés par des thématiques générationnelles, parlent volontiers «d'amour, de fin du monde et d'amour pendant la fin du monde», comme ils le revendiquent eux-mêmes.



MAGNAN VIGIER

Porté par le longiligne et androgyne Simon, l'auteur-compositeur-interprète de la bande, fondateur du groupe en 2019, rejoint sur scène par Coco à la basse et Manon à la vidéo, Par.sek a déjà publié trois EP et quelques singles hybrides entre chanson acoulée et accélération synthétique, non dénuée d'humour noir et de douce naïveté, dont le dernier, *Chat*, en mars. Pas totalement désespéré, mais conscient du monde

dans lequel ils vivent et prêt à l'affronter le cœur gros, mais la tête haute, Par.sek a les accents apocalyptiques d'autres groupes français de sa génération, Ascendant vierge, Gwendoline ou les Vives assassines, mais avec une sensibilité moins sombre et un amour mal dissimulé de la chanson, voire de la variété. Un peu comme des Elli et Jacno de l'apocalypse an-

noncée. Sur scène, ils excellent. Pour s'en assurer, on peut les retrouver samedi prochain à Paris au Scala Music Festival et jusqu'à la fin de l'année dans plusieurs villes de France.

ALEXIS BERNIER

PAR.SEK
TOUT CHANGE
(Caramba Record / Virgin Music)

LA RÉÉDITION

Toute la mémoire de Neil Young



NEIL YOUNG
ARCHIVES III
(Reprise / Warner)

un certain vertige. Et le troisième volume de ses coffrets rétrospectifs, sobrement intitulés *Archives*, risque bien de donner le tournis aux

fans les plus acharnés : quatorze heures de musique répartie sur dix-sept CD, dont trois albums inédits, quinze nouveaux titres et 121 versions alternatives ou live au service d'une période de production, 1976-1987, souvent mal-aimée par les amoureux de son âge d'or du début des seventies. Mais si, dans cette décennie, Young a alterné le meilleur (*Rust Never Sleeps*), le bizarre (*Trans*, album synthétique inclassable, ou une collaboration avec Devo) et le moyen (*Hawks & Doves*), ce colossal *Archives III* recèle suffisamment de trésors pour que les fans en perdent encore la tête. Jusqu'au prochain disque.

BENOÎT CARRETER

«J'aurais pu essayer de refaire des morceaux pensés pour fonctionner sur ce réseau. Je me serais perdu artistiquement»

Jey Brownie
Musicien, auteur de GTB

en lumière. Plein de portes se sont ouvertes pour moi grâce à TikTok.»

Le chanteur Jey Brownie a vécu la même chose avec un titre sorti sept mois plus tôt. Un beau jour, son voisin lui apprend qu'il n'arrête pas d'entendre sa voix sur TikTok. Le musicien franco-congolais découvre sur son téléphone que son morceau GTB est en train d'exploser et que plein de gens l'écoutent en streaming, au point de devenir single de platine un an plus tard. «Grâce à ce morceau, des nouvelles personnes se sont intéressées à ma musique, et ça m'a permis de donner des concerts. J'ai notamment pu faire ma première Maroquinerie à Paris grâce à cette exposition. Il n'y a aucune raison de cracher là-dessus, je n'en retire que du positif.»

J'ai saturé du morceau

Passé le succès météorique, il faut savoir gérer la suite. Et à l'image des «one hits wonders» des années 60 qui se retrouvaient propulsés au sommet des charts le temps d'un unique tube, les artistes qui connaissent un succès phénoménal sur TikTok doivent trouver un second souffle. Après l'euphorie de GTB, Jey Brownie s'interroge : «Au début, j'étais super content, et ensuite j'ai commencé à percevoir le danger. Je ne voulais pas être célèbre pour un seul morceau mais être reconnu en tant qu'artiste. Or, sur TikTok, les gens connaissent les chansons et pas vraiment ceux qui les chantent ou les composent.»

Un problème auquel a dû faire face la chanteuse Tessae. Beaucoup plus rap que d'habitude, *Bling* était assez éloigné de son univers musical habituel. Un malentendu qui, au moment de retourner en studio, devient un obstacle : «J'ai commencé à me mettre la pression en me disant qu'il fallait que je fasse de la musique comme Bling, parce que c'était ça qui avait plu. J'avais peur de perdre les gens en faisant autre chose et ça a été un peu à mes dépens artistiques et personnels. À tel point qu'à un moment, j'ai saturé du morceau. Et je ne voulais plus le jouer en concert.»

Pierre de Maere s'est posé les mêmes questions à la suite à l'explosion d'*Un jour je marierai un ange*. Il a finalement décidé de suivre son instinct : «On m'a beaucoup conseillé de rester

dans la couleur de ce morceau qui avait beaucoup marché, mais musicalement j'étais passé à autre chose. J'ai sorti un titre très différent juste après pour montrer que j'avais un univers plus large que cette chanson.» Une stratégie payante en ce qui le concerne : quelques mois après, Pierre de Maere sort son premier album, certifié disque d'or, avant de remplir un Zénith de Paris.

Succès éphémères

Dans le monde numérique de la musique, les succès stories comme celles de Pierre de Maere ne sont pourtant pas légion. Pire : TikTok, (et l'industrie musicale qui l'a fondée de plus en plus sa stratégie uniquement sur les succès aléatoires de ce réseau), favorise les succès éphémères et les carrières sans lendemain. Au printemps 2023, le média américain *Billboard* titrait ainsi : «TikTok est-il en train de créer de plus en plus de one hit wonders ?» Une question posée à la suite d'une étude menée par *Billboard* qui montrait qu'entre début 2019, année de l'explosion de TikTok aux États-Unis, et début 2020, le nombre d'artistes à avoir eu un morceau dans le Top 40 américain sans jamais revenir au classement était passé de 51 % à 69 %.

Un chiffre qui met en lumière une autre tendance sur le réseau : celui de favoriser les chansons plutôt que les artistes eux-mêmes, comme l'a souligné Jey Brownie. «Dans mon cas, je dirais qu'un quart des gens qui ont écouté mon morceau se sont intéressés à mes autres titres», estime-t-il, lucide. Au début de l'été, le chanteur a sorti l'album *Mélo-die Céleste*. Un premier long format qui ne contient pas de tube comme le fut son GTB sur TikTok. Une volonté assumée par le musicien, bien décidé à ne pas céder à la tentation de reproduire une formule : «J'aurais pu entrer dans un cercle vicieux et essayer de refaire des morceaux pensés pour fonctionner sur ce réseau, comme le font certains. Je me serais perdu artistiquement. De toute manière, il y a actuellement tant de morceaux qui explosent sur TikTok chaque jour qu'on l'oublie vite.»

Mais alors, comment profiter des effets de TikTok sans perdre son identité ? Sans doute en cherchant à être le plus présent possible dans les médias généralistes pour donner un visage à un morceau viral, comme l'a fait Pierre de Maere. «Le morceau était plus fort que moi, j'ai dû faire une trentaine d'apparitions télé en 2022 et 2023 pour que les gens se disent : "OK, c'est lui qui chante ça en fait."» Mais aussi en ne pensant plus à la plateforme, comme la chanteuse Tessae, qui a fait son retour début juillet avec un nouveau morceau, *Sans toi*, sans fonder toute sa stratégie sur TikTok. «Je continue à poster du contenu mais sans m'en soucier. C'est trop aléatoire. Si tu ne t'intéresses qu'au nombre de vues, c'est très compliqué. Car si les chiffres ne suivent pas, tu perds confiance en ta musique.»

MUSIQUE/



PLAYLIST

SUUNS

Overture

Sous le charme de ce morceau issu du septième album du groupe du chanteur Ben Shemie. Délire hanté où sa voix profonde se plaque sur une étrange euro-trance déjantée qui vire en fanfare du diable. Maximum troublant.

SUPERBRAVO

Eli

Le duo ludique Armelle Pioline et Michel Peteau est de retour. Confluence d'univers multiples, guitares garage à la Limiñanas, rythmique mi-hip-hop mi-drum'n'bass, parlé-chanté qui sourit. Pas loin du tube.

LA POCHETTE

Fat Dog «Cela signifie que l'univers a terriblement mal tourné»

La cacophonie post-punk génialement maîtrisée de leur premier album place illico sur le devant de la scène rock le quintet britannique. Chris Hughes le clavier, Frank et Harry Fieber, les deux créatifs en charge du projet, nous racontent une pochette qui a du chien.

L'objectif. Chris : «Nous voulions une pochette illustrant de manière précise les chansons de l'album qui sont assez sombres. Une partie des paroles fait allusion à une sorte de conflit, et donc cette image est la représentation de ce conflit un peu fumeux mais massif tel qu'on l'entend dans le disque.» Frank & Harry : «Au départ, nous comptions réaliser une photo grandeur nature pour traduire le genre de chaos provoqué par la musique de Fat Dog, mais ce n'était pas possible avec le temps et le budget dont nous disposions. Tout a ensuite commencé par un croquis fait à la main.»

Le décor. Frank & Harry : «D'entrée, il a été clair que l'utilisation de bâtiments miniatures allait être le meilleur moyen pour concrétiser cette idée de monde en train de s'effondrer. Or, la semaine où nous avons obtenu le contrat, se déroulait à Londres la plus grande convention de modélisme ferroviaire du pays. Nous y sommes allés et tout le monde a été serviable pour nous aider. Il y avait même un scanner 3D que nous l'avons utilisé pour réaliser une version miniature de nous-mêmes. C'est l'un des nombreux détails visibles si on zoome dessus. Nous avons mis environ deux semaines pour construire ce décor. La base a été sculptée dans de la mousse expansive, puis recouverte de plâtre et creusée pour lui donner l'apparence de rochers, car nous aimons vraiment cette sensation de la terre qui s'effondre, c'est un paysage qui a été en quelque sorte brisé.»

Chris : «Quand on regarde cette pochette, cela signifie simplement que l'univers a terriblement mal tourné. Quelque chose de profondément absurde a affecté notre monde d'une manière apocalyptique et ces chansons de la fin des temps en sont le témoignage.»



FAT DOG WOOF (Domino Records)

Le chien. Frank & Harry : «Nous avions l'idée d'une longue rue principale en descente qui attire au bout l'attention du chien. On a shooté avec un obturateur lent, ce qui lui donne un air très inquiétant. C'est une sorte de démon qui supervise le chaos.»

Chris : «C'était difficile qu'il reste immobile et ne chie pas partout dans le décor. Mais peut-être aurait-il été préférable d'avoir mis à sa place une crotte de chien géante. Écrasés par la merde de clébard, c'est ainsi que nous finirons tous.»

Recueilli par PATRICE BARDOT

ON Y CROIT



GERALD JENKINS

The The Fin d'eclipse

Après une longue parenthèse, Matt Johnson, leader du groupe britannique, retrouve la verve mélancolique de ses débuts.

La vie de Matt Johnson est une histoire d'effacement et de deuils. Tête pensante depuis 1980 de The The, à la fois projet solo et groupe à géométrie variable, le Londonien, passé de la new

wave synthétique à la pop crépusculaire a connu le succès dès son premier album (officiel, il y en eut d'autres avant) *Soul Mining* en 1983, pris d'assaut le top 30 avec *Infected*, disque violemment politique, puis avec *Mind Bomb* et *Dusk* avant de lâcher la rampe à partir de 1989 et le décès brutal de son frère cadet, Andy Dog, graphiste de ses pochettes. Petit à petit, il sombrera : une dépression qui ne dit pas son nom, l'alcool, les drogues, un syndrome de fatigue chronique persistant, le milieu musical dont il ne comprend plus les règles... En 2000, il est à sec, incapable d'écrire une ligne. The The n'est plus. Pendant dix ans, il se terre, retourne vivre chez son père, se reconstruit. En 2010, The The renaît en compositeur de musique de film et en hôte de webradio.



THE THE
ENSOULEMENT
(Cinéola/Ear Music)

ouvrages, des tempos lents et des ambiances en clair-obscur. Sans oublier des textes, littéraires, à la fois brillants et bavards. Johnson ne parle jamais de lui, mais du monde qui l'entoure et qu'il ne comprend pas : la transformation de Londres par les promoteurs immobiliers (*Some Days I Drink my Coffee by the Grave of William Blake*), les faillites du système éducatif, la vie/la mort... Et quand il se livre, avec *Linoletum Smooth to the Stockinged Foot*, c'est pour raconter la crise du Covid de l'intérieur. En pleine pandémie, il s'est retrouvé cloué au lit sous morphine après une opération chirurgicale lourde. Hors des modes, un peu lugubre, The The signe avec *Ensolument* un retour aussi inattendu que globalement réussi.

BERNARD CARRETTIER

Vous aimerez aussi

HANK WILLIAMS

I SAW THE LIGHT (1954)

Une légende de la country, fauchée en pleine gloire à 29 ans en 1953, et une idole de Matt Johnson qui lui consacra un surprenant album de reprises en 1995.

MARC AND THE MAMBA

UNTITLED (1982)

En collaboration avec Matt Johnson et entre deux reformations de Soft Cell, le frère Marc Almond livre cet étrange et délicieux opus aussi sombre que moite.

SCRITTI POLITTI

EARLY (2004)

Dans la veine post-punk politique, cette compilation des premiers titres de ces compagnons de route de The The, qui effectuèrent ensuite un fade virage pop.

MADVILLA

6AM

Six heures du mat' un dimanche. Deux options : on dort ou on se retourne la tête avec ce track échevelé entre future funk et house discoisante, œuvre d'un producteur américain basé en Angleterre. On a choisi notre camp.

TYCHO

Devices

On avait aimé Tycho pour ses pastilles ambient. On découvre que le Californien aime manier le chaud et le froid. Et il sait se transformer en faiseur de beats qui décollent et d'ambiances euphoriques.

SIMONE RINGER

Samy

Si on met de côté le mimétisme vocal avec maman Catherine, la jeune femme confirme à chaque single en solo, après l'expérience *Minuit*, peu convaincante, un goût pour une chanson pop aventureuse et assez jouissive.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur Libération.fr en partenariat avec Tsugi radio

BENEDICTE ROSCOT



BASQUE T'ÉCOUTES ?

Asma Mhalla

Politologue et essayiste

«Quand la musique t'habite, c'est très intime. Ça devient très vite impudique»

Dans son essai *Technopolitique*, publié au printemps, Asma Mhalla analysait la manière dont le numérique transforme nos sociétés et recompose les enjeux de pouvoir mondiaux. Mais pour la spécialiste des enjeux politiques et géopolitiques de la tech, il n'y a pas que le choc technologique dans la vie, il y a aussi la musique, avec qui elle entretient un lien viscéral.

Vos premiers souvenirs musicaux ? Quand j'étais petite, mon père écoutait du jazz. Il avait une énorme discothèque qu'il n'écoutait jamais, avec des kilomètres de vinyles, et je me souviens précisément de deux disques, *Thelma & Louise* de Miles Davis. A 5 ans, ma tante, elle, me faisait écouter *Nabucco* et *Aida* de Verdi.

Le premier disque que vous avez acheté adolescente avec votre propre argent ?

Music for the Masses de Depeche Mode. C'est le groupe qui a habité mon imaginaire, qui m'a aidée à trouver du souffle. J'ai eu une enfance particulière, la musique a été fondamentale en termes de stratégie de survie psychique. Et Depeche Mode a été ultra-structurant.

Votre moyen préféré pour écouter de la musique ?

Mon téléphone et mes écouteurs. Je marche beaucoup, c'est une aération du cerveau nécessaire pour travailler. C'est là où je cogite, où mes idées se sédimentent. Donc je marche des kilomètres chaque jour dans Paris en écoutant de la musique. Elle m'isole dans une bulle cotonneuse.

Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant ?

Forcément ! La musique suractive mon activité cérébrale et fonctionne comme une drogue. Dans les moments de réflexion, je dois être dans le silence, je tourne en rond, je suis concentrée, je peux même être désagréable, mais une fois que je suis lancée, je ne peux pas faire sans. Et là c'est Trentemøller, French79, que j'ai découvert il y a quatre ans et que j'écoute beaucoup, mes Depeche Mode... Et aussi de la musique soufie, comme Dhafer Youssef. Avec lui tu réalises qu'une voix, un son humain et pourtant hors-norme, peut

potentiellement atteindre quelque chose de divin. La spiritualité du soufisme est très importante chez moi.

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?

Je n'ai jamais honte de rien, j'assume strictement tout : Britney Spears, Nicki Minaj, Aya Nakamura. Je ne comprends rien à ce qu'elle raconte, mais j'adore son énergie, ses mélodies et ce qu'elle peut représenter en disruption de codes.

Les disques que tout le monde aime et que vous détestez ?

Ce ne sont pas des disques, mais les chanteurs aux voix nasillards. Renaud, c'est impossible. C'est physique, j'ai envie de casser quelque chose. Je ne supporte pas Johnny Hallyday non plus.

Le disque qu'il vous faudra pour survivre sur une île déserte ?

Live at Pompei de David Gilmour. C'est une évidence totale et absolue. Quel homme !

Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ?

Wish You Were Here de Pink Floyd. Elle est à la fois intime, universelle, globale, intemporelle, philosophique. Elle concentre notre dualité intime : soi face à soi-même, moi face à l'autre. C'est un monde qui prend feu, une pensée qui sature et qui crame.

Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles ?

Le très classique Requiem de Mozart ou *Stayin' Alive* des Bee Gees. Je serai casse-pieds jusqu'à la fin !

Préférez-vous les disques ou la musique live ?

Je préfère écouter chez moi, je peux avoir des problèmes avec la foule. Le concert, c'est un rythme imposé, or j'ai besoin d'être en maîtrise de ce que j'écoute. Et quand la musique t'habite, et qu'il se joue plus qu'une simple écoute ou un simple plaisir, d'une certaine façon, c'est très intime. Ça devient très vite impudique.

Votre plus beau souvenir de concert ?

Je me suis retrouvée en 2020 à la Scala, dans la loge familiale de mon fiancé de l'époque, un aristocrate milanais, à écouter la *Traviata* et Plácido Domingo. Au-delà de l'extrême beauté de

ce moment hors du temps, j'ai compris que quelque chose s'était passé dans ma vie chaotique de transfuge. J'avais l'impression d'être une héroïne de Balzac ou de Stendhal.

Allez-vous en club pour danser, draguer ou écouter de la musique sur un bon sound-system ou n'allez-vous jamais en club ?

Je préfère les bars, les ambiances feutrées où je peux discuter. Je peux y passer des heures.

Le morceau qui vous rend folle de rage ?

Al-Quds de Fayrouz, Jérusalem en arabe. Écouter *Al-Quds*, c'est une extrême colère de se dire que, probablement, on ne sortira jamais de cette situation dramatique.

Votre musique de film préférée ?

Time de Hans Zimmer dans la bande originale d'*Inception*. Je le mets, tu pleures.

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?

N'importe quel David Bowie, c'est une valeur sûre qui fait consensus, en particulier *Space Oddity*. Même son ultime album, *Blackstar*, avec sa fragilité sombre assez extraordinaire.

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?

Mezzanine de Massive Attack, dans lequel j'ai récemment replongé.

Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?

J'ai pu me mélanger avec les groupes. Je suis très solitaire. Sinon j'aurais aimé être Bowie, Nina Simone ou Marilyn Monroe ! Happy birthday, Mister President ! Poo pooi doo ! Ou encore Amy Winehouse... Mais peut-être sans la drogue.

La chanson ou le morceau de musique qui vous fait toujours pleurer ?

Avec le temps, de Léo Ferré.

Récolité par BENOÎT CARRETIER

AGENDA

Clap de fin en quatre actes pour la quinzième édition du festival *Jazz à la Villette*. Rendez-vous ces samedi et dimanche à la salle des concerts de la Cité de la musique pour une double dose du pianiste Brad Meldau - en trio le premier soir, en solo le lendemain - puis sur la scène en plein air du Péripère pour deux doubles affiches : soul le samedi avec Omar et Curtis Harding, blues rock et hip-hop avec Delgrès suivi le lendemain de General Elektriks accompagné de Leeroy (Saïan Supa Crew) et Lateef The Truthspeaker. Voilà qui promet.

Ces samedi et dimanche à Paris, parc de La Villette.

Plein air toujours avec le plus grand festival électronique de Bordeaux, *Initial Festival*, qui promet d'en mettre plein les oreilles. Dès 18 heures, le jour 2 de cet événement qui s'annonce dantesque

accueillera la fine fleur de la scène techno française (mais pas seulement), avec au programme Irène Dréssel, Recondite, Paula Temple, Mind Against, Lessms, Mall Grab ou encore Belaria. Plutôt musclé.

Ce samedi soir à Bordeaux, Parc des Expositions.

Pour sa première édition parrainée par Arthur H, le *Scala Music Festival* monté par la salle parisienne la Scala s'offre une programmation tout en découvertes et en jeunes talents (si l'on oublie le parain, qui ouvrira les festivités mardi). Place donc à Penelope Antena et Cindy Pooch le mercredi ou encore Arthur Fu Bandini et Aghiad (étonnante pop sous influence syrienne). Sans oublier Poppy Fusée et Bellboy. Prometteur.

De mardi à vendredi à Paris, la Scala, 13, boulevard de Strasbourg.

Le Crédit Mutuel donne le **MAMA** 16-17-18 OCTOBRE 2024

PLUS DE 150 CONCERTS - 3 JOURS DE MUSIQUE PIGALLE & MONTMARTRE

34 MURPHY - AAMO - ASTRAL BAKERS - BABY'S BERSERK - BIBI CLUB - CÉLESTE - DINAA - ELIAS DRIS - JOHNNY MAFIA - JOUBE - KABA & HYAS - KIDS RETURN - KUTU - MARIUS - MARTIN LUMINET - MARUJA - MELTHEADS - NATASCHA ROGERS - NATHALIE FROELICH - NINA VERSYP - PLEASE - PORCELAIN ID - SAINT DX - SOFT LOFT - THE HAUNTED YOUTH - THEA - TROY VON BALTHAZAR - UTO - YUNG POOR ALO - and more...

INFOS ET BILLETTERIE SUR : WWW.MAMA-MUSICIANCONVENTION.COM

SES TITRES FÉTICHES

ASMAHAN

Layali el OHS (1944)

MILES DAVIS

Ascenseur pour l'échafaud (1958)

DAVID GILMOUR

Comfortably Numb (Live At

Pompeii) (2017)

LIVRES/

Louise Chennevière,
chez elle dans
le XVIII^e arrondissement
de Paris, le 29 août.

Louise Chennevière «Britney excède tous les rôles qu'on a voulu lui faire jouer»

Dans son troisième livre, l'autrice prend la défense de deux femmes célèbres à la féminité déclarée coupable : la chanteuse Britney Spears, dont elle fut une «fangirl» à 13 ans, et l'écrivaine suicidée Nelly Arcan. Rencontre.

Recueilli par **THOMAS STÉLANDRE**
Photo **JÉRÔME BONNET**

Peut-être y a-t-il eu, à première vue, une seconde d'étonnement de notre part, à trouver là, sur la couverture blanche et gaufrée de P.O.L., le nom de Britney Spears, mais en connaît-on une autre ? Quelque chose, mettons, de l'ordre du mariage de la carpe et du lapin. Pour l'autrice elle-même, 31 ans, le bagage classique et des titres moins clignotants derrière elle (*Comme la chienne* en 2019 et *Mausolée* en 2021, chez le même éditeur), c'est encore une surprise. L'hiver dernier, un soir de vacances, elle finit de lire les mémoires de la chanteuse américaine, la *Femme en moi* (JC Lattès), et pense : «Il faut que j'écrive un truc.» Le «truc» le voici, rédigé en trois semaines dans une sorte «de transe», à la première personne, ni roman ni récit, disons un texte, qui, tout au long de ses 130 pages, emporte d'une tournure, déplace d'une négation, émeut d'un placement de virgule. L'écrivaine québécoise Nelly Arcan, suicidée en 2009, l'autrice figure tutélaire du livre, lui l'été d'avant, a très vite trouvé une place dans le flot, par «intuition», comme si les trajectoires et les œuvres mêlées de l'une et de l'autre ne racontaient en fait qu'une seule et même histoire – terrible, banale : celle de la jeunesse blessée, du corps convoité, de la féminité coupable – et que Louise Chennevière pouvait s'y retrouver, s'y reconnaître. A l'arrivée, elle éprouve une vraie joie à avoir pu inscrire «Britney» en fronton, à cet endroit où personne ne l'attendait, pas même elle, et à renouer ce faisant avec la *fangirl* qu'elle fut

à 13 ans. De retour à Paris où elle a grandi, après plusieurs années passées à Orange (Vaucluse), elle reçoit chez elle. Ses instruments sont à peine débarrassés (elle fait aussi de la musique), le chiot qu'elle vient d'adopter n'est pas loin. Comment s'appelle-t-il ? «Petit chien». C'est votre troisième livre. Auriez-vous pu l'écrire plus tôt ?

Pas du tout. Le livre que j'ai écrit avant *Comme la chienne*, qui n'a pas été publié, était un texte dans lequel le personnage principal s'appelait Louis, c'était un garçon. Je viens de là. J'ai grandi en lisant des écrivains, je voulais être un écrivain. Il faut du temps pour arriver à parler en son propre nom. Je pensais l'avoir déjà fait dans *Comme la chienne*, or c'est un livre dans lequel il y a beaucoup de jeux de miroirs, de cache-cache. Dans *Pour Britney*, j'ai l'impression d'avoir réussi à être extrêmement sincère, à ne plus me poser de questions sur ce qu'il faut faire, ce qu'il faut écrire, comment l'écrire. Je me sens très droite, alignée avec ce que je dis, plus obligée de me justifier.

Sauf erreur, c'est la première fois dans votre œuvre qu'on lit votre prénom, page 39 : «Louise, on voit ta culotte.»

Chaque livre témoigne d'une évolution. D'abord, il y a eu la prise de conscience d'une aliénation dans *Comme la chienne*, puis le jeu avec les clichés sur le désir dans *Mausolée*. Même s'il y a de moi dans les autres, je me montre beaucoup plus dans *Pour Britney*, et je sais que je l'ai fait dans un geste de solidarité. En voyant Nelly et Britney être humiliées pour des choses que j'avais moi-même cachées, notamment le rapport à mon corps, je me suis dit : elles, elles ont été exposées, donc

moi aussi il faut que j'y aille. Je ne peux plus les laisser seules là-dedans. Moi aussi il fallait que je m'expose.

Pourquoi Britney Spears et pas une autre ?

C'est lié à mon histoire personnelle. J'étais fan d'elle. A un moment, elle a incarné quelque chose. C'étaient les années 2000, le début d'un nouveau siècle, la figure de la lolita. Britney est générationnelle. On a toutes et tous grandi avec cette image de la féminité dans notre génération. C'est très profond dans l'imaginaire collectif. Et parce que c'est une artiste, qui excède tous les rôles qu'on a voulu lui faire jouer. Je voulais la replacer en tant qu'individu, que sujet, et dire : ce n'est pas juste une poupée, pas juste une construction médiatique. Pourquoi s'est-on acharné sur elle comme ça ? Justement parce que c'était une vraie femme, quelqu'un de vivant, d'entier, pas la business woman qui maîtrisait tout de A à Z, mais une personne fragile, sensible, et c'est ça, je pense, qu'on a voulu écraser : la femme et sa folie.

Nelly Arcan excède elle aussi. Vous avez cette formule : «Nelly que je trouve moi si belle par tout ce qui en elle excède de dans quoi ce regard l'avait enfermée.»

Qu'est-ce qui fait qu'une femme est belle ? Nelly, sur les plateaux, quand tu la vois, elle est tellement intelligente, tellement sauvage, et du coup c'est tellement terrible qu'elle soit réassignée à ça en permanence, à sa beauté plastique. En même temps, j'ai mené cette année un atelier d'écriture où il n'y avait que des filles et je leur ai demandé de décrire la beauté d'une femme sans en passer par les clichés et c'était très difficile, d'imaginer une beauté qui ne serait pas : «Elle a de longs cheveux qui on-

dulent»... Ce que je trouve en Nelly et en Britney, c'est qu'elles ont ça, mais elles ont aussi beaucoup plus. Britney, la plupart du temps, elle a les ongles rongés, il lui manque des faux ongles... On sent que oui, mais non. Nelly aussi est belle par autre chose. Qu'est-ce que c'est que la beauté quand elle n'est pas héritée d'un vieux romantisme ou d'un modèle médiatique ? Qu'est-ce qui se passe quand il se passe quelque chose ?

Pourquoi «Pour Britney» et pas «Pour Nelly» ?

«Pour Britney» m'est venu comme ça, parce que Britney, j'ai eu un rapport avec elle avant. Nelly, c'est plus récent. Britney, c'est comme





si ça venait de loin. Dire «Pour Britney», c'était dire : pour moi petite fille. Et puis Britney, tout le monde voit de qui on parle, Nelly non. Moi-même, quand Pomme a sorti une chanson qui s'appelait *Nelly*, je ne savais pas qui c'était.

Comment se fait-il que vous ayez découvert Nelly Arcan si tard ?

C'est lié à une forme d'arrogance française qui dit que la littérature française se fait à Paris – ce qui est sidérant parce que, moi, la littérature qui m'intéresse le plus est celle de la francophonie. Et puis je crois que la France est un pays réactionnaire, antiféministe. Quand j'ai lu la première page de *Folle* sur Internet, je me

suis dit : peut-être qu'il y a une erreur, peut-être que ce n'est pas si bien que ça. C'était si bien, si beau, que ce n'était pas possible que, moi, pendant tout ce temps, j'aie eu une image nourrie par ces photos-là. *[Elle montre les couvertures des livres de poche, Putain et Folle.]* La meuf, elle est en train de chialer. Et moi, dans ma misogynie intégrée, quand je passais devant ses livres, je me disais : merci quoi. Je suis en colère parce que j'aurais tellement eu besoin d'elle à l'adolescence. Je ne savais pas que quelqu'un avait écrit des trucs pareils. Si on m'avait dit à 14 ans : tu sais, il y a une très grande autrice, c'est une femme, elle est blonde et elle a écrit ces livres...

Qu'est-ce qu'on fait de la colère ? Ce n'est pas évident d'en faire de la littérature.

Virginia Woolf en parle dans *Une chambre à soi*, quand elle écrit que les femmes sont encore enchaînées à la colère. Moi, effectivement, je suis encore prisonnière de ça. Mais j'ai aussi écrit ce livre pour en sortir. Je suis en colère parce que Nelly s'est suicidée, je suis en colère pour ce qui est arrivé à Britney et je suis en colère parce qu'il y a des filles aujourd'hui, tout le temps, qui souffrent. Mais la littérature, c'est quand même un truc d'espoir profond. C'est pour cela que les livres qui n'ouvrent sur rien, les livres cyniques, ne m'intéressent pas. Le cynisme, j'ai un peu le sentiment que c'est bon pour les vieux mâles blancs. Quand tu es en train de te battre toute la journée avec les douleurs de règle et les avortements, tu ne peux pas être cynique, dé-sabuse. Je n'en peux plus de tous ces écrits qui viennent à la télé pour parler de l'apocalypse. La fin des temps, c'est votre histoire. Nous, on n'en est pas là. Nous, ça fait cinquante ans qu'on peut avoir un compte en banque. La colère peut être porteuse, si elle est adressée. Je pense qu'il faut écrire pour, pour les autres, pour ce qui va venir.

Comment doit être la phrase ? Que cherchez-vous à atteindre ?

Ce que j'aime, chez Nelly ou chez Duras, c'est qu'on les entend. La littérature, c'est pour moi un endroit où existent les individualités, au-delà de ce à quoi on essaie de les réduire. Nelly existe dans sa voix qui n'appartient qu'à elle. Il faut se défaire de tous ces trucs socio, ces couches qu'on a, se dépouiller des postures et des tics. C'est une subjectivité qui s'adresse à une autre subjectivité, un autre régime de parole dans lequel on peut manifester les choses qui d'ordinaire sont cachées. On m'interroge beaucoup sur les virgules, mais je n'y réfléchis pas. J'ai compris que ce n'était pas pour moi des connecteurs logiques. Les virgules, les points, c'est comme une partition qui traduit la manière dont je parle. Pareil, Britney, ils s'agissaient d'essayer de parler d'elle autrement que de la manière dont les médias en parlent, avec les mots-clés, «popstar», etc. Il fallait que je les enlève, ce n'était pas comme cela que je voulais parler d'elle. Pour moi, Britney qui danse avec ses couteaux, on ne peut pas dire : «Ah, elle est folle.» Non, il faut dire : elle est vivante, elle est belle. Il faut faire exister la beauté de cette manière-là.

Est-ce bien un livre sur Britney Spears ?

Sur elle ou sur notre enfance. Sur la figure de la jeune fille, cette figure totalitaire, mystique, comme un point névralgique qui fait souffrir toutes les femmes, de l'enfance à la vieillesse.

Or on souffre tellement quand on est une jeune fille. Cette puissance, oui-disant, de la beauté, on n'en jouit pas, puisqu'elle fait de nous la proie absolue. Moi, ce que je dis, c'est que je n'étais pas heureuse à ce moment-là. Je ne me sens plus cette jeune fille et cela me va très bien. Et quand je vois des femmes âgées, je me dis que c'est un chemin de libération, de prendre de l'âge. Britney, j'espère qu'elle va danser jusqu'à 90 ans si elle en a envie, à poil. On a voulu qu'elle fasse ça quand elle était jeune, alors si elle veut continuer à le faire, très bien. Et puis quand même, oui, c'est pour elle, parce qu'elle est toujours là, et que j'espère que ça va. —

LOUISE CHENNEVIÈRE
POUR BRITNEY
P.O.L., 144 pp., 15 €
(ebook : 10,99 €)



La période strass rose «Pour Britney» interroge les rêves d'une enfance

Que laisse-t-on derrière soi de la jeunesse, empaqueté en lisière, trésors, casseroles ou gros dossiers ? C'est un texte qui semble partir de zéro comme on fait place nette, en disant d'entrée ce qu'on sait peut-être mais comme on ne l'a semble-t-il jamais lu, avec sa chorégraphie d'abord tâtonnante, son propre rythme un peu brisé : «C'est une drôle de chose que l'enfance, c'est, la chose la plus loin et peut-être, la plus proche. Je sais de source vive que, de certaines enfances on ne se remet pas.» Celle qui dit «je» retrouve la sienne, conservée depuis plus de vingt ans «dans un box triste d'un entrepôt triste» le long du périphérique, attendant là d'être jugée par l'adulte – car enfin, que c'est idiot, une enfance, ses marottes et ses rêves. Dans l'un des cartons, il y a «celle que j'étais alors», la photo d'une petite fille tout sourire, prise lors d'une fête, probablement sa première, où elle avait beaucoup dansé et où elle arborait pas peu fière un tee-shirt à l'effigie de son idole, «Britney», en strass rose. Cette femme-là, «la seule que de toute ma vie, j'aie jamais voulu être», ce n'est pas rien tout de même, abandonnée ici «parmi les choses que j'avais apprises à mépriser».

Qui sont nos modèles, où sont-ils ? Après Britney Spears, il n'y eut que des hommes admirés et, lorsque c'étaient des femmes, ça ne donnait pas envie, «car c'était toujours, folie et solitude», bien souvent suicide. Page 21, depuis ce constat, quelque chose s'enclenche : «Comme elle, que j'avais rencontrée bien trop tard, l'été dernier...» Aussi sûrement qu'on vient prêter main-forte, Nelly Arcan, «Nelly qui savait tout», entre en scène en bon génie et de son expérience éclaire, aiguille, déblaie, permettant à la pensée de s'articuler et à la narritrice de trouver un chemin, jusqu'à parler en son nom – lire à la suite les trois livres de Louise Chennivière, c'est la voir progressivement lever le menton, s'affirmer, pour et par. *Pour Britney* est ainsi un livre de transitions, dans la mesure où il ondoie d'une femme à l'autre, de Britney à Nelly, de Nelly à Britney, et des deux autres à Louise, et c'est un livre de transition au sens où – sa brièveté y participe – il fait état d'un passage, d'une avancée, d'une ouverture, «et je ne sais pas ce qui s'est ouvert en moi». C'est aussi ce qu'on se dit à la lecture, et à plusieurs reprises.

T.S.T.

LIVRES/

POCHES

Gabriella Zalapi, fugue en mode majeur Un rapt paternel vers l'Italie

Par ALEXANDRA SCHWARTZBROD

Le premier mot qui vient à l'esprit quand on pense à l'écriture de Gabriella Zalapi, c'est la délicatesse. Mais une délicatesse violente si l'on peut oser cet oxymore. Cette autrice d'origines anglaise, suisse et italienne a le talent de nous embarquer dans des histoires personnelles et universelles où s'entremêlent douceur et brutalité de l'enfance, difficulté des filles et femmes à trouver leur place dans un monde où les hommes s'imposent et s'étaient, le tout avec des mots qui glissent et résonnent avec la même clarté, la même grâce que le chant d'une rivière s'écoulant entre les pierres au cœur de la montagne. C'est son histoire et celle de ses ancêtres que Gabriella Zalapi décortique sans fin, et on ne s'en lasse pas. Elle parvient chaque fois à nous surprendre en mettant un coup de projecteur sur un épisode du passé. Ilaria, c'est elle, à 8 ans, enlevée par son père que sa mère a quitté et que la rage a rendu fou. Un jour de mai 1980, il vient la chercher à la sortie de l'école et l'embarque dans sa BMW bleu marine, modèle 320 coupé, pour une longue errance à travers l'Italie. C'est écrit à la première personne du singulier, à hauteur d'enfant, une enfant qui perçoit le trouble, la colère, la solitude, la souffrance, l'incompréhension mais qui peine à mettre tous ces sentiments bout à bout, la vie des adultes est décidément bien compliquée. «*Papa aime conduire et il arrive qu'il prolonge ce plaisir aussi loin que possible dans la nuit. Enveloppés dans l'obscurité, nous écoutons My Funny Valentine. Papa adore cette chanson. Il adore le jazz. Il dit qu'il faut l'écouter la nuit, qu'on entend mieux les notes*, écrit Gabriella Zalapi. *Cet homme devait être très seul, dit papa. Il allume une cigarette. Triste, aussi. Tu entends sa solitude, Ilaria ? Cette voix me fait penser à du talc, à du velours et lorsque je regarde devant moi, cette matière engloutit tout, sauf les arbres majestueux, noirs, qui s'élèvent sur les deux côtés de la route. Tout y passe, y compris mes souvenirs.*»

Tout au long du livre on a peur, on ne peut s'empêcher de penser au Voyage dans l'Est de Christine Angot, on redoute le moment où ce père va tenter un geste sur sa fille, surtout quand il commence à l'appeler Antonia, le prénom de la mère d'Ilaria mais non, cela n'arrive jamais, c'est un autre sentiment qui l'anime, l'envie de faire souffrir sa femme, et sa fille aussi en lui disant que sa mère ne veut plus lui parler, une façon d'asseoir son emprise sur elle. Au fil du récit, le père va devenir un peu Bonnie and Clyde, le père va apprendre à l'enfant comment s'arrêter dans les gares au guichet des objets perdus pour récupérer valises, bijoux, montres, jeu autant que nécessité pour cet homme engagé dans une fuite sans but. «*Il dit que grâce à mon air angélique tout marche comme sur des roulettes. Je me réjouis de lui faire plaisir. C'est toujours mieux que d'aller au hasard des villes. Maintenant on s'amuse, on a quelque chose à faire.*» Bien sûr cette errance aura une fin, grâce notamment à une femme qui va apprendre à Ilaria la désobéissance. Mais il restera le souvenir du goût de la rouille dans la bouche, la rouille de l'enfance qui s'enfuit. ◆

GABRIELLA ZALAPI ILARIA OU LA CONQUÊTE DE LA DÉSŒBEISSANCE Zoé, 175 pp., 17 € (ebook : 9,99 €).

Bonne et due forme Une histoire ancillaire par Bérénice Pichat

Par PHILIPPE LANÇON

Paris, années 1930. Une jeune bonne à la vie dure est engagée par un couple de bourgeois. On connaît leurs prénoms et leur nom, Alexandrine et Blaise Daniel. On ne connaîtra pas ceux de la bonne : sa fonction efface son identité. La «*petite bonne*», ou «*la bon-niche*», a droit à un régime narratif particulier. Sa vie et sa conscience s'expriment en vers brefs, fer à gauche, comme dans ce poème de Georges Perros, *Une vie ordinaire* ; comme dans le livre de Joseph Ponthus, *A la ligne*, où celui-ci contait une expérience en usine. Mais pas tout à fait, son point de vue étant exprimé à la troisième personne : «*Globalement ses employeurs sont contents / Ponctuelle / Discrète / Efficace / Rien à redire / Sauf madame Pinchard / Celle-là redit à tout / Il ne faut pas trop l'écouter / Au début, ça la rendait malade / Les phrases glacées / Jetées / Les réflexions / les claquements de langue / désapprobateurs / Elle s'y est faite / On se fait à tout / disait sa mère / sa pauvre mère / Elle ne compte pas finir comme elle / Au bout du bout*», etc. Les majuscules font office de ponctuation. Plus loin : «*Elle a autre chose à faire / que du ménage / en pleine nuit / pour des gens qui claquait la langue / en soulevant le tapis*». Il y a aussi, dès la première page, un autre régime poétique : un poème plus bref, à la première personne, en caractères plus étroits, imprimé fer à droite : «*Les cent pas / j'aimerais pouvoir les faire / réellement / Ici c'est cinq pas dans*

«*Ceux qui se lèvent aux petites heures / pour aller travailler / Tout est silencieux / même elle / De la vapeur livide sort de son nez / de sa bouche / Elle ose à peine respirer / Elle se sent invisible / Et si elle n'existait pas / Son panier lui existe / Il pèse pour de vrai.*»

la longueur / à peine trois dans la largeur / et vraiment / des petits pas / Des traversées / il en faut quelques-unes / pour arriver à cent / C'est long / mais jamais assez». Régulièrement, cette voix fer à droite et aux pieds revient. On est visiblement en prison. Qui est le ou la détenue qui reçoit des lettres, des cadeaux qui l'énervent ? Est-ce la bonne ? Nous ne le saurons, d'indice en indice, qu'au terme d'un livre très construit. Qu'apporte la forme poétique au récit d'une vie minuscule comme celle-là, douloureuse, soumise ? La restitution par contraste de la prose du quotidien, de son mutisme, de sa répétition : la sensation du poids, de l'ennui, de la fatigue, de la souffrance, des humiliations ; une sorte de pathétique à la fois souligné et étouffé par la brièveté du vers et le blanc de la page. Autrement dit, une chanson de gestes, mais de gestes d'une dominée, comme n'aurait pas dit Degas, qui s'y connaissait en tableaux et croquis de femmes exploitées, et comme on dit aujourd'hui. Chanson d'une misère qui cuit l'humain à petit feu et qu'on n'entend pas, peut-être parce qu'elle rend sourds ceux qui en profitent. Chanson d'une bonne que le livre présente sans nom, mais en majuscules («*La Petite Bonne*») : «*Ceux qui se lèvent aux petites heures / pour aller travailler / Tout est silencieux / même elle / De la vapeur livide sort de son nez / de sa bouche / Elle ose à peine respirer / Elle se sent invisible / Et si elle n'existait pas / Son panier lui existe / Il pèse pour de vrai / Le changer de bras / au bout de chaque rue / C'est la limite pour tenir encore / (...) Elle ne sent plus ses doigts / malgré les mouffes tricotées / Elle agite la main / Celle qui ne porte pas / Le sang afflue / Ca picote / Son haleine bleue la précède / A l'angle / Le panier se balancera à gauche.*»

Pianiste au Ritz. Le corps est aux premières loges, c'est lui qui prend cher et cash ; c'est lui qui domine le livre. Sans lui, sans la composition qui charpente son chemin de croix, le texte ne serait qu'une histoire banalement édifiante, une de plus. Mais, face au corps de la bonne, il y a celui de Monsieur, Blaise Daniel. Avant la guerre de 1914, il était pianiste au Ritz. La musique était son rêve, sa vie. Il était aussi héritier et jeune marié. En 1916, pendant l'offensive de la Somme, il a été massacré par un obus : plus de jambes, plus de mains,

«*A ce moment du récit, a-t-elle dit, je ne sais plus par quelle cheville la narratrice fait soudain allusion à ce qui se passe sur la place du village où est la maison dans le grenier de laquelle elle vit ses aventures.*»



Une femme de chambre dans les années 20.

plus de mâchoire. Ce tronc douloureux et hirsute, cette tête qui bave et murmure sans articuler, vit depuis presque vingt ans dans le salon obscur de la belle maison. Il est veillé par sa femme qui lui a sacrifié sa vie et par sister Morphine qu'il a décidé d'abandonner. Pour la première fois depuis l'événement, la femme, Alexandrine, décide d'aller passer deux ou trois jours dans un château, chez une amie de jeunesse. Pour la première fois, son mari sera sans elle, lui qui exige des soins permanents. Madame le confie à la bonne, qui devra dormir sur place. Ce qu'ils ont vécu depuis 1916 ; ce que va vivre Madame pendant ces deux jours, d'abord avec plaisir, très vite avec dégoût (qu'est-ce que je fais là, plutôt que d'être avec mon mari ?), dans une atmosphère rappelant la Règle du jeu de Renoir (libertinage, chasse à courre, richesse et impudence mêlées) ; la révolution que vit et pense Monsieur avec la bonne en l'absence de sa femme, nous l'apprenons peu à peu selon un autre régime narratif : les bourgeois ont la prose. A l'hôpital, dans la torpeur apportée par la morphine et le temps qui ne passe plus, la loque humaine et bandée qu'était devenu le jeune Blaise observait

WILFRIED N'SONDÉ
LA REINE AUX YEUX
DE LUNE. KIMPA VITA,
LA JUMELLE NÉE
DE LA GUERRE
Pocket, 224 pp., 8 €.



«Le roi dépêche une délégation d'émissaires à Luanda pour mettre les Portugais au pas, mais son ultimatum ne reçoit aucune réponse. Ses conseillers expliquèrent au souverain indécis qu'il se voyait contraint de déclarer la guerre.»

ANTE TOMIĆ
QU'EST-CE QU'UN HOMME
SANS MOUSTACHE ?
Traduit du croate
par Marko Despot,
Libretto, 224 pp., 10 €.



«— Tu n'as pas regardé hier ! Ah là là, quel bazar ! Cette ordure de Ruben est venu dire à don Francisco qu'il était son fils naturel, que don Francisco avait couché avec sa mère, une avaluée de feu, quand son cirque était passé dans leur ville vingt-cinq ans plus tôt.»



PHOTO MARKA. UNIVERSAL IMAGES GROUP. GETTY

les infirmières qui défilait : «Jouer avec les mots, la seule musique à sa disposition, devint son activité salutaire. Il les aimait presque autant que les notes. Dans sa tête, il commença à établir un genre de classement. Il se força d'attribuer à chaque soignante plusieurs termes qu'il lui faudrait combiner harmonieusement. Il entreprit d'élaborer une méthode. D'abord selon des critères liés au physique, les belles et les laides, les jeunes et les plus âgées. Puis il créa des sous-catégories, de plus en plus nombreuses et complexes.» L'inventaire suit. C'est comme ça, à l'hôpital, quand on est isolé dans la souffrance et le mutisme, quand on se sent coincé ailleurs sans savoir vraiment où : on crée un monde comme on peut, avec ce qu'on a et ce qu'on était, à partir de ceux qui passent dans notre champ de vision, on est dans ces grands fonds où la lumière disparaît et où ne vivent que des animaux impensables.

Visions abouties. Bérénice Pichat parvient à donner vie à la conscience du patient, du blessé. La découverte de son état par sa femme, dans une salle militaire saturée par le sang et les gémissements, est mémorable. Mais la grande

réussite du livre, ce qui en fait le cœur, c'est le choc des consciences, puis le corps à corps entre cet homme détruit et la bonne meurtrière. Les scènes où elle se dévêt devant lui après l'avoir lavé pour lui révéler ses propres blessures (coups de «son homme», avortement clandestin et tardif, vieillissement prématuré), où elle met une clope dans ce qui lui reste de bouche, où elle lui coupe les cheveux, sont des visions abouties : les deux victimes parviennent à échanger leurs expériences au-delà de leurs conditions. Les deux régimes narratifs, en se confrontant, prennent alors tout leur sens. Naturellement, cet échange a un prix, aussi absurde que socialement prévisible. L'excès de violence, de silence, de préjugés, de culpabilité, permet rarement aux consciences de suivre les corps aussi loin qu'elles le pourraient. Bérénice Pichat ne renonce pas à un certain dolorisme, on peut même dire qu'elle charge la barque ; mais, au-delà d'un certain saul de solitude et de souffrance, cet excès est essentiel à la vie. ♦

BÉRÉNICE PICHAT
LA PETITE BONNE
Les Avrils, 267 pp., 21,10 €
(ebook : 14,99 €).

L'espion épié et autres pieds nickelés Dans «Que du vent», Yves Ravey suit de près une poignée de voisins

Par **CLAIRE DEVARIEUX**

Yves Ravey aime que les choses soient claires. Barnett Trapp, le narrateur de *Que du vent*, dix-huitième roman de Ravey aux éditions de Minuit, commence sa confession – ou sa déposition – par des précisions d'ordre topographique. Perpétuellement à la route qui passe devant chez lui, une allée mène à la propriété de Miko et Sally. À droite, «plein ouest», on voit la maison et les cabanons d'un autre couple, moins glamour celui-ci, Steve et Samantha. Au-delà, au sud, «on apercevait les nouvelles zones pavillonnaires encore en construction». Le nord se réduit à «une ligne de peupliers». On ne quittera pas ces deux parcelles, où juste le temps d'une partie de pêche à la mouche, de quelques allusions au Dusty's Bar, d'un trajet en voiture. Barnett et sa femme, dont il est séparé, ont fait construire. Se dresse aussi un entrepôt où Barnett stocke les produits d'entretien bas de gamme qu'il destine au circuit du discount. Bientôt, Sally va lui dire que les histoires d'aménagement et de bâti ne l'intéressent pas, contrairement aux aventures entre les hommes et les femmes, mais n'anticipons pas. Les voisins d'en face ont jardin paysager et piscine au bord de laquelle Sally s'ennuie à longueur de journée, cependant que Miko gère à l'extérieur sa chaîne de blanchisseries. Il ne blanchit pas que les draps. Barnett a repéré des manèges nocturnes à l'entrée de la propriété, genre grosses cylindrées et fourgons.

«**Petit arrangement.**» Barnett a conservé de puissantes «jumelles de montagne» qui datent du temps où il était dans les commandos en Irak. Elles lui ont servi à observer à son insu l'appétissante Sally. Jusqu'à ce qu'il soit invité par Miko à traverser la route, et qu'il découvre la curiosité de Sally à son égard. Espion épié, Barnett va de surprise en surprise avec Sally. Ne lui propose-t-elle pas «un petit arrangement» ? Il souhaiterait qu'elle modère son enthousiasme. Certes, il est disponible, comme elle a pu le constater, mais il n'est pas doué pour les affaires, le vient de faire faille avec sa compagnie d'ambulances («un petit différend avec l'administration fiscale, ensuite avec la banque»), ses finances ne sont pas au top. A moins qu'il vende la maison. Son ex est pour, elle qui le méprise, empêche leur fils

de rejoindre son père, et nous apprend, pour mieux l'enfoncer, que Barnett est alcoolique. Barnett avance que le fiston pourrait un jour avoir envie de travailler avec lui. On a pitié de tant d'aveuglement.

Verre. Le nouveau compagnon de l'ex, un professeur d'histoire, est soucieux de ménager Barnett. Il s'appelle Spencer, il connaît un peu trop bien l'intérieur des Trapp, sans doute vient-il fouiller. Mais le jour où il vient boire un verre, il n'y a aucune raison

«Tu dois savoir, Barnett, Steve, c'est six ans, dont un en quartier disciplinaire, ne te fais aucun souci pour Steve.»

d'entamer les hostilités. «Alors, je t'ai raccompagné avec le sourire dans la totale ignorance où je me trouvais à cet instant que cet homme que je considérais si peu, je t'apercevais de temps à autre dans ma vie d'après au gré d'événements plus tardifs, et qu'il ne me porterait ja-

mais chance.» Sally a eu l'occasion de parler avec l'ex, également avec Spencer, ce qui pourrait rendre Barnett parano à bon droit, et renforce l'impression de surveillance généralisée.

La proposition que fait Sally, et qu'il n'est pas nécessaire de dévoiler, implique la participation de Steve, l'autre voisin, dont Barnett se méfie. Sally en répond : «Tu dois savoir, Barnett, Steve, c'est six ans, dont un en quartier disciplinaire, ne te fais aucun souci pour Steve.» Ces médiocres pieds nickelés, avec leur entreprise douteuse, de celles que Ravey affectionne, suivent leur bonhomme de chemin. Miko est dans les parages, occupé à bricoler des mouches dans son atelier. On entend peu. Barnett ne le sous-estime pas pour autant. Il veille au grain. A un moment, il prend une feuille de papier «quadrillé», où il note le déroulé de leur programme de la manière la plus minutieuse et précise possible, sachant que «la plus petite négligence dans la construction de cette opération pourrait être fatale». L'autre et Barnett, même combat. Yves Ravey est obsédé par le travail bien fait, ne néglige aucun détail, veille à ce qu'aucun temps mort, dans la description des relations entre les personnages, ne détende la toile. Il s'agit d'individus parfaitement insignifiants, dont les propos et les gestes sont agencés et équilibrés de délicate manière, en un ballet incessant. ♦

YVES RAVEY QUE DU VENT
Minuit, 128 pp., 17 € (ebook : 11,99 €).

LIVRES/

POCHES

LÁSZLÓ KRASZNAHORKAI
LE BARON WENCKHEIM
EST DE RETOUR
 Traduit du hongrois
 par Joëlle Dufeuilly,
 Babel, 672 pp., 12,50 €.



«Il ne voulait pas s'approcher de la fenêtre, préférait la regarder à une distance respectable, comme si les quelques mètres qui les séparaient pouvaient le protéger, mais bien entendu, il regardait la fenêtre, plus exactement ne pouvait la quitter des yeux.»

«Dans le fleuve de la vie sauvage» Entretien avec la romancière catalane Eva Baltasar

Recueilli par **FRÉDÉRIQUE FANCHETTE**

Dans *Mammoth*, troisième roman de l'autrice catalane, une jeune femme veut sentir la vie à travers. Dit plus prosaïquement, elle veut tomber enceinte. Cette candidate à la maternité est lesbienne, comme les autres protagonistes d'Eva Baltasar, mais contrairement à Samsa dans *Boulder*, elle n'envisage pas la procréation médicalement assistée. *Mammoth* s'ouvre sur une fête, «une fête clandestine de fécondation». Dans sa colocation, tout le monde est au courant, mais pas forcément les invités. «Jour fertile numéro deux», minuit passé, la candidate à la maternité passe à l'offensive : «Il terminait un master et était maître-nageur. En l'apprenant, j'ai pensé à des spermatozoïdes aux larges épaules, à de magnifiques remonteurs de fleuves, et ça m'a donné confiance pour la suite». Mais le scénario ne se passe pas comme elle l'espérait. Vient la fuite dans un mas de montagne, la solitude, l'âpreté de relations campagnardes, l'apprentissage de la cohabitation avec les animaux, dont une cruelle confrontation avec des chats abandonnés. Eva Baltasar, 46 ans, qui est aussi poète, fait naître de dérivantes et merveilleuses associations de mots. Comme lors de cette rencontre d'une rousseuse galicienne : «On sort dans la nuit, dans le royaume des étoiles et des messes noires. Le pré devant l'auberge est un ours endormi. Tout semble nous renfler.»



AND OTHER STORIES

La maternité est au cœur des trois romans. Saviez-vous dès le début que ce serait une trilogie ?

J'ai commencé à écrire *Permafrost* (le premier livre de la trilogie) un peu par hasard. Jusque-là, je vivais tranquillement, j'écrivais et publiais de la poésie, mais à un moment de ma vie, j'ai été confrontée à des problèmes existentiels qui m'ont paru insurmontables et je suis allée voir une psychologue. À l'issue de la première séance de thérapie, elle m'a trouvée vraiment déstructurée et elle m'a recommandé un petit exercice : raconter ma vie en quatre pages. C'est le germe de *Permafrost*, qui, partant de paysages de ma propre vie, se développe dans la fiction. Ce n'est qu'après avoir terminé *Permafrost* que j'ai eu l'idée d'écrire une trilogie. J'avais été séduite par cette rencontre avec une femme à travers la littérature, un personnage de fiction qui était en même temps très réel à mes yeux, car mes héroïnes me tiennent compagnie tout au long de l'écriture de mes romans. L'exploration de la maternité, de certains de ses as-

pects les plus sombres ou les plus troublants, est l'un des fils qui relient les textes de la trilogie, mais c'est un sujet déjà présent dans ma poésie.

La sexualité tient ici une grande place. Dans votre poésie aussi ?

Dans ma poésie, la sexualité n'est pas traitée d'une façon aussi ouverte et constante que dans la trilogie. C'est plutôt l'érotisme de la relation au monde à travers le corps qui y prédomine.

Les trois femmes de la trilogie semblent assez proches de vous...

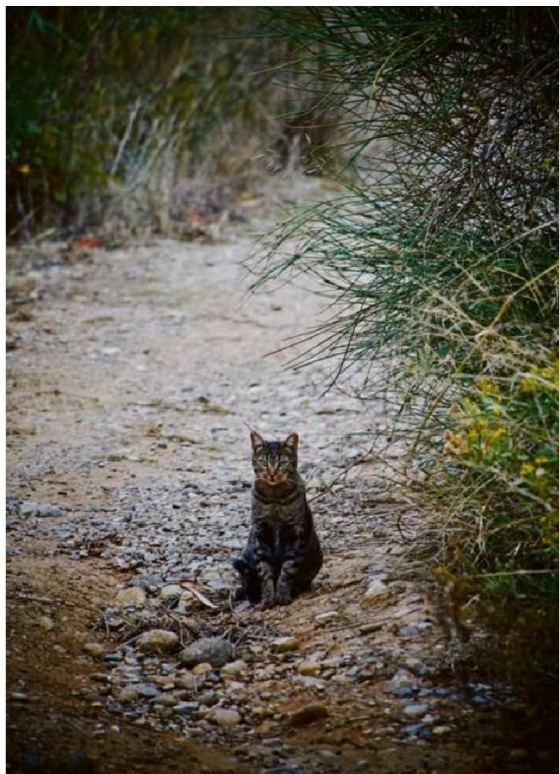
Pour moi, l'écriture est un bon moyen de plonger dans son inconscient, de visiter les parts sombres et troublantes, là où se trouvent non seulement ses propres monstres, mais aussi l'histoire familiale et les archétypes sociaux. Les trois protagonistes me prêtent leur voix pour raconter ce que je trouve en moi. Elles me permettent d'aller plus loin en toute sécurité. C'est un miracle que j'ai soutenu vécu en tant que lectrice et qui fait partie de la magie et du pouvoir de la littérature.

Vous n'êtes pas tendre avec les chats. Pourquoi ce massacre à l'aide d'un frigo et d'un tuyau de gaz ? Y a-t-il là une forme de radicalité ?

Il s'agit moins d'une forme de radicalisme de la part de l'autrice que d'une question de survie pour la protagoniste, qui applique une logique urbaine cruelle à la résolution d'un problème qui n'est pas né à la campagne mais qui est le produit d'une hypocrisie morale propre à la ville. Sa façon d'éliminer les chats est comparable, en termes de cruauté, à l'abandon de ces animaux en pleine nature par leurs maîtres citadins. Il est hypocrite et cruel de penser qu'un vieux chat habité au confort d'une maison pourra survivre seul à la campagne. Mais je ne crois pas non plus que la façon dont dort elle les tue constitue une initiation à la vie rurale. Je pense qu'elle entre dans le fleuve de la vie sauvage sans rites initiatiques et qu'elle a commencé à le faire bien avant de quitter la ville, au moment où elle prend conscience de son côté instinctif, animal, et où elle commence à agir en suivant cet instinct.

Quand on vous écoute lire en catalan vos textes, on mesure votre travail sur les sons...

Je me suis formée en tant qu'autrice pendant plus de quinze ans en écrivant de la poésie et je continue, dans mes récits, à travailler le langage poétiquement. Je remanie constamment



Dans *Mammoth*, les chats passent un sale moment. PHOTO A. CAMACHO COUTO GETTY

mon roman, à la recherche du rythme, de la musicalité, je forge des images pour dire en peu de mots ce que j'aurais pu exprimer en quelques paragraphes. C'est pourquoi, même si je ne pratique pas la prose poétique, je n'ai pas l'impression d'avoir abandonné la poésie lorsque j'écris des romans : la danse avec le langage est la même, les défis sont comparables, le plaisir identique.

Au dos de *Mammoth*, il est dit que vous avez quitté Barcelone pour vivre dans un village de montagne. Pourquoi ?

J'avais 26 ans, une fille de 2 ans, un emploi précaire à l'université et je vivais dans un appartement en colocation. Un jour, j'étais au parc avec ma fille et j'ai réalisé que je ne voulais pas de cette vie-là, ni pour elle ni pour moi, dans une ville pleine de gens et de bruit, avec un travail qui me semblait dépourvu de sens et qui nous permettait à peine de vivre. Alors, comme la protagoniste de *Mammoth*, j'ai tout plaqué et je suis partie. Je ne savais pas où j'allais mais je savais ce que je fuyais. Je me suis installée dans un mas isolé au milieu d'une zone rurale assez dépeuplée et j'y ai passé les trois meilleures années de ma vie, certes très dures, mais aussi très heureuses.

J'y ai exercé des emplois tout aussi précaires, mais qui avaient du sens parce qu'ils mettaient en jeu les mains, le faire, la survie à un niveau très physique, très essentiel. Il y avait le paysage, l'isolement, les animaux. C'était pour moi un lieu de paix.

Dans *Permafrost* vous écrivez : «Cette chose si littéraire de faire de sa vie un mensonge». Pourriez-vous développer cette idée ?

Quand tu es déconnecté de ton cœur, quand tu ne te connais pas, quand tu deviens incohérent, quand ce que tu ressens, ce que tu penses, ce que tu dis et ce que tu fais est en dissonance, tu peux commettre ce grand crime contre soi-même qui est de vivre une vie inauthentique, une vie de mensonges. Cela peut consister à vivre la vie de quelqu'un d'autre, à vivre par inertie, à être un mort-vivant, à subir la vie, etc. C'est, on peut dire, l'un des grands sujets de la littérature. ♦

Interview traduite du catalan par Annie Bats.

EVA BALTASAR MAMMOTH
 Traduit du catalan par Annie Bats, Verdier,
 128 pp., 19,50 € (ebook : 15,99 €).

HILA BLUM
COMMENT AIMER
SA FILLE

Traduit de l'hébreu par
Valérie Zenatti.
10-18, 336 pp., 8,60 €.



«On voit beaucoup cela dans les films. Une famille dans une voiture, le père au volant, la femme sublime, tellement décontractée, deux enfants vifs à l'arrière, tous bavardent. C'est la vie d'avant, quelque chose de mauvais est sur le point d'advenir.»

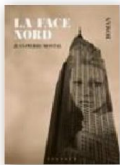
FABRICE GRENARD
LE CHOIX
DE LA RÉSISTANCE.
HISTOIRE D'HOMMES
ET DE FEMMES (1940-1944)
Alpha «Histoire»,
400 pp., 10 €.



«Mais les frères Le Gall ne sont pas les seuls à chercher un moyen de quitter la France. Des unités militaires en déroute se tassent sur les quais du port pour tenter d'échapper à l'avancée allemande. Une atmosphère de sauve-qui-peut règne à Audierno.»

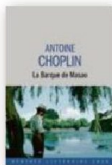
ROMANS

JEAN-PIERRE MONTAL
LA FACE NORD
Séguier, 154 pp., 19 €
(ebook : 12,99 €).



Il s'appelle Pierre, il a un poste important dans une boîte où il brasse des contrats. Elles s'appellent Florence, elle a enseigné l'histoire, est de mère française et de père anglais. Ils se rencontrent à la sortie d'Elle et lui de Leo McCarey, au Quartier latin, une fois puis deux. Quelle version préférent-ils ? La première, celle de 1939 avec Irene Dunne et Charles Boyer ? Ou celle de 1957, où «Cary Grant se penche pour embrasser la nuque de Deborah Kerr» ? Sauf que ce plan n'existe pas. Il l'a rêvé. Il va le vivre en embrassant la nuque de Florence, «cette nuque ne faisait pas son âge». Pierre a 48 ans, Florence 72. Et Pierre d'interroger un ami : «Tu trouves ça ridicule ? Un peu triste même ? - Je trouve surtout que tu cherches la difficulté. C'est déjà assez compliqué comme ça, et toi, tu choisis d'attaquer par la face nord.» Cette histoire d'amour, dont l'issue est de sa responsabilité, rappelle à Florence ce qu'elle a vécu en 1974, à 23 ans, en Autriche, éprise d'un intellectuel viennois né en 1911. Le roman ressemble au personnage de Pierre, fataliste, recherchant l'élégance. Le leitmotiv est une réplique du film : «C'est drôle, les choses qu'on préfère sont illégales, immorales ou font grossir.» **C.L.D.**

ANTOINE CHOPIN
LA BARQUE DE MASAO
Buchet-Chastel, 208 pp.,
19,50 € (ebook : 13,99 €).



douceur auquel les textes occidentaux ne nous ont pas habitués. Le moment est dénué d'éclats de voix, de reproches. Les sous-entendus sont délicats et bienveillants. Une chose grave pourtant a séparé Masao et Harumi. Ils sont intimidés et heureux de se revoir. La Barque de Masao est un pur et beau roman japonais écrit par un Français. Antoine Chopin raconte, dans une forme épurée, un drame familial. La mère a disparu, le père et la fille ont continué leur route séparément et fait de leur mieux. Le père est aussi charpentier. Il a construit plusieurs barques, dans le passé. Harumi est devenue une brillante architecte. Elle doit d'ailleurs bâtir un musée qui n'abritera qu'une seule œuvre : «Disons que c'est une drôle de chose. Très singulière, un peu bizarre, même. Et magnifique.» **V.B.-L.**

DÉBORAH COSTES
REPRENDRE CORPS
Globe, 176 pp., 17 €
(ebook : 12,99 €).



Lorsqu'elle allume sa webcam, les hommes la regardent. Sa chambre est au sous-sol de la maison familiale, son père connaît son activité, peut-être l'observe-t-il. Elle se penche vers eux, montre ses bas filés dans des «mouvements désordonnés». Elle ne sait «pas être féminine. Jouer la sensualité est un théâtre où [elle] a tout à apprendre» à 21 ans. Malade, précaire, sans diplôme, Deborah Costes devient camgirl puis escort, sa «puterie» est «débilement choisie». Et

pour cause : elle aménage ses horaires, sélectionne «plus ou moins» ses clients, travaille de chez elle. Mais ses revenus restent instables, elle gagne parfois 200 euros par heure, parfois rien. Seul son corps lui appartient, la nudité n'est pas honteuse. Elle dit qu'elle «ne pense pas à [ses] clients quand [elle] pense à [sa] sexualité, [elle] ne pense pas aux séances quand [elle] pense à [ses] fantasmes». Il y a seize ans Mathilde Bouvard photographiait les prostituées en Europe. Le travail artistique de ces deux femmes semble complémentaire car s'extrait «de ce secret-tabou, ça signifie en parler et en parler encore. Et puis l'écriture». Premier roman. **C.G.-D.**

ESSAIS
LAURENCE GUELLEC
LE DIABLE DE LA
RÉCLAME. LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
AU RISQUE DE LA
PUBLICITÉ
Droz, 576 pp., 58 €.



L'autrice ouvre le dossier de la publicité au XIX^e siècle qu'on baptise alors réclame, annonce, voire puff, terme introduit en France par Stendhal qui serait quelque peu notre buzz mais porte à une dimension hégémonique. Le capitalisme et les premières agences font vivre la presse depuis qu'Émile de Girardin a fait entrer le siècle dans la «civilisation du journal» en couplant publicité et roman-feuilleton. De sorte que le journal, touchant de plus en plus un public de masse, prend la place du livre. Les médias transforment ainsi la littérature de la même manière que la civilisation numérique dérégule la nôtre. Otages de ce système, les écrivains «font» quotidiennement le journal, obligés pour survivre de passer un pacte faustien. De la *Peau de chagrin* de Balzac aux *Gestes et*

opinions du docteur Faustroll d'Alfred Jarry, Laurence Guellec explore en compagnie de Méphistophélès les multiples facettes d'une littérature en reconfiguration, aussi bien les effets délétères du système que l'émergence d'écritures nouvelles. **J.-D.W.**

LAURENCE HANSEN-LOVE
L'IDÉE ÉCOLOGIQUE
ET LA PHILOSOPHIE.
ALA RECHERCHE
D'UN MONDE COMMUN
Ecosociété, 140 pp., 15 €
(ebook : 15 €).

Il est usuel de penser que, jadis, on ne se souciait guère du respect de la nature, et que même des philosophes en ont fait fi, n'y voyant qu'une ressource pour l'homme, dont il fallait – on cite toujours Descartes à ce propos ! – se rendre «maître

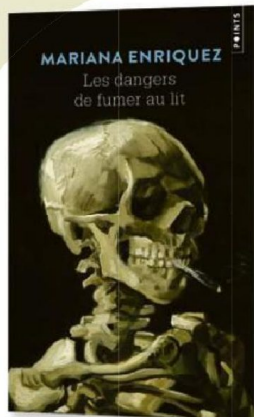


et possesseur». Un périple à travers les siècles et les pensées, tel celui auquel invite Laurence Hansen-Love – professeur de philosophie, à qui l'on doit par exemple *La violence. Faut-il désespérer de l'humanité* (2020) et qui vient de coder avec Laurence Devillairs *Ce que la philosophie doit aux femmes* (Robert Laffont) – ne confirme guère cette opinion, proche du préjugé. Bien des «sagesses antiques» et des philosophes (de Pythagore à Aristote, Epicure, Spinoza,

Rousseau, Thoreau...) peuvent être dites «écologiques», ayant considéré la nature «avec affection, considération et bienveillance». De même, on ne peut guère penser l'écologie contemporaine sans rappeler les œuvres de Hans Jonas ou Gunther Anders, Miriam Simos ou Françoise d'Eaubonne, André Gorz, Jacques Ellul, Arne Naess... Le voyage ici n'est pas qu'«historique» : c'est le présent et le futur qui préoccupent l'autrice, laquelle promeut la prudence au rang de vertu essentielle, capable de redonner à la philosophie – et à chacun(e) – la capacité de s'opposer à toute hybridité, à l'«immodération de certains systèmes totalisants», aux excès et paradoxes en tous genres que les philosophes eux-mêmes «ont soutenus sans sourciller», et peut-être soutiennent encore. **R.M.**

“C'EST FOU, C'EST NOIR, C'EST SUBLIME.”

Adeline Dieudonné



Nouveauté

Par l'autrice de
Notre part de nuit.



“Radicalement moderne.”

Libération

À découvrir aussi : La Petite Sœur, aux Éditions du sous-sol.

POINTS

LIVRES/

POCHES

ALEXANDRE DUMAS
PARIS DANS LES JOURS
D'INSURRECTION
Préface de Stéphane
Zékian, Rivages «Petite
Bibliothèque»,
144 pp., 8,50 €.



«Qui tira ce coup de fusil ? C'est ce qu'il fut impossible de constater, c'est ce que nous ignorons nous-mêmes. - c'est la question éternelle que refait l'histoire, sans que la vérité y réponde jamais : c'est l'énigme du 10 août, c'est l'énigme du 5 juin, l'énigme du 24 février.»

LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

Elizabeth O'Connor, marées amères

Par CAMILLE FROMENT Lycéenne

«J'ai longtemps regardé cette terre / En cherchant à comprendre / Quelle était ma place», écrit le poète R.S. Thomas. Cet exergue n'aurait pas pu être mieux trouvé, en effet Elizabeth O'Connor signe un premier roman contemplatif, presque poétique. Elle décrit une île balayée par les vents et aux côtes rongées par les marées violentes au large de l'Angleterre. Sur ce bout de terre isolée où les habitants vivent de la pêche et parlent gallois - langue de cœur de R.S. Thomas - vit une jeune femme, Manod, âgée de 18 ans en 1938. Elle habite avec sa sœur cadette Llinois qui refuse de pratiquer son anglais et son père, un pêcheur de homards peu bavard. Il a cette étrange tendance à confondre le prénom de sa première fille avec celui de son chien. Un matin d'octobre, un bateau accoste avec à son bord deux ethnologues, Edward et Joan. Ils veulent étudier les lieux et les mœurs en vue de la publication d'un livre. L'homme promet à Manod de la faire chanteuse ; la femme l'engage comme traductrice pour leur projet. Manod n'a jamais quitté l'île mais en vient à envisager de partir en Angleterre avec eux. «Lorsque je marche seule, j'aime rêverasser que je travaille sur le continent comme couturière pour des gens riches ou que je suis nonne quelque part en Europe, dans une grande tour blanche donnant sur une place. Je récite dans ma tête des versets de la Bible avec l'accent anglais en formant les mots avec ma langue.» Là-bas, elle s'imaginerait différents destins : elle se rêve institutrice. Plongée dans des réflexions permanentes sur son avenir, elle se rappelle à la réalité en regardant sa sœur grandir et son père vieillir - tout en endossant le rôle de sa mère décédée il y a une dizaine d'années. Elizabeth O'Connor retranscrit dans une langue simple la vie sur l'île et les sentiments de Manod, dominée par l'ennui et l'envie. L'un est lié à l'autre car autour de la figure de la protagoniste se dessinent des réflexions sur la place de la femme, la transmission entre les générations et le rapport à l'inconnu. Elizabeth O'Connor glisse des extraits d'entretiens effectués par les ethnologues et des marqueurs temporels comme un journal intime. A la fois mélancolique et optimiste, l'ouvrage est agréable à lire et m'a introduite à la culture galloise. ➤

ELIZABETH O'CONNOR SUR L'ÎLE

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Claire Desserey.
JC Lattes, 272 pp., 21,90 € (ebook : 15,99 €).



PATRICE TEBBAZ DIVERGENCE

Relais de mots

Ce samedi, veille de la clôture des Jeux paralympiques, se tient dès 14 heures le Marathon poétique pour transmettre la flamme à Los Angeles, ville organisatrice des JO en 2028. A cette occasion, huit poètes venus des États-Unis y performent, comme Steve Connell, Chinaka Hodge... Place du Châtelet, à 17 h 30, lectures de Charles Pennequin, Rim Battaï, Lola Malique... Même lieu, à 23 h 30, rencontre avec Diaty Diallo, Edward Mabrey et Alain Mabankou. theatredelevalle-paris.com

Prix de saison

Mia Couto (traduit chez Métailié) est lauréat du prix FIL de littérature en langues romanes pour l'ensemble de son œuvre. Le prix première plume va à Alice Develuy pour *Tombée du ciel* (l'Iconoclaste) et le prix du *Monde* à Maryline Desbiolles pour *l'Agrafe* (Sabine Wespieser). Le prix Rosny, mention roman, revient à Claire Garand pour *Paidéia* (la Volte) et à Nicolas de Torsiac pour sa nouvelle «Le Fils du fossoyeur» (revue *Galaxies*).

VENTES

Classement datalib des meilleures ventes de livres (semaine du 10 août au 5 septembre)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1	(1) Jacaranda	Gaël Faye	Grasset	14/08/2024	100
2	(3) Houris	Kamel Daoud	Gallimard	15/08/2024	70
3	(4) Jour de resacc	Maylis de Kerangal	Verticales	15/08/2024	64
4	(2) L'impossible Retour	Amélie Nothomb	Albin Michel	21/08/2024	57
5	(33) Les Guerriers de l'hiver	Olivier Norek	Michel Lafon	29/08/2024	50
6	(16) Mesopotamia	Olivier Guez	Grasset	14/08/2024	45
7	(8) Frapper l'épopée	Alice Zeniter	Flammarion	14/08/2024	33
8	(5) Le Barman du Ritz	Philippe Collin	Albin Michel	24/04/2024	32
9	(10) Nord Sentinelle	Jérôme Ferrari	Actes Sud	21/08/2024	28
10	(7) Tenir debout	Mélissa Da Costa	Albin Michel	14/08/2024	25

«Un vent d'héroïsme souffle sur la rentrée.» C'est ce qu'on peut lire sur les affiches du nouveau roman d'Olivier Norek, ancien policier reconverti en auteur à succès, en cliquant cette semaine et par ailleurs nommé dans la première sélection du Goncourt tombée mardi. Y figurent aussi Gaël Faye, Kamel Daoud et Maylis de Kerangal. Olivier Guez, Alice Zeniter et Jérôme Ferrari n'y sont pas, mais ils rebondiront peut-être sur d'autres listes. Jean-Michel Blanquer, c'est moins sûr. On ne le voit pas dans le tableau,

mais l'ex-ministre est quatorzième avec la *Citadelle*, où l'on apprend notamment qu'il a rencontré pour la première fois Emmanuel Macron, alors candidat à l'élection de 2017, au restaurant «Le Thé-Me» dans le XV^e. «J'étais bien averti sur sa capacité de séduction. D'emblée, il capte le regard et donne le sentiment d'une interlocution unique, exclusive, privilégiée. [...] Du fer chaud, un «en même temps» de glace et de feu.» Après ça se gâte, il y a des «coups tordus». On dirait presque du Mélissa Da Costa, qui siège dixième. **T.S.I.**

Source : Datalib et l'Adèle, d'après un panel de 341 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 91 508 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras, les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : Les ventes de Houzia représenteraient 70% de celles de Jacaranda.

Rendez-vous

Ce samedi à 17 heures, Carole Martinez signe *Dors ton sommeil de brute* (Gallimard) au Divan (203 rue de la Convention, 75015). Mardi à 18 heures, à Toulouse, Gaël Faye parle de *Jacaranda* (Grasset) à Ombres blanches (50 rue Gambetta). Mercredi à 18 heures, Emmanuelle Lambert (*Aucun respect*, Stock) est à la librairie des Abbesses (30 rue Yvonne-Le-Tac, 75018) et à 19 h 30, Maylis de Kerangal (*Jour de resacc*, Verticales) à la Maison de la poésie.

SUR LIBÉRATION.FR

La semaine littéraire Lundi, côté poésie, une biographie d'Anna Akhmatova par Geneviève Brisac, Anna Akhmatova, portrait (Seghers/France Culture). Mardi, dans l'Automate de Nuremberg, Thomas Day imagine un monde où Napoléon a gagné contre la Russie (le Béal). Mercredi, pour les plus jeunes, une aventure trépidante dans la Souris sorcière de Rudy Spiesert (l'Ecole des loisirs). Jeudi polar : la Proie et la Meute de Simon François (éditions du Masque).

COMMENT ÇA S'ÉCRIT

Maïa Hruska, l'équation Kafka

Par MATHIEU LINDON

Dix versions de Kafka est un essai sur Kafka via ses premiers traducteurs où la personnalité de l'auteur a grand droit de cité – et de citer, car les références cultivées ponctuent le texte sans être pesantes –, la traduction en tant que telle étant également un sujet du livre. Ces traducteurs sont des êtres aussi prestigieux et divers que l'Argentin Jorge Luis Borges (qui « consacra à Franz Kafka plus de dix-huit traductions et pas moins d'une cinquantaine de préfaces, prologues, articles et conférences » et à qui autout du « labyrinthe » que Kafka en souffrit), le Roumain Paul Celan (qui écrivit « Ce n'est que dans la langue maternelle qu'on peut dire la vérité. Dans une langue étrangère, le poète ment... » et traduisit Kafka « au retour des camps »), Primo Levi (qui ne fut en fait que le troisième traducteur en Italie et déclara « Mes défenses se sont écroulées en la traduisant » et se suicida en 1987, « comme si la traduction avait abattu les cloisons que Levi avait érigées entre Turin et Auschwitz »), le Polonais Bruno Schulz (dont l'œuvre, comme celle de Kafka, devint post-mortem un problème juridique quant au pays auquel elle appartenait), le Français Alexandre Vialatte (qui écrivit, vu ce que devinrent les commentaires sur Kafka : « On me l'a changé. Je croyais lancer un des princes de l'humour. Je retrouve un roi des ténèbres »), Milena Jelenksá (du fait des Lettres à Milena, « on n'en retiendra longtemps que le prénom, qui signifie en tchèque « amante », ou « aimée »), Eugene Jolas (le directeur de la revue Transitions, apôtre de la « transition Est-Ouest », alors que le chef de la rubrique littéraire du New York Times allait écrire du Procès en 1937 : « Ce que ce roman peut bien vouloir dire, je n'en ai pas la moindre idée. Ça me dépasse »). Sans compter les chapitres consacrés aux aventures des traductions en hébreu, en yiddish et en russe. Grasset présente ainsi l'auteur : « Née en 1991 au sein d'une famille franco-tchèque, Maïa Hruska a grandi en Allemagne et vit au

jour d'hui à Londres. » Sans surprise, les questions linguistiques l'intéressent et on ne s'opie rien en dévoilant des extraits de son épilogue. « Ma grand-mère s'appelait Ludmilla Kafka. Je n'ai jamais pu déterminer si son nom de jeune fille n'était ou non qu'une homonymie fortuite. » Elle fait part aussi de son expérience du « pokoi », notion définie ainsi qui traverse son livre : « Le pokoi est une topographie autant qu'une utopie. Dej mi pokoj : en tchèque, ordonner à quelqu'un de me laisser tranquille, équivalait à lui réclamer une piaule, un espace rien qu'à soi. Littérairement, le pokoi pourrait se définir comme la cellule élémentaire du soi. » Et, quand il a fallu abandonner la maison des grands-parents morts : « « Commence par jeter ce qui n'a pas d'âme », me conseilla ma grand-tante. Plus facile à dire qu'à faire. Le chagrin, le deuil tout particulièrement, rend animiste : le moindre bibelot se charge d'une densité existentielle. » Le livre raconte comme une densité littéraire particulière s'est abattue sur des écrivains particuliers.

Maïa Hruska à cette remarque au sujet de la censure soviétique : « N'aurait-il pas été plus simple pour les autorités de déclarer Kafka marxiste ? [...] Ses intrigues pouvaient bien se dérouler sur la Lune : Kafka ne fournissait aucun indice géographique. » Elle cite la fin du roman inachevé Amerika : « Ils restaient donc assis, pressés l'un contre l'autre, heureux tous deux au fond de se trouver dans ce train. Car ils n'avaient encore jamais voyagé aussi insoucamment en Amérique. » Et ce commentaire original : « On dirait du Kerouac. » « Fallait-il que Eichmann fût traduit en justice pour que Kafka puisse être traduit [en hébreu, ndr] à son tour ? » Réponse : « Cette formulation est provocante et sûrement bancal, mais la chronologie autorise à le croire. » A propos de la Colonie pénitentiaire et d'un dessin de Kafka où un homme est attaché bras et jambes écartés, formant la lettre X. Si on coupe X en deux, « chaque partie forme la lettre K ». Chaque traducteur de Kafka voit l'écrivain à sa façon, comme c'est sans doute toujours le cas. Si ce n'est que Maïa Hruska en appelle aux Exercices de style de Raymond Queneau et à « la sculpture rotative de l'artiste David Cerny, à Prague. « Découpé en lamelles horizontales superposées les unes aux autres, le visage de Kafka reste fixe, tandis que ces lamelles ne cessent de tourner à des vitesses différentes, jamais dans le même sens, mais toujours autour d'un seul et même axe. L'alignement parfait est ainsi rendu structurellement impossible. » Impossible comme Kafka ? Ou possible comme Kafka ?

MAÏA HRUSKA
DIX VERSIONS DE KAFKA
Grasset, 240 pp., 21,50 € (ebook : 14,99 €).

Gallimard absorbe Bourgois

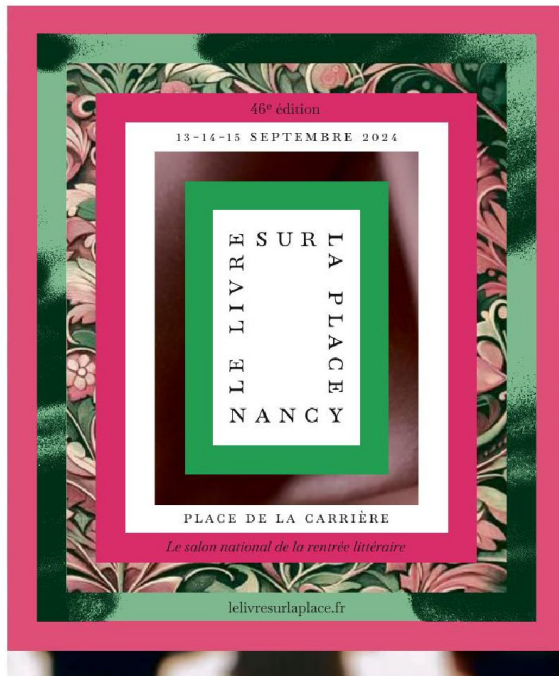
La maison Christian Bourgois, avec les éditions Globe acquises en 2021, rejoint l'escarcelle de Madrigall, maison-mère de Gallimard, numéro 4 de l'édition française. Depuis le printemps, on attendait l'issue de cette mise en vente, plus rapide à boucler que celle du groupe Humensis (sur le marché depuis février). La maison créée en 1966 par Christian Bourgois, indépendante à partir de 1992 et rachetée en 2019 par la société Premier Investissement d'Olivier

Mitterrand, sera présidée par Antoine Gallimard, qui continue d'étendre son groupe familial. Rien n'a filtré sur le montant de la transaction, seulement que le chiffre d'affaires de Bourgois aurait plus que doublé en cinq ans. Disparu en 2007, Christian Bourgois publiait surtout de la littérature étrangère, entre autres J.R.R. Tolkien (qui reste un vrai filon), la Beat Generation, Pessoa, Jim Harrison, Toni Morrison et Jon Fosse, le Nobel de littérature 2023.

Riad Sattouf, série à suivre

En 2022, Riad Sattouf terminait l'Arabe du futur, sa série autobiographique, écoulée à 3,5 millions d'exemplaires. Il revient avec un prolongement : Moi, Fadi, le frère volé (le 8 octobre aux éditions Les Livres du futur). Le bédaste raconte l'enfance de son petit frère entre la Bretagne de sa mère et la Syrie de son

père. Dans le quatrième tome de l'Arabe du futur, le père enlevait son cadet pour l'emmener en Syrie, dans le sixième (1994-2011), les deux garçons se retrouvaient. En 2011, Riad Sattouf a réalisé des entretiens avec son frère, matière première pour Moi, Fadi, le frère volé qui « donne enfin la parole à Fadi ».



« N'aurait-il pas été plus simple pour les autorités de déclarer Kafka marxiste ? [...] Ses intrigues pouvaient bien se dérouler sur la Lune : Kafka ne fournissait aucun indice géographique. »

Le croissant n'a beurre de rien

Géant ou miniature, mélangé à de la pâte à cookies ou remplaçant le bun des burgers, l'emblème de la viennoiserie française est ces derniers temps revisité à toutes les sauces, dans des mutations célébrées sur les réseaux sociaux.

Par
KIM HULLOT-GUIOT
Photo **AMÉLIE LOMBARD**

Passer devant une boutique à l'heure où des croissants cuisent – cela chatouille divinement les narines – est sans doute l'une des expériences les plus communes aux Français. Avec son feuilletage croustillant, son goût de beurre et son intérieur moelleux, il a la saveur du réconfort. Le croissant est ancré dans notre quotidien. Dans le pays, on en consomme 25 en moyenne par personne et par an (soit 1,8 milliard écoulés en boulangeries et terminaux de cuisson en 2021). Or, ce classique par excellence de la viennoiserie est ces derniers temps l'objet d'une drôle d'évolution. De Paris à Lyon en passant par Amiens. Un genre de querelle des anciens contre les modernes, des traditionalistes contre les innovateurs, le tout sur fond de sauce internationaliste, d'Instagram, TikTok et Zendaya. Car, depuis le Covid, on a vu débarquer sur le marché tout un tas de versions mutantes du croissant : le croger, contraction de croissant et de burger, le crookie, où de la pâte à cookies est insérée dans le croissant, le New York Roll à la forme arrondie que l'on peut manger sucré ou salé, et que l'on trouve désormais dans des boulangeries un peu partout dans le pays, le croissant XXL ou au contraire la version miniature à consommer comme un bol de céréales du petit-déjeuner (proposé avec du lait et des fruits par la brasserie Merci Charles, dans le XVII^e arrondissement de la capitale). Ou encore le «gelato croissant», garni de crème glacée italienne.

Les Français, jamais avares d'un certain snobisme lorsqu'il s'agit de gastronomie, sont plutôt à cheval sur les traditions : il n'y a qu'à les voir faire

la moue quand, à l'étranger, le croissant est mou et farci de crème pâtissière ou de pâte à la pistache ou au chocolat, comme en Italie où on le nomme «cornetto». Or, un croissant, habituellement, cela se mange seul, parfois fourré avec un appareil de type frangipane et des amandes effilées, ou orné d'un peu de confiture. Quand il est rassis, on peut l'habiller de béchamel, de fromage et de jambon avant de le passer rapidement au four pour un repas express et antigaspi. Voilà à quoi s'en tiennent les classicistes. Mais, portés par les influenceurs food et des posts de stars américaines sur les réseaux sociaux, les croissants mutants ont de plus en plus le vent en poupe dans l'Hexagone.

«Enorme déferlement»

L'un des premiers à avoir osé faire évoluer le croissant est le chef et pâtissier Philippe Conticini. Un bon croissant, pour lui, commence par le choix des ingrédients : «Il faut un beurre extrêmement qualitatif, chacun prend le beurre qu'il veut mais nous on a un AOP à 84 % de matière grasse. Il faut aussi une technique parfaite dans le tourage, une pâte pas trop humide, bien ferme, afin que le beurre ne sorte pas pour ne pas abîmer le feuilletage tout en étant moelleux à l'intérieur. Il ne faut pas non plus trop le travailler : on fait trois tours simple et basta, ça donne un super feuilletage.»

Il y a quatre ans, Philippe Conticini s'est amusé à en réaliser un en version XXL : une fois cuit, il pèse un kilo (contre 50g en moyenne pour un croissant classique), et peut facilement se partager avec quatre à huit personnes. Pour confectionner ce croissant géant, la patience est une alliée : il faut compter six heures de pousse et deux à trois heures de cuisson, soit le double d'un croissant classique. «Je veux énormément de

gourmandise et de générosité, raconte-t-il. Avec mon associé, on discutait de notre gamme de viennoiserie et l'idée nous est venue d'en faire de grande taille, qui serait un produit de partage. On l'a lancé à Londres et ça a cartonné, on en vend des quantités industrielles. Après le confinement, on l'a lancé à Paris. Ça n'a pas pris tout de suite, mais après que Zendaya et Selena Gomez sont venues en acheter et ont posté des photos sur Internet, ça a été un énorme déferlement.»

Depuis ce coup de pouce publicitaire inattendu, son croissant XXL, vendu 32 euros pièce, s'écoule comme des petits pains, et de nombreuses autres enseignes lui ont emboîté le pas : aux Galeries Lafayette, le corner Chez Meunier en propose par exemple à une douzaine d'euros. Dans le quartier du Louvre, un restaurant, le Wonderland Brunchy, le propose quant à lui garni d'œufs, de fruits... Et, parce qu'il faut bien se distinguer sur les réseaux sociaux, promet à ceux qui parviendraient à le manger en moins de cinq minutes de ne pas le payer. On est loin de l'état d'esprit français sur les repas, où le plaisir gustatif passe aussi par le fait de prendre son temps.

S'il a fallu un peu plus de temps aux Français pour se faire au croissant XXL, ce serait, selon Philippe Conticini, parce que «les Anglais sont amateurs de nouveauté». Lorsque le glacier Badiani s'est mis à proposer il y a quelques mois, dans sa boutique du Carrousel du Louvre, des «gelato croissant», soit un croissant garni de glace, de pâte à la pistache et d'éclats de pistache (7,5 euros), Niccolò Pomposi l'a constaté : ce sont surtout les touristes qui se sont pris au jeu. «Chez Badiani, nous essayons beaucoup de choses, comme la glace cacao pepe, carbonara ou arrabbiata. En réfléchissant à de nouvelles recettes, nous avons pensé au fait qu'en Sicile, il y a un petit-déjeuner typique

●●●



FOOD



CETTE SEMAINE DANS LA NEWSLETTER «TU MITONNES»

LE GOÛTER

A découvrir : des jam pennies comme à Buckingham Palace, des churros au kiwi, une astuce pour bien démouler ses gâteaux...
Notre newsletter est envoyée chaque vendredi aux abonnés de Libération

●●● qui consiste en une brioche garnie de glace. Nous l'avons adapté avec le croissant.» D'abord lancé à Londres, là aussi, puis en Espagne, le «gelato croissant» a débarqué cet été à Paris. «Nous savions que nous prenions un risque et que les consommateurs parisiens n'allaient pas forcément aimer, sourit-il. On respecte cela et on ne veut pas mettre les gens mal à l'aise, qu'ils prennent cela comme un scandale culturel. Mais Paris est une ville multiculturelle, où plein de nationalités différentes se côtoient. Chez les plus traditionnels, cette proposition ne convient pas, mais ça marche quand même bien grâce à la diversité des gens. Ceux qui ne sont pas français d'origine ont plus tendance à accepter d'essayer de nouvelles choses. Cela dit, c'est le même schéma en Espagne, où le produit marche bien, surtout dans les boutiques proches des lieux touristiques.»

Le croissant, au goût joliment beurré et pas trop sucré, est produit par l'enseigne Bo&Mie ; Badiani se charge de la glace et du montage. Le résultat est appétissant, joli et bon, même si utiliser un croissant comme véhicule pour de la crème glacée peut déstabiliser, car la viennoiserie est plus molle qu'un cornet gauffré ou qu'une tranche de pain perdu. Il est en tout cas ultraphotogénique – et a donc un gros potentiel de virilité sur Internet.

«Tester plein de choses»

C'est aussi aux réseaux sociaux que le crookie doit son succès. Ce croissant fourré à la pâte de cookie a été inventé par Stéphane Louvard (boulangerie Louvard, dans le IX^e arrondissement), dix ans après que le chef français Dominique Ansel, peu connu du grand public dans l'Hexagone mais dont les boulangeries françaises cartonnent aux États-Unis, a lancé le «cronut», un croissant frit comme un donut. Après que son crookie est devenu viral via TikTok en 2023 à la faveur de publications vidéos d'influenceurs food, comme le Guide ultime (1,2 million de followers sur Instagram, tout de même), des files d'attente maousses se sont mises à se former devant sa boutique et Stéphane Louvard en vend aujourd'hui jusqu'à plusieurs milliers par jour. Lors des JO, la star de la gym américaine Simone Biles s'était d'ailleurs montrée curieuse de le goûter. Le site de Picard en propose même une recette dans ses fiches cuisine, signe que le géant du surgelé a bien capté la tendance.

L'impact des réseaux sociaux sur les ventes de son croger, soit un burger dont le bun est remplacé par deux cerceaux de croissants (spécialement créé par la boulangerie d'à côté), Aurélien Pasquier, à la tête d'Aupa Ca-

minito (XIII^e arrondissement de Paris), l'a également constaté. En reprenant il y a dix ans ce petit restaurant de quartier près de la Bibliothèque nationale de France, dans un secteur encore peu dynamique, Aurélien Pasquier ne s'attendait pas à ce que débarquent dans son établissement quelques années plus tard des «foodistas» venus spécialement goûter à son croger. «Avec mon ancien chef, Jérémie Chauvigné, on est des fans de streetfood. On a mis à la carte un hamburger, d'abord assez classique. On a ensuite développé le burger au porc effiloché, qui a super bien marché... Puis un bœuf bourguignon effiloché. Jusqu'ici, on le faisait avec un bun classique mais ensuite, le Covid est arrivé, raconte-t-il. On s'est mis sur les plateformes de livraison, mais on ne bossait pas autant que d'habitude. On avait le temps de tester plein de choses, c'était une soupape pour nous de pouvoir faire des essais. On a essayé un burger avec un pain muffin, puis j'ai imaginé une combinaison croissant et burger. On a essayé et ça a super bien marché». Pour éviter d'écœurer les clients, la recette du croissant a été retravaillée avec moins de beurre, afin de ne pas ajouter au gras du feuilletage celui de la viande. Côté garniture, le croger répète les codes du burger (mayonnaise maison, fromage fondu, «pain» rond...) mais tape dans les codes de la gastronomie traditionnelle : effilochés de porc et de bœuf bourguignon, donc, mais aussi de poulet basquaise, rougail saucisse ou bœuf cuit dans une sauce tomate façon polpette.

Si au départ, les travailleurs des bureaux du coin ou les habitants du quartier en étant les principaux consommateurs, après que des influenceurs italiens sont venus dîner et ont recommandé l'adresse, puis que des influenceurs français (le Guide ultime, là aussi, ou Alexis du Paris d'Alexis) l'ont mis en lumière sur leurs comptes Instagram, les ventes ont décollé : jusqu'à 150 par jour, notamment via les plateformes de livraison, pour un restaurant qui ne fait pas plus de 40 couverts et qui est

assez excentré. Au bout d'un an, le croger étant devenu un best-seller, les autres types de pain (bun classique ou muffin) ont été abandonnés. En entrée ou pour le brunch, le croissant devient aussi un remplaçant pour le pain dans le toast à l'avocat proposé à la carte. Et comme la pâte à croissant tient mal dans le temps, pour gérer les stocks, le restaurateur fait des croûtons de croissant pour agrémenter les salades et du croissant perdu en dessert.

«Puristes du croissant»

Pourtant, l'affaire n'était pas gagnée : «Aujourd'hui, que ce soit les touristes ou les Parisiens, les gens sont plus ouverts à tester de nouvelles choses, et ce sont aussi les réseaux sociaux qui produisent ça. Quand tu vois ce qui se fait à New York, à Londres, etc. Ça ouvre les perspectives. Mais au début, on a eu les puristes du burger qui critiquaient le fait d'utiliser du croissant, et les puristes du croissant qui ne comprenaient pas qu'on l'utilise pour un burger», se marre-t-il. Pas étonnant, quand on se rappelle qu'en 2020, aux États-Unis, Burger King s'était attiré les foudres des internautes français en proposant dans ses restaurants américains un burger à base de croissant.

S'il envisage d'ouvrir un deuxième établissement dans un quartier plus central, porté par le succès de son croger, Aurélien Pasquier ne veut pour autant pas que le phénomène prenne le pas sur le plaisir : «Ça nous a apporté une nouvelle clientèle, les gens viennent parfois de loin le week-end pour le goûter. C'est appréciable, mais après, je n'ai pas non plus envie qu'on devienne un restaurant Instagram. On reste un bistro parisien convivial, on est là pour échanger avec les gens, pas pour avoir des files d'attente devant le resto.»

Philippe Conticini, plusieurs boutiques à Boulogne-Billancourt et à Paris.

Badiani, Carrousel du Louvre, 99 rue de Rivoli, 75001 Paris.

Maison Louvard, 11 rue de Châteaudun, 75009 Paris.

Aupa Caminito, 48-50 rue du Dessous des Berges, 75013 Paris.



RADAR

Lookbook

Au collège, la rentrée de la classe

Puisque la tenue du premier jour d'école entraîne parfois des jours de réflexion, «Libé» s'est offert une promenade vestimentaire pour demander à des collégiennes et collégiens s'ils prenaient leur style au sérieux.

Par
MARIE OTTAVI
Photos **AVA DU PARC**

En sillonnant le XIII^e arrondissement de Paris à la recherche des looks des collégiens, nous ne nous attendions pas tout à fait à (re)découvrir qu'entre les motifs mignons de l'école élémentaire et les allures plus affirmées du lycée se dressait le no look sans chichi des années collège. L'impression générale le dit bien : quand vient le temps de l'adolescence et les prémisses de la puberté, on ne cherche vraisemblablement pas à sortir du lot. Le collège reste ce temps plus ou moins merveilleux de l'orthodontie et de l'uniformisation du goût. Tout dépend évidemment des quartiers, des revenus, du temps aussi. Mais où qu'on traîne, il ne semble pas vraiment envisageable de faire sa rentrée sans une paire de Nike, un jean large, et des marques comme des valeurs sûres qui ne vous trahissent jamais, à commencer par Eastpak en guise de sacs à dos, Levi's côté denim. The North Face pour le blouson qui va bien. Si les 11-15 ans scolarisés au collège ne sont généralement pas complètement autonomes quand

vient l'heure de s'acheter des sapes, la plupart se dirigent tout naturellement vers les enseignes qui proposent un choix maximal pour un prix dérisoire, la fast fashion donc, de Zara et H&M à Shein et Temu.

Cette fois, *Libération* a choisi de sillonner l'arrondissement du sud de Paris un petit matin pluvieux, ce qui n'a pas aidé à voir un arc-en-ciel chromatique s'imposer sur le bitume. Si la Pantone Color Institute a choisi le Peach Fuzz («duvet de pêche») comme couleur «boring» de l'année 2024, après le magenta «dingo» de 2023, qu'on se rassure, c'est bien le noir, le blanc et le jean qui dominent le vestiaire des jeunes gens rencontrés à l'heure de la sortie des cours. *Libération* est par ailleurs en mesure de confirmer une autre tendance de fond : la jupe n'a plus vraiment le vent en poupe dans les cours de collège. Si elle revient en force au lycée plus courte que jamais au printemps revenu, on a croisé tout juste deux jeunes filles en robe, dont une portée sur un leggings. Heureusement, nous diriez-vous, il reste le crop top. ➤



**MAYA, 12 ANS
EN CINQUIÈME**

Elle se promène au centre commercial habillée d'un tee-shirt chat surmonté d'un grand «New York» à la typo collège américain (Collegiate Fonts pour être précis) qui fait toujours son effet, porté avec un jean très large, avec un long parapluie. «C'est ma belle-mère qui me l'a achetée», dit-elle tranquillement. Maya porte des Nike «pas neu-

ves» rose, beige, blanche et grise, et un tote bag car elle n'a pas cours et s'apprête à aller voir une épreuve de basket fauteuil au Stade de France dans le cadre des Jeux paralympiques, place offerte par son collège, ce qui aide à se remettre en selle. Dès demain, pour aller en classe, elle arborera son sac à dos Eastpak bleu foncé

avec des fleurs, et sait très bien que la marque fête ses 40 ans cette année. «J'avais préparé mes affaires pour la rentrée hier soir, ça m'a pris quinze minutes, mais d'habitude je vais beaucoup plus vite. Mon style, c'est dessous dessus, d'après mon père. Ça veut dire que des fois je m'habille bien, des fois non !» C'est dit.

YAMINA, 14 ANS EN TROISIÈME

Grand sourire et yeux qui pétillent, maillot de football américain, bermuda en jean et Adidas Campus aux pieds, Yamina adore la mode, au point de vouloir devenir «designer». Elle est la seule parmi tous les jeunes rencontrés pour ce reportage à parler de marques de luxe. Elle regarde ce qu'il se passe dans les défilés, via les réseaux sociaux. «ou les stars invitées au Met Gala, pour les robes de soirée et parce que ça brille». Elle aime «Givenchy, Hermès, Chanel», et «adore

les bijoux, surtout ceux de Cartier» qu'elle ne peut «pas encore» s'acheter, précise-t-elle, mais elle y pense, donc. Pour l'instant, elle se tourne, comme beaucoup, vers la fast fashion. Son maillot de sport beige sort de chez H & M, où elle va régulièrement pour coller aux tendances que le géant suédois scrute et produit en quantité astronomique. Yamina décrit son style comme «classe moderne» et cite une icône de mode : Zendaya, évidemment.



ELOÏSE ET EULALIA, 12 ANS EN CINQUIÈME

Meilleures amies, scolarisées dans le même collège, Eloïse et Eulalia font du lèche vitrine avant la grande reprise. Eulalia n'a pas mis son crop top blanc la veille, pour son premier jour de cours : «Mes parents m'ont dit de faire plus classique

donc j'ai mis un tee-shirt blanc avec des rayures marron clair et le même jean large qu'aujourd'hui.» Eloïse l'a joué sport avec un maillot façon football américain de Chicago marqué d'un grand «8». Aujourd'hui, elle est en total look noir, mais casse la

monochromie avec un gilet à capuche violet porté négligemment sur une seule épaule – «ça dépend du froid qu'il fait».

Toutes les deux sont très fans de Converse. Eulalia en a dans plein de couleurs qu'elle abîme «très vite». En guise de sac à dos, c'est Eastpak violet pour Eloïse, Cabaïa pour Eulalia qui explique pour les non avertis : «C'est un sac qui a une forme rectangulaire et que beaucoup d'étudiants portent. Je m'en fiche un peu du sac mais celui-là a plein de poches, c'est pratique.» Quand on lui demande si la mode est importante, Eloïse répond un grand «oui», et va surtout chez Zara, H & M et Uniqlo, alors qu'Eulalia s'habille «au pif», selon «(s)on humeur», chez Zara et Levi's. Alors que le pantalon cargo, doté de grandes poches latérales, a encore le vent en poupe, un vêtement est en voie de disparition dans les cours de collège : la jupe. Eloïse n'en met quasiment jamais «sauf pour aller à des événements sérieux». Qui rient ici avec ennuyé.

IMAD, 14 ANS EN TROISIÈME

Le bob noir surmonté d'un «NB» pour New Balance vissé sur la tête, un tee-shirt jaune USPA assorti à ses Nike, modèle Dunk Low, pour la couleur, et à son short en coton façon jogging pour la marque. Imad, 14 ans, porte fièrement un ensemble tout juste acheté par sa grand-mère pour son entrée en troisième. Des lunettes rectangulaires sur ses yeux verts et une Casio au poignet, Imad rappelle que la montre – créée en 1974 au Japon et devenu depuis un classique bon marché – était très à la mode il y a quatre mois dans son collège, mais que c'est déjà du passé, les trends ne souffrant pas le temps qui passe. «Ma grand-mère m'a offert la tenue, et j'ai confiance dans son goût, mais je suis quand même allé avec elle, explique Imad. C'était important pour moi, même si je ne regarde pas comment mes potes sont habillés, ça ne compte pas pour moi. Si je devais décrire mon style, je dirais basique-sport. Je fais du judo, du basket et du foot à côté du collège.»



Bibliothèques, canapés, luminaires... L'intérêt des designers contemporains et de leurs éditeurs pour les meubles modulables ne tarit pas. Démonstration lors de cette Paris Design Week.

Par
FLORIAN BARDOU

Est-ce une banquette ? Ou plutôt, un divan avec sa méridienne ? Peut-être une causeuse ? Ou alors un simple canapé ? Le sofa Anagramm de Vitra, présenté début septembre à l'occasion de la Paris Design Week (1) au showroom de Vitra, rue Boudreau (IX^e arrondissement), est en fait tout cela à la fois. Imaginé par la jeune paire franco-italienne de designers Stefano Panterotto et Alexis Tourron, à la demande de l'éditeur suisse, cette assise permet l'addition d'« îlots », à partir d'une ou plusieurs plateformes, auxquelles on peut ajouter des dossiers ou des tables d'appoint amovibles, (dé)clipsables et interchangeable, selon la volonté et la nécessité du moment.

Le meuble, modulable à l'envi, n'a par ailleurs ni orientation ni configuration indiquée. Une façon d'en démultiplier les usages. Ainsi, on peut y mener une discussion en face-à-face, travailler, dormir, manger, voire jouer à un jeu de société. «Anagramm n'est pas seulement un canapé confortable. Il s'agit d'un système de salon flexible qui peut être facilement adapté à l'évolution des besoins en quelques secondes, placent ses géniteurs trentenaires, Panter & Tourron. Il convient à un large éventail d'activités et nous voulons encourager les gens à explorer les possibilités qu'il offre dans leur vie quotidienne.»

Art de vivre

Révolutionnaire ? Pour le mobilier, la modularité, qui repose sur la capacité d'un objet à être transformé, est une idée éprouvée au moins depuis l'après-guerre, facilitée par l'industrialisation et, donc, la production en série. En 1956, par exemple, l'Atelier de recherches plastiques, qui regroupe les designers Pierre Guariche, Joseph-André Motte et Michel Mortier, conçoit une bibliothèque composée de différents modules en bois, dont certains avec des portes vitrées, pour faciliter le rangement – une obsession de la reconstruction. Ce sont les éléments Minvielle. Vendu en kit



Le sofa Anagramm de Vitra, présenté à l'occasion de la Paris Design Week. PHOTO VITRA

Le mobilier dans le modulaire du temps

et en série, ce meuble connaît d'ailleurs un énorme succès.

Au début des années 60, le fabricant suisse de mobilier USM innove, lui, avec le système modulaire en acier à partir d'une articulation sphérique, qui permet de constituer le mobilier polyvalent que l'on souhaite. L'USM Haller (de 1200 à 2300 euros, selon les tailles) s'impose très vite pour la constitution de postes de travail reconfigurables dans les bureaux et administrations du monde entier, à commencer par la banque Rothschild à Paris. Le canapé mo-

dulable, pour sa part, entre dans les salons à partir des années 70 avec l'émergence d'un nouvel art de vivre plus proche du sol. C'est par exemple l'Asmara, sofa aux formes alternées convexes et concaves de Bernard Govin, commercialisé par Ligne Roset (plus de 3500 euros), ou, en 1996, le fauteuil méridienne Slice (1764 euros) de Pierre Charpin, composé d'une succession de pous multicolores (505 euros l'unité).

Des meubles plutôt haut de gamme. «Dans le canapé, la notion de modularité a toujours été présente. Elle a peut-être été moins exprimée ces dernières années mais a toujours subsisté», note Antoine Roset, le directeur général de Ligne Roset-Cinna. C'est en effet en entreprise qu'elle est devenue l'alpha et l'oméga de l'aménagement flexible – et donc efficace – ces vingt dernières années. Un mouvement accentué dans les open spaces par la crise sanitaire. Développée depuis 2006 par les frères

Bouroullec pour Vitra, la gamme Alcove (des canapés, fauteuils ou bureaux entourés de panneaux fixés par des fermetures éclair) en est un joyeux exemple.

«Multiplier»

La cloison décorative Algues (119 euros les 25), faite de modules de 30 centimètres en plastique souple et conçue deux ans plus tôt par la paire bretonne, est d'ailleurs l'un de leurs best-sellers, écoulée à plusieurs millions d'exemplaires et désormais plus commercialisés. «La modularité a surtout été appliquée dans les bureaux et espaces tertiaires mais beaucoup moins à la maison», tempère Karin Gintz, la directrice générale de Vitra France. La maison, une fois meublée, restait généralement la même pendant de nombreuses années. L'intérieur était aussi en général centré sur la télévision. L'éditeur suisse entretient d'ailleurs une vieille relation avec ce

concept depuis sa création en 1950. Empliable, la célèbre chaise en plastique moulé DSS (290 euros), de Charles et Ray Eames, dont on retrouve des copies dans beaucoup de salles des fêtes, possède ainsi une accroche latérale qui permet d'aligner chaque module pour constituer des rangées. Aujourd'hui, le mobilier modulaire cherche à répondre à des modes de vie toujours plus mobiles et des intérieurs aux dimensions réduites à peau de chagrin. Mais aussi, au gré des démnagements ou de l'évolution des goûts, à une demande pour des objets durables, c'est-à-dire robustes et plus respectueux de l'environnement.

«C'est la possibilité d'aménager, réaménager son intérieur à volonté. La transformation de l'objet ou de sa fonction est un vrai plus pour les consommateurs, surtout dans les espaces de plus petite taille», avance Antoine Roset. L'ensemble Family – un canapé, deux chauffeuses, une table basse, une table de chevet et un repose-pied en mousse, recouvert d'un tissu signé Kvadrat (2) – de la toute jeune marque Nara, lancée l'an passé, promet par exemple un aménagement ludique du salon, inspiré par la pédagogie de Maria Montessori, aux couleurs de l'arc-en-ciel. «Ce sont des sculptures avec lesquelles les gens peuvent interagir : on peut jouer avec, expliquent ses concepteurs, la scénographe Nara Lee et le photographe David Luraschi. Les formes géométriques sont simples pour ne pas compliquer les choses. La modularité est venue spontanément.»

Etagères, bibliothèques, colonnes de rangement (Opus, Unit Shelf, Construction), assemblages de tiroirs (The Drawers and I), tables (MAP)... Le designer français Martin Szekely prouve depuis vingt ans qu'il est aussi possible avec des meubles évolutifs et presque invisibles (3) en aluminium, en plâtre ou en bambou, de pousser la notion dans ses retranchements esthétiques. «La modularité rend possible le dépassement de l'échelle convenue du mobilier domestique afin d'envisager l'infiniment de leur déploiement dans l'espace tout en suscitant l'imaginaire, affirme le concepteur du verre Perrier (1996). Elle permet la régularité et son contraire, mais aussi la multiplicité des formules constructives, souvent réversibles.» Une source pour la création loin d'être tarie. ♦

Le modulable cherche à répondre à des intérieurs aux dimensions réduites à peau de chagrin.

(1) Jusqu'à samedi prochain, voir le programme sur www.maison-objet.com/paris-design-week.

(2) Comptez 8000 euros le sofa, 1800 euros la table basse.

(3) Plusieurs milliers d'euros au bas mot.

RADAR/

Nutella drague les végétariens



La célèbre-pâte-à-tartiner-qu'il-ne-faut-pas-manger-car-c'est-mauvais-pour-l'environnement-mais-que-tout-le-monde-mange-quand-même commence-t-elle sa révolution? Le géant des confiseries Ferrero a sorti cette semaine en France une nouvelle formule, végétarienne, de son produit phare, le Nutella. Dans sa composition, plus de lait, mais du sirop de riz et des pois chiches. On a goûté: la saveur est assez proche de l'original. Si Ferrero se fait un coup de pub en draguant les végétariens et les végétariens, dont la part parmi les consommateurs augmente constamment, sa pâte à tartiner reste bourrée d'huile de palme, dont le commerce provoque de la déforestation, notamment en Indonésie. Végan mais pas du tout écolo, donc. Il ne faudrait pas trop en demander.

En moyenne, un enfant apparaît sur 1300 photographies publiées en ligne. DEEPOL. PLAINPICTURE. EVA BLANCO



En moyenne, un enfant apparaît sur 1300 photographies publiées en ligne. DEEPOL. PLAINPICTURE. EVA BLANCO

Arrêtez de raconter la vie privée de vos enfants en ligne

«Chers amis, j'ai l'immense joie de vous annoncer que Manon (1) est propre depuis... ce matin, à la veille de sa rentrée scolaire!» Date de publication du post : 2 septembre 2013 sur Facebook. Quarante likes, quinze commentaires, dont, parmi «les plus pertinents», celui d'Antonin qui écrit, narquois : «On aura le droit aux premières règles aussi?» La mère de Manon, avec humour mais toujours sans pudeur, a fait remonter le post il y a quelques jours en écrivant, pour son ami : «Ça y est», agrémenté d'un emoji hilare.

Onze ans après la première publication de sa mère, Manon est toujours propre, elle

porte des crop tops et des pantalons baggy et, à 14 ans, serait en âge de demander à sa daronne : «Pourquoi tant d'impudeur?» Cette publication Facebook de 2013, soit l'équivalent d'un parchemin écrit de la main de Pléine l'Antique à l'ère numérique, qui a ressurgi du passé à la faveur d'un énigmatique commentaire, met en lumière une évidence que les parents ont tendance à vite oublier : leurs publications vieillissent comme les enfants qui figurent en majesté sur celles-ci. Chaque jour, 300 millions de photos seraient diffusées sur les plateformes numériques. Le site Vie publique, édité par le gouvernement, indi-

que que selon une étude anglaise, un enfant apparaît sur 1300 photographies publiées en ligne avant ses 13 ans. Soit beaucoup de pots plus ou moins propres.

Devant l'afflux de photographies d'enfants postées en ligne, et face à l'utilisation qui peut en être faite, une loi de février entend mieux protéger les mineurs et leur image. La notion de vie privée a notamment été introduite dans la définition de l'autorité parentale. La publication d'images est donc amenée à être régulée. Les informations et commentaires dévoilant l'intimité des mineurs passent encore à travers les mailles du filet.

Une connaissance a publié sur Instagram un message plein d'ironie le soir de la rentrée des classes : «Premier jour d'école de vos mêmes, stories à gogo, trop mimi... Hâte que vous postiez la première fois qu'ils se bourreront la gueule, qu'ils vous diront que vous n'êtes que des cons, qu'ils arrêtent l'école pour devenir clowns acrobates, qu'il faudra les amener à leur premier avortement, aller les chercher à leur première GAV. Merci d'assurer le suivi, on attend.» Rendez-vous dans dix ans.

MARIE OTTAVI

(1) Les prénoms ont été changés.

1,75

C'est le prix, en livres sterling, auquel Heinz vend au Royaume-Uni son nouveau produit peu ragoûtant, les spaghettis carbonara... en conserve. Le produit est déjà en rupture de stock et Heinz a mis en place une liste d'attente pour l'acheter. Evidemment, les internautes italiens crient au scandale.

LA QUESTION Le «brat summer» est-il déjà mort ?

Aussitôt apparu, aussitôt disparu : le brat summer, qui s'oppose au «demure» dont on vous parlait la semaine dernière (évoquant sobriété et de modestie) est déjà en train de disparaître. On a vu le mot surgir sur les réseaux en synonyme de bling-bling, de clinquant et d'attitude de sale gosse – «brat» renvoyant à «spoiled brat», «pourri gâté». Mais l'expression fait surtout référence à l'album *Brat* de la chanteuse britannique Charli XCX (à la pochette vert ci-

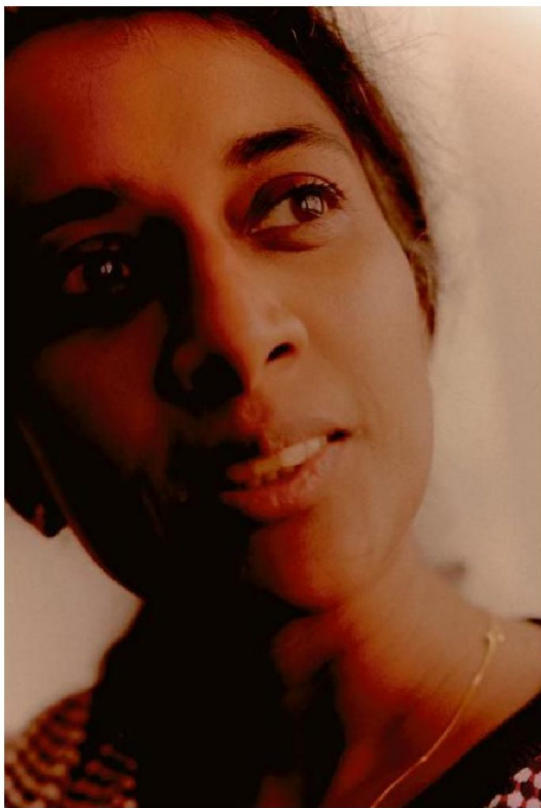
tron) et, plus globalement, à une attitude primesautière – pour le dire poliment. Même Kamala Harris a joué le jeu en utilisant le vert citron sur son compte officiel de campagne, après avoir été qualifiée de «Brat» (dans le sens de «cool») par la chanteuse. Mais lundi, Charli XCX a annoncé sur X que c'était fini en un lapidaire «Goodbye Forever Brat Summer». Déjà? Eh oui, c'est triste quand on quitte la saison du soleil et des chansons! M.-É.L.

These spots are okay on mangoes. Not on your breasts.

«Ces tâches sont normales sur les mangues. Pas sur vos seins.» C'est par ce type de slogans percutants que la chaîne de supermarchés bolivienne Ketal sensibilise ses clientes au dépistage du cancer du sein. Tandis que trois femmes sur quatre ne savent pas comment procéder à un auto-examen des seins, la campagne «Touch Your Breasts» vise à normaliser cette pratique et à souligner son importance. PHOTO DR

Déléguée classe

Sophie Vénétitay Précise et disponible, cette prof de l'Essonne est aussi secrétaire générale du premier syndicat du secondaire.



«**A**ppelle Sophie Vénétitay. Tu verras, elle est géniale.» C'est sans doute le premier conseil donné par les journalistes spécialistes de l'éducation à tous ceux qui cherchent des infos sur les collèges et lycées. La secrétaire générale du Snes, le premier syndicat du second degré, classé à gauche, n'a pas seulement un discours limpide, précis. Elle est aussi toujours disponible. Et on se demande comment. Le week-end, le soir, tôt le matin. Elle répond. Toujours. Elle dort parfois ? A peine. Réveille chaque matin à 4 h 45, en écoutant les infos. Puis elle file en RER au siège du Snes, dans le XIII^e arrondissement de Paris les mardis, mercredi et jeudi, en lisant la presse. C'est là qu'on la retrouve un midi, au septième et dernier étage, toujours souriante, dans son grand bureau avec vue sur les immenses tours. Sophie Vénétitay travaille depuis 6 h 30. Elle aime ces moments seuls durant lesquels elle s'imprègne des dossiers, réfléchit à la meilleure stratégie de communication. Elle porte un jean et des baskets, sa tenue quotidienne, avec des petites boucles dorées. Plutôt du genre bavarde, elle déroule sa pensée, de façon constructive, posée. Mais quand il s'agit de parler d'elle, c'est plus compliqué. Elle évoque sa vie sans se livrer totalement.

Se défoule au badminton, lit Zola ou Steinbeck l'été. Aime profiter de ses amis, ne veut pas d'enfant et vit seule dans son appartement à Juvisy-sur-Orge, dans l'Essonne. Pas une ombre au tableau. Une enfance heureuse entourée de ses parents, de son petit frère, dans un appartement du centre-ville de Rosny-sous-Bois, en Seine-Saint-Denis. Ses parents sont arrivés de l'ancienne colonie française de Pondichéry dans les années 70. Rencontre en France, lui étudiant en physique chimie avant

LE PORTRAIT

de travailler dans l'informatique et de gravir peu à peu les échelons à la Caisse d'épargne. Même ascension pour sa mère qui démarre comme agent d'accueil et termine sa carrière comme encadrante à la direction générale des Finances publiques. A la maison, il faut bien travailler, bien écrire, bien s'exprimer. «On n'a manqué de rien», réalise leur fille. Un seul regret, ne pas parler le tamoul. Son père et sa mère ne s'intéressent pas à la politique, «ce n'est pas du tout un sujet pour eux. Mais ils votent à gauche». Elle préfère garder son vote pour elle. La jeune Sophie devient déléguée de classe en sixième, dans un collège difficile où elle assiste à son premier conseil de classe deux semaines après la rentrée. Fou rire nerveux à la sortie. Ça ne l'a pas empêchée

d'endosser ce rôle jusqu'à la fin du lycée. «Ça m'intéressait de représenter les élèves, de les défendre, c'est là qu'on pouvait m'entendre», remarque-t-elle. Très timide, elle n'arrive pas à prendre la parole en classe. «Elle est excellente dans toutes les matières mais on n'entend pas sa voix», regrettent ses profs. Elle s'est bien rattrapée, occupant l'espace médiatique avec facilité. Elle bosse ses interviews. «un exercice intellectuel que j'aime bien. Je me suis toujours dit qu'il fallait que mes parents me comprennent. C'est à eux que je parle».

Le métier de prof se dessine dans son esprit, malgré ses enseignants, qui lui enjoignent de viser plus haut. Elle passe le concours de Sciences-Po une première fois l'année du bac et se loupe sur l'anglais, éliminatoire. Elle opte pour une classe prépa pour entrer à l'ENS, l'Ecole normale supérieure. Puis rente Sciences-Po, qu'elle intègre à Rennes en 2002 avec le sentiment de ne pas être à sa place : «J'avais l'impression de ne pas avoir les codes par rapport aux autres dans les méthodes de travail, ni la culture de certains élèves, leurs références artistiques, philosophiques, littéraires. Mes parents faisaient attention à ce qu'on réussisse mais ce n'était pas des intellos.» Alors elle bosse, deux fois plus. Attirée par l'action politique de la ville, elle en est vite dégoûtée par le millefeuille administratif, après un stage en 2005 à Clermont-Ferrand. Quand les quartiers populaires s'embrasent après la mort de Zayed et Bouna, ces deux adolescents poursuivis par la police à Clichy-sous-Bois, elle se sent impuissante. «Je voulais changer les choses alors j'ai décidé d'enseigner.»

Après Sciences-Po et le Capes, obtenu à la fac de Créteil, elle devient professeure stagiaire de sciences économiques et sociales dans un lycée en périphérie de Colmar (Alsace). Puis elle assure des remplacements dans l'Essonne avant d'être affectée dans un lycée d'Ivry, qui concentre année après année les élèves les plus défavorisés. Etudiante, elle ne s'est jamais engagée dans une organisation syndicale ou politique. Mais une fois professeure stagiaire, il lui paraît «indispensable de se syndiquer pour se défendre individuellement et collectivement». Le Snes lui parle en axant ses priorités sur la défense des enseignants et la démocratisation de l'école. Elle s'engage de plus en plus, avec davantage de responsabilités, jusqu'à prendre les rênes du syndicat en juin 2021. Son entourage lui répète qu'elle bosse trop. D'autant qu'elle n'a pas lâché son métier d'enseignante. Elle retrouve ses secondes à Montgeron, dans l'Essonne, chaque matin les lundis, vendredis et samedis, et tient à conserver quatre classes «pour garder une diversité d'élèves, ce qui [lui] permet de réfléchir à [son] métier». «Sophie n'est jamais fatiguée, ça demande beaucoup d'énergie de la suivre, se marre Guislaine David, la secrétaire générale du Snuipp-FSU, devenue amie. Elle est extrêmement rigoureuse, ne lâche rien et travaille très vite. Le mot sororité a pris tout son sens avec elle.»

Depuis quatre ans, ses journées sont particulièrement denses. Avec le Covid d'abord et les annonces de dernière minute dans les médias par l'ex-ministre de l'Éducation Jean-Michel Blanquer, de bulldozer avec ses ordres inapplicables au quotidien». Pour Libé, Jean-Michel Blanquer la définit comme «très intelligente, très habile». Et ajoute : «Domage que ce soit au service d'un positionnement qui n'est pas toujours caractérisé par la bonne foi.» Elle rétorque illico : «C'est lui le champion en la matière !» Elle a du mal à se remettre de la période Gabriel Attal. Une journée, une annonce. «Il épuisait tout le monde.» Elle a frôlé le burn-out à deux reprises. Il fallait réagir vite, gagner la bataille de la communication. «On l'a challengé sur ses sorties médiatiques avec un maître devant chaque classe. On avait enquis, on avait les chiffres. On sentait qu'il voulait échanger avec nous pour montrer qu'il organisait le dialogue social mais c'était dans l'unique but de se construire une stature politique. Il se servait de l'école pour sa stratégie personnelle.» Pas pessimisme de nature, elle se demande tout de même «Est-ce qu'on va y arriver ?» quand elle pense à l'avenir de l'école publique, «à sa dégradation rapide et brutale, à la crise du recrutement». Elle le sait, l'école vit un moment de bascule. La ségrégation sociale et scolaire des établissements la mine. Et elle juge la situation politique intenable, après des semaines sans gouvernement. Encore une fois, elle et ses collègues devront bricoler. ♦

Par CÉCILE BOURGNEUF
Photo EMMA BURLÉT